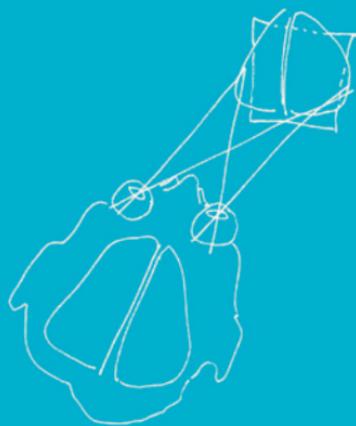


Emmanuel Fournier

# Insouciances du cerveau

*précédé de*  
Lettre aux écervelés



éditions de l'éclat  
*philosophie imaginaire*

**D**epuis quelques années, avec le développement exponentiel de la neuroscience cognitive, de la neuroimagerie, de la neuropsychologie, on accorde une place toujours plus grande au cerveau, qui régènerait désormais non seulement notre pensée, mais aussi nos émotions, nos doutes, nos amours, etc., au point que ce n'est plus tant l'humain qui pense, est ému, doute, aime etc., mais la « matière cérébrale », promue au rang d'ordonnatrice despotique de nos vies et de nos espérances. La rumeur neuroenthousiaste emboîte le pas et suit la science sur une carte du cerveau qui ressemble de plus en plus à la carte du Tendre d'une Mademoiselle de Scudéry devenue « neurologienne ». Après *Creuser la cervelle* (PUF, 2012), Emmanuel Fournier, avec cet « esprit » si particulier qui n'a été repéré sur aucune image du cerveau, dresse un réquisitoire d'insouciance contre ce nouvel ordre cérébral qui, à force de neurocertitudes, nous prépare, à nous écervelés, un monde d'encervelés à la merci des Pères Ubu de la neuroquelquechose.

Emmanuel Fournier est l'auteur d'une œuvre complexe qui interroge les conditions formelles et matérielles de la pensée par des recherches philosophiques autour de l'infinif ( *Croire devoir penser*, 1996 ; *L'infinif des pensées*, 2000 ; *Philosophie infinitive*, 2014 ), des essais sur le cerveau ( *Creuser la cervelle*, 2012 ), ou des investigations au trait qui proposent une grammaire du dessin ( *La même chose*, 1993 ; *36 morceaux & Mer à faire*, 2005 ). Il est par ailleurs professeur à Sorbonne Université, où il enseigne l'éthique et la physiologie.

*collection  
philosophie imaginaire*

**Ceci est un Lyber**

*(<http://www.lyber-eclat.net/lyber/lybertxt/html>)  
déposé sur le site des éditions de l'éclat alors que la population  
est confinée chez elle.*

*le livre est vendu 18 €  
et est disponible dans « les meilleures librairies »  
selon la formule consacrée*

DU MÊME AUTEUR

- Croire devoir penser*, 1992, L'éclat, 1996  
*L'infinitif des pensées*, comprenant *Les carnets d'Ouessant*,  
L'éclat, 2000  
36 morceaux (livre I), 1995, Éric Pesty, 2005  
*Mer à faire* (livre II), Éric Pesty, 2005  
*L'espace Domino* (livre I), 1990, Contrat maint, 2006  
*Méthodes pour échapper à l'analogie* (livre II), Contrat maint, 2006  
*Les verbes de la désolation* (livre I), 2003,  
Contrat maint, 2012  
*Les verbes de la consolation* (livre II), 2006,  
Contrat maint, 2012  
*Sur la lecture*, Corduriès, 1989, 2007  
*Diptyc' Domino*, 1990, Corduriès, 2007  
*La même chose*, Corduriès, 1993, 2007  
*Catalogue de mers*, 1994, Corduriès, 2007  
*Six comptes rendus*, 1992-95, Corduriès, 2007  
*Infinis terrae*, incluant *Dessins d'identité*, 1992,  
Sauramps, 2007  
*L'infinitif complément*, Éric Pesty, 2008  
*Les mots des derniers soins* (avec J.-C. Mino),  
Les Belles Lettres, 2008  
*Creuser la cervelle. Variations sur l'idée de cerveau*, PUF, 2012  
*Philosophie infinitive*. Livre I : *Penser à être*. Livre II : *Penser à croire*.  
Livre III : *Penser à penser*. Livre IV : *Penser à vivre*, L'éclat, 2014 ;  
réédition L'éclat/poche 2018  
*Se confier à l'île* (avec F. Péron), Locus Solus, 2015  
*La comédie des noms*, Eric Pesty, 2016

\*

voir aussi

[www.corduries.fr](http://www.corduries.fr)

Emmanuel Fournier

Insouciances

du cerveau

*précédé de*

Lettre aux écervelés

Éditions de l'éclat

© Editions de l'éclat, 2018

[www.lyber-eclat.net](http://www.lyber-eclat.net)

## Lettre aux écervelés

**N**ous, grand professeur, éminent spécialiste des neurosciences et représentant de la pensée cognitive universelle, il nous a semblé bon d'alerter l'opinion contre l'affreux danger de penser, tout comme Voltaire l'a sagement mise en garde contre celui de lire. Nous voulons tout particulièrement la prévenir contre l'antique pratique de la pensée qui se perpétuait dans l'ignorance de ce qu'elle devait aux lois cérébrales. Grâce aux progrès spectaculaires des technologies d'imagerie et aux résultats de leur étude audacieuse du cerveau, nous avons enfin découvert les règles auxquelles obéit la pensée. Et puisque le monde que nous percevons ou que nous imaginons – mais quel autre monde nous intéresserait ? – est lui-même tenu de se plier à ce qui nous régit, les lois cérébrales disent non seulement comment nous devons considérer ce que nous sommes mais aussi comment nous devons comprendre et appréhender ce qui nous entoure. Comme on voit que fonctionne le cerveau, il faut voir comment fonctionne le monde. Et comme la pathologie nous enseigne les désordres cérébraux, il faut comprendre et traiter les malheurs du monde : comme des crises, des accidents, des excès, des déficiences ou des dégénérescences, que nos brillants spécialistes peuvent déjà faire bénéficier de leurs

thérapeutiques innovantes, sédatives, correctives, prothétiques ou remédiatrices. Il ne fait pas de doute qu'ils pourront les traiter bien mieux encore demain.

Outre les précieux services qu'elles nous rendent, quelle plus grande victoire pour les neurosciences, quel plus beau couronnement de leurs travaux, que d'avoir su pénétrer nos façons de voir et de parler jusqu'à convertir nos anciennes croyances à leur sagesse ? Quel mal pourrait-il venir de sciences assez humbles et assez soucieuses du bien commun pour avoir accepté de se fondre dans notre langue intime et de l'enrichir de leurs lumières ? L'avènement du cerveau dans le langage ordinaire et dans la littérature rend désormais caduque et déplacée toute réticence qui s'exprimerait à leur égard. Ceux qui n'ont pas encore pris la mesure de la saine doctrine du cerveau et qui continuent à raisonner selon de fines notions subjectives tirées de ce qu'ils appellent encore l'esprit, ou qui croient ouvrir des perspectives en laissant place à l'incertitude, sont appelés de tous nos vœux à corriger leur bévue et à sortir de leur égarement. Un appareil d'imagerie a-t-il jamais pu saisir dans le cerveau la moindre trace d'esprit, la moindre preuve d'existence de leurs notions ténues ou de leurs plus subtiles encore indéterminations ? Ils doivent apprendre à voir la marche du monde à travers le prisme du cerveau et comprendre tous les avantages qu'il y a à suivre les règles certaines et indubitables que notre science objective et neuve y détermine jour après jour, tant en matière de psychologie, de pédagogie que d'économie, de politique ou d'éthique. Ils doivent saisir que nos équipes de savants sauront bientôt interchanger les

pièces de nos incroyables machines cérébrales, qu'ils pourront non seulement recycler celles-ci en accord avec les lois profondes de la Nature, mais les améliorer et nous « augmenter » au bénéfice de la société tout entière, bénéfice qui sera donc bien évidemment aussi le leur.

Plusieurs raisons nous incitent à proscrire les pratiques déviantes de la pensée qui ne se soucieraient pas de ces lois si naturelles et qui croiraient pouvoir se dispenser de s'y plier :

- 1° Cette négligence tendrait évidemment à ramener la pensée à ses tâtonnements infinis, à ses troubles mystérieux et à ses fulgurances incontrôlables, loin de l'ordre cérébral établi sur lequel est en train de s'édifier une organisation sociale enfin cohérente, prévisible et maîtrisable. Une telle insouciance pourrait inspirer des pensées dégagées du neuro-enthousiasme régnant qui, avec le relais précieux des médias et des réseaux, entretient l'opinion dans la sécurité des neurocertitudes et dans une juste obéissance à la vision cérébrale.
- 2° Il serait à craindre qu'il n'en surgisse quelque pensée solitaire qui se diffuse clandestinement et qui pourrait à la longue réveiller le génie de nos cerveaux, exciter leur liberté de penser et les aventurer dans des idées rebelles ou subversives, mettant en cause la bonne compréhension cognitive du monde et l'heureux pli que nous avons pris collectivement de nous encerverler.
- 3° Il arriverait sans doute à certains l'imprudence de voir dans le cerveau non le grand Livre de la

Nature destiné à nous guider, mais le grand Mythe de la modernité et le prête-nom de dogmes qui ne se disent pas ou qui n'ont peut-être pas conscience d'eux-mêmes, mythe et dogmes auxquels ces imprudents se croiraient tenus d'opposer une résistance démystificatrice punissable. À moins qu'ils ne les prennent comme des artifices pour ruser avec eux-mêmes et se dépasser – attitude tout aussi inconvenante.

- 4° Il se pourrait à la fin que de misérables philosophes, sous le prétexte d'éclairer les hommes ou d'aider ceux-ci à voir les murs entre lesquels ils s'enferment, viennent nous enseigner des vertus neuroseptiques dangereuses, dont l'opinion, désormais neuroconvaincue, ne doit jamais avoir connaissance.

Pour l'édification des cerveaux, pour le bien de ceux qu'ils gouvernent, nous recommandons par conséquent de ne pas s'écarter des règles du fonctionnement cérébral qui ont été reconnues par la sage communauté scientifique et qui disent comment il faut penser. Et, pour prévenir tout écart à notre recommandation, nous incitons expressément à ne jamais penser par soi-même et à ne jamais s'en remettre à ce qui n'aura pas reçu de caution neurosavante. Nier la cérébralité qui, par la grâce de la science, nous est reconnue, ne serait-ce pas se nier soi-même comme être cérébral et se retrouver, démuni et nu, à être, à penser, à chercher comment vivre, dans un manque échevelé, dans un questionnement écervelé, sans béquille et sans barrière ?

*À Paris, le 1<sup>er</sup> avril de l'an 2016*

*Notes:*

ÉCERVELER ou ÉCÉRÉBRER.  
*v.* (de l'ancien français *escer-  
 veler*, de *es-*, du lat. *ex* « hors  
 de », et *cerveler* « penser, rai-  
 sonner », du lat. *cerebellum*  
 « siège de la pensée, intelli-  
 gence »).

I. *intr. J'écervelle.* 1. Manquer  
 de cervelle. Ne pas réfléchir,  
 ne pas penser. 2. Insoucier,  
 penser avec légèreté ou dés-  
 involture, hors des usages et  
 des mœurs. Agir sans juge-  
 ment, de manière déraison-  
 nable, inconvenante ou  
 maladroite. 3. Se conduire  
 de façon téméraire, impru-  
 dente. 4. *Par ext.* Innover.

II. *tr. Elle m'écervelle.*  
 1. Importuner, incommoder,  
 mettre hors de soi. 2. Faire  
 perdre l'esprit. Troubler le  
 cerveau. Amener à dérai-  
 sonner, conduire à la folie.

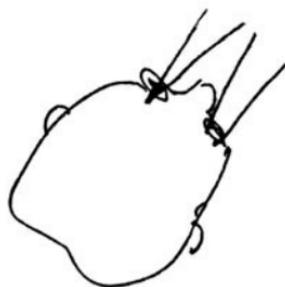
III. *pronom. L'homme qui s'écervelle.* 1. Trop raisonner, se  
 fatiguer l'esprit, se casser la  
 tête. 2. Se passer d'assise  
 cérébrale, se délier du cer-  
 veau et des codes ou des

normes qu'on lui attache,  
 penser sans lui. 3. Sortir de  
 son cerveau (de soi) pour se  
 voir comme de l'extérieur.  
 Se dédoubler, se déplacer de  
 soi.

ENCERVELER. Ramener au  
 cerveau, voir (le monde,  
 l'homme, la pensée) à tra-  
 vers le cerveau, en faisant  
 référence à lui. *Pronom.* Se  
 donner une assise cérébrale,  
 s'enraciner dans le cerveau.



# Insouciances du cerveau



## Carnet juin 2015

*Si le cerveau est l'esprit, alors des vues du cerveau sont des vues de l'esprit. Elles n'ont pas de prix. Juste la valeur déraisonnable que cervelles et esprits accordent à leurs vues.*

Lundi 1<sup>er</sup> juin

1. Ici commence un livre d'insouciance. J'apprends que je ne sais rien, sinon que mon cerveau sait et apprend pour moi tout ce qu'il faut, qu'il me donne conscience de ce qu'il veut, quelques miettes par-ci par-là quand il lui plaît, et que je n'ai besoin de rien de plus, qu'il décide de tout pour moi, et toujours au mieux, qu'il me fait vouloir ce que j'appelle liberté, et préjuger ce que je crois penser. Je dois faire avec lui et, qui plus est, le laisser faire. Non seulement je peux m'en remettre à lui, mais il serait présomptueux de vouloir faire autrement et d'imaginer aller contre lui, ou même de me mêler de tout de ce qu'il fait pour moi, tant l'immensité et la complexité en jeu dépassent mon entendement. De cette immensité et de cette complexité, je suis heureusement destiné à rester inconscient, à des détails près, et à mon plus grand avantage.

2. Ai-je eu tort de me faire tant de souci quant à la conduite de ma vie ! Mon cerveau, me dit-on, a l'élégance de se charger de tout. Il me laisse dans la plus simple ignorance, il fait de moi cet écerelé qui interroge et qui dit « je » sans savoir de quoi il retourne, et il fait bien ainsi. Je n'ai plus à me défendre ou à m'ordonner quoi que ce soit. Je n'ai plus à suivre des règles ou

des prescriptions qui, de toute façon, me régissent, quoi que je fasse. Je n'ai plus qu'à explorer la légèreté où mon cerveau dissout mes inquiétudes mieux que n'ont pu faire ensemble ou séparément tous les dieux de la terre, de la mer et du ciel. Déchargé des tâches qu'on m'avait mises en tête, je peux me livrer en paix à ce à quoi mon cerveau semble me vouer, et rire avec lui des farces auxquelles il réussit à me faire croire ou de celles où l'on voudrait m'abrutir en son nom. C'est ce que je veux non pas mesurer, mais expérimenter. Voir la pensée. Écarter ses nervures, les soulever, les relever, cœur battant, pour apercevoir un peu de sa nudité.

3. Va, mon cerveau ! Tu peux te mettre en mode insouciance à mon sujet. Je t'emmène avec moi, j'insoucie avec toi. Je laisserai venir dans l'ordre qui te plaira les vues de la pensée où tu m'emportes, et peut-être qu'au passage je te composerai une figure à mon goût.

*Roscoff, jeudi 4 juin*

4. Je ne sais pas dire pourquoi je pense. Je ne peux que rire de voir mes idées s'enfuir quand je m'applique sur elles, et au contraire s'emballer, sauter en tous sens, aussitôt que je sors marcher, comme un chien qu'on emmène en promenade. Pour que je me mette à penser, il ne faut pas que je m'y mette, mais que je me mette à faire autre chose. S'il y a dans cette contradiction interne de quoi me moquer tout à la fois de mon "je", de ma pensée, de ma volonté, de mes affects et de mes pouvoirs, j'aurais tort de m'en priver. Peut-être aussi que le simple mouvement des jambes entraîne celui des pensées, par quelque engrenage de pignons dans la grande mécanique cérébrale.

5. Si je ne sais ni le pourquoi ni le comment de mes pensées, je ne suis pas livré pour autant à l'horreur du vide. Mon ignorance suscite des empressements et attire des sciences qui savent comment remplir ses étendues dans des directions propres à prévenir toutes sortes d'attentes. On a d'abord dit que mon inconscient gouvernait mes pensées et j'ai accueilli avec gratitude cette possibilité malicieuse de me romancer autrement que la conscience morale ne me l'avait appris. On m'assure maintenant, images à l'appui, que c'est mon cerveau qui me régit et je me réjouis tout autant de ce nouveau roman illustré. Cependant, malgré leur souci de m'obliger, ces sollicitudes ne mettent pas fin à mes questions; elles en distraient un instant le cours sans tarir leur flux ni m'épargner aucun de leurs méandres.

6. Pourquoi m'encombrerais-je de l'organe de contrôle et de commande qu'on m'enjoint d'adopter? Pas plus que je n'ai le sentiment d'imposer au cerveau sa conduite, je ne l'aperçois ordonner la mienne à la façon dont on m'assure qu'il le fait. Ce n'est pas que je tiens à me gouverner, je me serais bien confié, mais lorsque je me tourne en moi, je ne vois pas tout ce qu'on me dit de voir. Ou plutôt – car j'imagine bien qu'on puisse voir en moi des choses que je ne vois pas, pris que je suis par mon point de vue – je n'arrive pas à croire tout ce qu'on me dit de croire.

7. Mes efforts pour me soumettre à l'emprise du cerveau et profiter du repos qu'elle me promet restent aussi vains que ceux d'autrefois pour expérimenter l'autorité de l'inconscient ou de puissances bien supérieures encore. Je me trouve seul et démuné, sans rien de mieux à faire que de dire "je", de me poser des questions, de suivre les caprices de mes pensées, les humeurs de mes volontés, sans pour autant penser que

ce soit un “je” qui conduise toutes ces fortunes, ni me croire assujetti à lui, ni croire tout ce qu’on me demande de croire pour le remplacer ou l’expliquer.

*Vendredi 5 juin*

8. « Vous vous trompez en vous fiant à des sentiments personnels là où il faut se raisonner et s’en remettre à un regard objectif. » La ressource de ceux qui veulent défendre l’idée d’une gouvernance par le cerveau est de dire que celui-ci assure toutes nos conduites et nos pensées mais qu’on ne peut pas y accéder à moins de se mettre comme eux en position d’observateur extérieur. Mon inconscience et mon incompréhension des agissements du cerveau ne doivent pas être prises comme des raisons de douter de son existence dominatrice, au contraire : mon échec d’introspection constitue en lui-même, me dit-on, une preuve du rôle que le cerveau joue pour moi. — Autant soutenir que quelque chose se prouve par l’impossibilité même de le prouver.

9. Pourquoi croire un Tel plutôt qu’un autre, tout autre, tout aussi bienvenu ? Il peut sembler raisonnable cependant de considérer les limites de ma façon de voir comme un encouragement à tenter d’autres points de vue : si je veux sortir de mon bocal, ne dois-je pas m’en remettre à un regard extérieur qui me fasse voir du dehors ce qui me manœuvre ; adopter moi-même ce regard, me ranger aux opinions si justes et si scientifiques qu’il représente ; et donc accepter de me laisser un peu manœuvrer par elles ? Cela me condamne-t-il à ne plus voir qu’ainsi ?

10. Si je veux penser à ce que je suis ou à ce que je

dois faire, n'ai-je pas intérêt à me tourner du côté du cerveau et des neurosciences ? Ne dois-je pas laisser l'idée de cerveau investir les vieilles questions que je me pose sur ma vie et reformuler ces questions en termes neurobiologiques, selon les objets et les façons de voir propres aux sciences du cerveau. Il est possible que cela revienne à me créer des questions nouvelles, partant du cerveau de façon centrifuge.

*Samedi 6 juin*

11. Essayer de tout passer à un neuro-lavage : neurocheter et neurovendre, neuroéconomiser et neurosociologiser, neurothéologiser et neuromoraliser, neurométaphysiciser et neurophilosopher, neurosouffrir et neuroaimer... Jusqu'à ce que tout soit saturé de neuroblanc. Jusqu'à neurosatiété. Tout neurocontaminer ! Tout neuroinvestir ! Avec le vent des sciences du cerveau dans mes voiles et leur sérieux à l'appui. Tout si bien organisé et si bien fabriqué, si bien agencé et si bien fait, que j'aurais du mal à ne pas le croire. Tout si efficace, si ébouriffant que je croirais me causer du tort au cas où je m'en priverais. Il faut que je m'en empare. Que je me fasse *homo cerebrealis*, que je me cérébralise, naturalise, biologise. Que cela bouscule ma façon de voir et les enjeux ontologiques, épistémologiques, moraux, politiques... Qui êtes-vous et qui suis-je ? Comment vous comprendre et comment me comprendre ? Comment me situer vis-à-vis des autres ? — Désormais, prière de s'adresser à mon cerveau.

12. Si les tendances contraires qui se disputent en moi se distinguaient en disciplines, cela ferait de belles « tensions » interdisciplinaires : sciences du cerveau

contre sciences humaines et sociales! Mais toutes ces tendances et ces tensions sont miennes et en moi. Elles peuvent même m'apparaître unifiées par le point de vue cérébrocentré, pourvu que je consente à ne plus voir que par lui.

13. Un neurodisciple pense que c'est son cerveau qui lui fait concevoir sa vision cérébrocentrée. Et qu'il ne peut faire autrement qu'y adhérer. Qu'il n'y a donc rien d'autre que le cerveau se pensant comme cerveau, se cérébrant. Qu'il n'y a pas d'autre théorie possible.

14. À retourner au profit de mon édification. La révolution du cerveau est une aubaine (historiquement datée) pour apprendre à se démarquer en douceur de toute nouvelle théorie et des enthousiasmes où sa nouveauté ne manque pas de nous entraîner. Le neurocentrisme permet de prendre de la distance sur les modèles psychologiques, moraux, sociaux ou politiques... Ce nouveau point de vue ne vaut pas tant en lui-même qu'en singeant le dogmatisme risible avec lequel nous nous adonnons à nos autres points de vue.

15. « Lavage de cerveau : endoctrinement destiné à priver une personne de ses convictions et de son comportement propre pour lui en imposer d'autres. » Pourquoi laisser les conditions cérébrales s'imposer et se déployer dans mes préoccupations? Ne dois-je pas me méfier d'un cérébralisme qui m'incline à concevoir et à décrire le monde et ce qui m'arrive en termes de structures et d'activités cérébrales? Mais comment résister à me cérébraliser? — Il faudrait pouvoir regarder d'un œil critique les technologies et les inférences sur lesquelles se fonde une telle cérébralisation.

*Dimanche 7 juin*

16. J'ai beau m'enthousiasmer ou me raisonner, et bien que je ne tienne pas particulièrement à préserver l'illusoire pouvoir d'un "je", serais-je prêt à accepter sans examen tous les points de vue qui, sous prétexte de m'ouvrir à leur regard extérieur, réclament la maîtrise de ma conduite ? Parce que le cerveau est une condition anatomique et physiologique d'une activité mentale, on me dit qu'il me dicte mes pensées. J'aimerais autant penser que les ailes de l'oiseau sur mon balcon lui dictent son envol, ou que les paupières de mon chat lui prescrivent son indolence.

17. Lorsqu'on découvre un peu de ce qui nous fait, on se demande si cela ne nous explique pas tout, et très vite on ne se le demande plus, on le sait. Nous pouvions pourtant nous attacher d'autres conditions. Les mots et la grammaire ne dictent-ils pas aussi mes pensées ? N'y sont-ils pas un peu pour quelque chose dans la diffusion et l'acceptation de toute pensée, y compris la cérébrocentrée ?

18. Même le cerveau ne semble pas pouvoir se contenter des divagations qui lui font la part trop belle. S'il forme nos pensées, il ne les pousse pas naturellement à se réduire à lui et à se placer sous sa domination. Il faut qu'une coutume ou une exaltation l'y inclinent. Le triomphalisme et le dogmatisme dont il est devenu l'objet relèvent d'un usage qui n'a pas toujours semblé nécessaire ni évident. Seul et tranquille, le cerveau engageait plutôt, jusqu'ici, à une certaine retenue à son égard. Il se pensait plutôt comme un instrument de déchiffrement et de mise en musique des incessantes influences, extérieures ou intérieures, qui s'exercent sur nous et nous sollicitent.

*Lundi 8 juin*

19. Un peu de neuroscepticisme, quelques coins glissés çà et là seraient nécessaires pour apprécier par quelles mécaniques il nous arrive de nous laisser emporter. Si nous avons un cerveau pour tout penser, ne devrait-on s'en servir pour se remettre en question et en même temps remettre sa place en cause ? Qu'aurais-je à craindre de me moquer de mon organe ? Qu'aurait-il à craindre ? Rien ne l'empêche de penser qu'une telle tentative de distanciation provienne de lui-même et qu'elle soit encore sous son autorité, ultime feinte ou fantaisie de sa part.

20. On m'a dissuadé de tout scepticisme : À quoi bon aller à contre-courant, sinon pour occuper l'oisiveté de quelques lecteurs ?

— Aimer résister, pour apprendre à connaître et pour jouir de se sentir porté. Franz Kafka, *Journal* : « connaître le courant et pour cette raison nager à contre-courant ; par plaisir à être porté, nager à contre-courant. »

— Mais il y a les images. Voyez, me dit-on, celles que les appareils d'imagerie prennent du fonctionnement de notre cerveau. Ne mettent-elles pas sous nos yeux *de façon évidente* le rôle qu'il tient pour nous ? Ne devons-nous pas le voir en quelque sorte comme notre véritable être ? Et enfin, que supposeriez-vous à la place ? Une âme qui vous commanderait, un esprit qui descendrait vous sauver ? Et même cela, comment serait-il possible de le penser sans votre cerveau ?

— Je n'imaginai rien supposer, pas de place obligée, ni un quelconque sujet à une place qu'on aurait supposée, ni même ne souhaitais-je ajouter quoi que

ce soit. Plutôt alléger. Ce n'est pas à un nouvel agent que je voulais donner mouvement. Plutôt à une quête.

21. Les évidences ne sont parfois que des croyances constituées en blocages. Celles que l'on reconnaît dans les images cérébrales n'en sont pas à l'abri. Pas de meilleur endroit pour cacher les mystères les plus profonds, les problèmes les plus résistants, mais aussi les préjugés les plus tenaces : on n'ira pas les chercher là. C'est précisément là qu'il faut aller voir. Au cœur de la fabrique des images.

22. On prend comme un fait certain le cerveau et la nécessité de se cérébraliser, sans se pencher sur les conditions de cette cérébralisation, notamment sur la fabrique des « faits » neuroscientifiques. Il faudrait interroger les technologies expérimentales qui étayent et « assurent » cette cérébralisation, et parallèlement analyser la fabrique des inférences qu'on en tire : comment passe-t-on des « faits » neuroscientifiques à des assertions sur ce que nous sommes ?

*Mardi 9 juin*

23. On pourrait concevoir un programme dur et rigoureux, s'inventant des ennemis et se justifiant par eux : une domination neurocognitiviste s'armant de l'autorité des neurosciences. Commencer par un travail critique, négatif, visant à produire des instruments de défense contre la domination. Terminer par un travail de critique positive se fixant d'inventer une place nouvelle pour le cerveau.

24. Voyant que le cerveau prend une place grandissante dans notre imaginaire ; voyant aussi ce que cet imaginaire doit à l'imagerie cérébrale et combien les

images produites par celle-ci inspirent les productions de celui-là, il faudrait essayer de comprendre comment tout cela se fabrique et se cautionne ensemble, pour-quoi tant d'écoute et tant de crédit donnés au cerveau.

Et comme, des images aux mots, il n'y a qu'un pas, voyant que le cerveau envahit nos discours et voyant que nous lui faisons dire bien davantage que ne le voudrait la raison scientifique, il faudrait aussi étudier pourquoi nous lui demandons de dire cela à notre place. Quels avantages avons-nous à en passer par lui et à nous enraciner dans sa substance ? Que voulons-nous de lui ?

25. C'est donc une triple critique qui serait appelée à s'armer contre les prétentions de la « domination cérébrale » : *scientifique*, osant s'opposer à l'autorité des experts du cerveau pour contester les images cérébrales, les comptes rendus et les justifications qui en sont donnés ; *socio-psychologique*, dénonçant les déterminants pesant sur les producteurs d'images ainsi que sur ceux qui mettent en circulation ou relayent leurs discours ; *logique*, mettant en cause le langage cérébrocentré dont nous nourrissons notre imaginaire. Autrement dit, démasquer sous la science ce qui est neuropseudoscience, et tout à la fois le crédit et la caution que nous lui apportons.

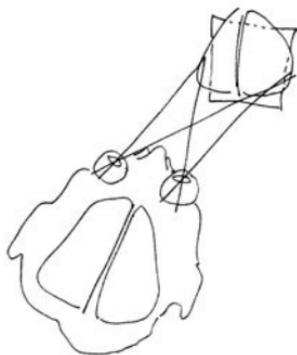
26. Mais ce cerveau, ces ennemis, ils sont en moi, en toi, cerveau qui me double. Ceux qui voudraient nous faire croire qu'ils "savent" ce qui se passe dans ma tête, ceux vis-à-vis desquels je voudrais essayer de prendre une distance critique, ne sont que toi et moi. En conséquence, mieux vaut mettre un peu de tendresse dans notre façon de nous critiquer l'un l'autre.

*Mercredi 10 juin*

27. Tenter de rester sur mon sol intime, ne m'en laisser déraciner par aucun des grands vents d'idées auquel mes branches m'exposent.

28. Que me veut le cerveau ? Pourquoi continuer à m'interroger à son sujet – à lui chercher une place ou à en fournir des versions de rechange ? Pourquoi d'autres horizons ? Pourquoi ne suis-je pas – n'est-il pas – satisfait ? Que veut-il me faire comprendre ? De quoi veut-il m'aider à me dégager à travers lui ? N'avais-je pas assez de mon "je" pour me doubler ? Qui suis-je ? Qui derrière lui ?

29. Aux images cérébrales fonctionnelles, répondre par des croquis de cerveau, des notes, des remarques et des brouillons explicatifs. Aux séries de coupes du cerveau, répliquer par une suite d'annotations. Confronter une imagerie littéraire du cerveau à l'imagerie par résonance magnétique. Deux poésies.



## Suite 1

### *Pourquoi écouter le cerveau ?*

*Un neurocroyant me récite son catéchisme sans aucune distance. Il débite le prêche auquel il s'est identifié et qui le distingue. Ne m'appelle-t-il pas ? Mais peut-il m'entendre ?*

#### 1. N'a-t-on pas avantage à céder la parole au cerveau ?

Depuis toujours, l'homme vivait et faisait ce qu'il avait à faire sans penser qu'il avait besoin de cerveau pour cela. Ce n'est que tout récemment qu'il a pris conscience de la négligence dans laquelle il avait vécu et de quel allié il s'était privé. Nous avons appris à invoquer le cerveau pour expliquer nos actes les plus divers, mais aussi nos pensées les plus secrètes, nos passions les plus impénétrables et nos relations les plus intimes aux autres. Ne faut-il pas voir en lui la clé de la compréhension de la nature humaine ? Ce qui pouvait passer pour une hypothèse ou une provocation (nous ne serions que matière électromécanique) s'est établi en évidence et en croyance collective incontestable.

Si je ne veux pas m'exclure et me retrouver seul, il faut moi aussi que je m'endoctrine un peu, que je laisse les représentations neuroscientifiques s'insinuer en moi, noyauter mon langage, conditionner ma pensée. Je dois travailler non seulement à accueillir des connaissances et une terminologie nouvelles, mais à

concevoir et à ressentir véritablement les choses selon leurs vues. Je dois comprendre que ce sont mes lobes frontaux qui planifient mes actes, mes centres d'auto-activation psychique qui me motivent, mes circuits de l'émotion qui colorent ma vie de façon triste ou joyeuse, mes circuits de la récompense qui inscrivent le tout sous les plus belles promesses, mes neurones miroirs qui me rendent empathiques et m'ouvrent favorablement à autrui, etc.

Si je consens à une telle conversion, c'est toute l'intelligence de ma vie intérieure qui s'en trouve transformée. Pour un regard extérieur, ma tristesse paraît s'alléger dès lors qu'elle s'énonce comme une dépression, mais elle semble vouée à s'évaporer bientôt pour peu qu'elle se dise en termes de manque de neuromédiateurs corrigible par la prise de psychotropes. La joie peut venir d'elle-même après la peine, mais elle surgit avec une dynamique nouvelle si je me représente le cerveau puisant dans ses ressources pour noyer un manque hormonal ou un déséquilibre chimique cérébral sous une marée d'endorphines. C'était donc cela seulement qui me bouleversait ! Un peu plus ou un peu moins de trois fois rien !

En devenant affaire du cerveau, mes émotions se détachent de moi. En même temps qu'elles s'autonomisent, je me découvre des possibilités insoupçonnées de les vivre et de m'en distancier.

## 2. Trois remarques

1. La nouveauté, le véritable avènement qui transparaît dans notre façon de parler et dans notre vie quotidienne, c'est que nous percevions nos sensations et nos

actions comme des opérations neuroélectrochimiques qui méritent en elles-mêmes notre attention. Je peux maintenant prétendre ne plus chercher le plaisir, mais subir les caprices et les humeurs d'hormones ou de zones cérébrales que je crois cause du bonheur. On dit : « Ne croyez pas que j'aie courir et souffrir tous les dimanches matin pour mon plaisir, mais parce que mon cerveau a besoin de sa dose d'endorphines. » Le besoin est d'abord le sien. Je m'efface derrière mon cerveau. Ce maître auquel nous confions toute notre vie intérieure, n'y a-t-il pas lieu d'en prendre soin comme de nous-mêmes, et même mieux ?

2. On laisse la neurolangue penser à notre place d'autant plus naturellement qu'on s'en remet innocemment à elle. Qui oserait s'élever contre sa caution scientifique et médicale ? Et nous propageons nous-mêmes la bonne parole qui nous a colonisés sans nous préoccuper de savoir si les neurosciences et la médecine ont réellement dit ce qu'on leur fait dire. La nouvelle façon de parler ne se contente pas d'enregistrer notre conversion. Elle contribue, par l'emploi même que nous en faisons, à la véhiculer et à la répandre autour de nous. C'est un nouveau jeu de codes que nous nous donnons pour nous raconter nos comportements, un nouveau terrain d'échange et de complicité. Ne veux-tu pas qu'ensemble nous "parlions cerveau" ? En es-tu ?

3. Moquez-vous comme vous le devez de ce système extravagant. Savez-vous ce qui vous arrivera ? On vous prendra pour un obscurantiste. Méfiez-vous des jargons, des fantasmes et des dogmes dont le cerveau s'entoure, opposez-leur un ton différent, des termes autres, on vous fera passer pour un poète parce que vous chercherez à réfléchir et que vous vous efforcerez de ne pas céder à un langage. Pourtant, n'est-ce

pas d'abord sur le terrain de la langue que se jouent la lutte et les résistances ? La retenue ne doit-elle pas commencer là ?

### 3. Deux remarques supplémentaires

1. Qu'est-ce qui fait la fortune de l'idée de cerveau ? Ce soir, on m'annonce de nouveau une avancée spectaculaire du cerveau et une étape franchie dans sa montée en puissance. Les chercheurs ont découvert de nouvelles propriétés inouïes à son sujet. En conséquence de quoi, des investissements financiers encore plus conséquents seront consacrés dès demain à sa recherche. Un plan "Grand cerveau" est lancé. Après la décade du cerveau (*Decade of the Brain*), on décrète que chaque année aura son "jour du cerveau" ou sa "semaine du cerveau", de façon à ce que personne n'oublie de penser à lui. Toute la panoplie des stratégies de marketing est activée, et toute celle de l'évangélisation, comme s'il était de la plus haute importance de répandre et de populariser une conception cérébralisée de l'humain et de soi. Chacun veut en profiter et en même temps y convertir les autres. Il faut arriver à ce que la question des relations corps-esprit sorte des ouvrages philosophiques et scientifiques et devienne un sujet de préoccupation pour chacun. On veut m'enrôler et me faire voter pour le cerveau. Désormais, si je veux être humain et me montrer humain, si je veux être moi et affirmer mon *self*, il faut que je souscrive au neurocentrisme.

2. Le cérébralisme durera-t-il ou sera-t-il balayé par d'autres aspirations ? Mon cerveau, ma cérébralité, ma belle hypothèse ne va-t-elle pas retomber comme un

soufflé de substance blanche et de matière grise ? Pour l'instant, je profite moi-même de cette vague neurocentriste. J'aurais tort de ne pas saisir une telle occasion de s'éveiller et de démasquer les travers où la pensée se perd.

#### 4. Le cerveau est-il imaginaire ?

Tout de même, le cerveau n'est ni une affaire de mots ni un thème de propagande ! N'est-ce pas aux malades et au progrès des connaissances en neurologie et en psychiatrie que nous devons notre nouvelle conscience de nous-mêmes ? La pathologie nous apprend par la négative – en privant les malades de l'usage normal de leurs fonctions et de leurs capacités – le rôle crucial que joue le cerveau dans la formation de la pensée, dans notre façon d'appréhender le monde, de nous percevoir nous-mêmes et de conduire nos vies. Le discuter serait une offense à ceux qui souffrent de maladies du cerveau, de handicaps physiques et psychiques. Mais les malades ont bon dos parfois. Il se trouve toujours un handicap ou un malheur pour justifier d'agir en leur nom, au titre de la réparation des cerveaux altérés. Les souffrances – qui ne manquent pas – peuvent servir d'alibi aux représentations et aux investigations les plus hasardeuses. Il faut y regarder de plus près.

D'ordinaire, en dehors des situations pathologiques, nous ne devrions pas nous soucier du cerveau. Du point de vue des malades, les gens "normaux" font tout ce qu'ils ont à faire, sans avoir besoin de penser à leur cerveau ni d'avoir conscience de ce qu'il fait pour eux. Le cerveau ne se manifeste véritablement qu'au moment où l'on en perd l'usage. Il ne prend corps, ne

devient proprement réel et présent que dans l'instant pathologique où l'existence et le monde s'évanouissent. Il gagne alors une réalité cruelle. Il accapare même toute la réalité pour le malade et son entourage. Ce cerveau-là n'a de raison d'être – et on ne prend conscience de ce qu'on lui doit – qu'en en souffrant. Mais en dehors de la pathologie, le cerveau devrait être transparent et silencieux.

Il prend pourtant dans la vie “normale” une réalité non moins envahissante que dans la pathologie. La question est de savoir si la face sombre du cerveau peut se retourner aisément dans la face claire dont nous nous émerveillons lorsque nous pensons aux capacités prodigieuses que nous prêtons à *notre* cerveau. Il n'est pas sûr qu'en passant du cerveau bien réel de la pathologie à ce que nous appelons “notre” cerveau on parle de la même chose. Ce cerveau qu'on qualifie de “normal”, qu'a-t-il de commun avec celui que révèle la maladie ? La douloureuse face du cerveau, dont les médecins s'occupent quotidiennement, donne à réfléchir sur notre fragilité, mais ce que la maladie révèle des pouvoirs néfastes de notre cerveau n'oblige pas nécessairement à placer le cerveau au centre de notre façon de nous représenter et de conduire nos vies. Dans quelle mesure ce que les malades nous apprennent des rôles du cerveau lésé est-il transposable au cerveau indemne ? Imaginons-nous que notre pensée ne soit que l'envers de lésions, d'excès ou de déficits et de manquements ?

On ne remarque pas qu'en diffusant hors des situations médicales pour imprégner nos représentations ordinaires, les notions neuroscientifiques changent de réalité. Elles perdent celle des maladies pour acquérir celle des raisons que nous donnons à ce que nous fai-

sons et à ce que nous sommes. Là où nous ne savons pas, nous nous servons du cerveau malade comme d'une réserve d'images susceptibles d'illustrer nos écarts de conduite et peut-être de les expliquer ou de nous dédouaner : une aire cérébrale n'aura pas fonctionné, une décharge ne se sera pas produite ou se sera emballée. Nous interprétons nos conduites *à la lumière* de la pathologie, sans avoir besoin d'une vérification « scientifique » de nos dires (se lancer là-dedans serait ne pas comprendre sur quel plan jouent nos explications).

### 5. Des images à un double imaginaire, juste un pas ?

Comment le cerveau s'est-il hissé sur son trône ? Il doit beaucoup à la pathologie, mais aussi aux appareils d'imagerie cérébrale. Les images que ces machines livrent du fonctionnement cérébral ne sont-elles pas des représentations de notre intimité ? Mais ces images *de nous*, ce sont avant tout des images *de lui*, lui auquel nous sommes donc redevables de notre pensée intime. Et voilà par quel tour de passe-passe on peut donner corps au cerveau, le doter d'une existence séparée de la nôtre, voire le personnifier. Par un renversement, je me retrouve dans une position d'objet à moi-même, semblable à celle de l'observateur qui me regarde agir et qui suit mes pensées sur l'écran d'un appareil d'imagerie : je me vois décharger des potentiels d'action, libérer des hormones qui me peinent ou m'égaient, je me regarde colorer des aires cérébrales, et je me persuade que cette vision va pouvoir guider ma vie personnelle et sociale.

L'imagerie nous donne au fond un double de nous-

mêmes à contempler et à fantasmer. Un double en nous-mêmes, un alter ego bien réel puisqu'il se laisse voir et imaginer. Un complice bien précieux puisqu'il nous explique en nous remplaçant. Dans notre imaginaire, et dans notre langue, nous faisons maintenant du cerveau l'auteur de toutes nos pensées et de tous nos comportements quotidiens. C'est comme s'il avait pris notre place. Comme s'il assurait notre identité. Comme si notre identité se dédoublait. Il y a moi et il y a mon cerveau et ce n'est pas la même chose. S'il prend ainsi corps, je vais pouvoir m'en servir pour toutes sortes d'usages, m'appuyer sur lui, me fonder sur lui, me décharger sur lui, me cacher derrière lui. Et ce substitut appelé à répondre à tant de nos besoins finit par nous représenter après que nous nous soyons représentés en lui. Ce qui n'était d'abord qu'une représentation s'autonomise et devient chose réelle.

## 6. Ne faut-il pas aller jusqu'à se neuroarchéologiser ?

Une fois initiée, la figure de dédoublement primordiale peut se répéter. En se dédoublant à son tour, le cerveau imaginaire nous offre des possibilités de nous diviser sans fin au gré des besoins et des situations. L'acquisition d'un néocortex nous a fait entrer dans l'humanité et nous assure d'y rester de façon d'autant plus méritoire que nous gardons notre vieux cerveau reptilien. Coupable désigné de nos incorrigibles réactions instinctives, celui-ci sert aussi de faire-valoir pour notre élévation : on s'extasie de la force qu'il nous faut déployer (grâce à notre surmoi néocortical) pour échapper à nos élans primaires et à nos tentations invétérées (ceux de notre ça). Ou bien, c'est notre cerveau droit, créatif et indiscipliné,

qui nous préserve par ses folies des rigueurs étouffantes de notre cerveau gauche, déclaré « cartésien » (sans égard pour ce qu'a pu écrire Descartes).

Grâce à ce cerveau indéfiniment divisible et malléable, nous pouvons accepter – et assumer – toutes nos contradictions, humanité et barbarie, ordre et désordre, raison et folie. Notre cerveau veut bien se partager selon les différentes représentations que nous avons besoin de nous faire de nous-mêmes. Et il est naturel qu'il puisse toutes les accueillir. N'est-il pas responsable de tout pour nous ?

## 7. À quel dualisme nous vouent les images ?

L'imagerie cérébrale semblait devoir tordre le cou au dualisme cerveau-pensée en montrant la pensée comme une simple image du cerveau. La voilà qui instaure un nouveau dualisme cerveau-personne. Elle me pousse à me dissocier de mon cerveau et à commenter ce qu'il fait. La distinction ne s'opère pas entre deux de mes possessions, ma pensée d'un côté (ou mon esprit, mon âme...) et mon cerveau de l'autre côté, mais directement entre moi et mon cerveau, c'est-à-dire entre deux façons de voir et de dire, deux images et deux discours qui n'interviennent pas de façon synonyme, d'une part ma personne (l'insouciant qui dit « je » et qui paraît sur des photographies), de l'autre le cerveau de l'affaire (l'auteur, le maître d'œuvre, le chef d'orchestre, qui se révèle par l'imagerie).

Pour autant, le dédoublement méthodologique ou symbolique qu'instaure la nouvelle façon de parler n'oblige pas à un dédoublement ontologique. Je peux jouer de dire « je » à la place de « mon cerveau » (et

me prendre pour le capitaine du navire) ou à l'inverse demander à mon cerveau de se substituer à ma tête étourdie, déraisonnable (pour me remettre les idées en place), sans que la mise en scène et le jeu des deux personnages demandent de les faire être davantage et nécessitent de supposer deux substances qui leur correspondent dessous.

Lorsque je regarde mon cerveau de l'extérieur et que je vois tout ce qu'il fait pour moi, cela fait-il deux « choses » toujours séparées ? Je peux me dédoubler ou même me multiplier, me dissocier en personnages divers, me couper en moi, en ça, en surmoi, en conscience, en subconscients et en inconscients, en cerveaux archaïques et modernes, en hémisphères droit et gauche ou en lobes cérébraux frontaux et temporaux ; je peux changer de point de vue, de regard ou de discours, profiter de ne pas avoir à me soucier de ce dont ces substituts se préoccupent pour moi, sans nécessairement consigner toute cette multitude dans l'épaisseur de substances matérielles distinctes.

## 8. Ne peut-on jouer des divers monismes possibles ?

Ce n'est pas que je serais en peine de me donner de l'unité si c'est ce dont j'avais un jour besoin. Je pourrais à l'occasion me voir en cerveau pensant, se présentant sous le pronom "je". Si mon cerveau doit prendre ma place de sujet, et moi celle d'objet qu'il actionne comme un pantin pour me faire faire telle ou telle chose, ne puis-je aller au bout du renversement ? Ne m'amène-t-il pas en définitive à me considérer comme une idée qu'il se fait ? Me voir comme une

représentation de mon cerveau, voilà qui devrait rabattre le caquet de mon “je” !

À l'inverse, je pourrais me voir comme un sujet pensant et considérer le cerveau comme une de mes représentations : croire que ce cerveau imaginaire n'est que moi encore, trop pensant, tentant de biaiser avec moi-même, me dédoublant, me chimérisant, cherchant à m'échapper, échappant toujours. Je pourrais me souvenir que le cerveau n'existe pas tout à fait indépendamment des idées qu'on s'en fait ; remarquer que la construction des représentations scientifiques fait intervenir toutes sortes de déterminants qui ne tiennent pas exclusivement aux choses en elles-mêmes qu'elles représentent.

Certains, mal à l'aise avec de telles ouvertures, préfèrent ne plus avoir qu'une vision simple d'eux-mêmes. Le cerveau sans nuances et sans distance. Le cerveau qu'ils se disent et auquel ils croient devoir obéir.

## 9. Pour être, ne faut-il pas “avoir” un cerveau ?

On me dit que j'ai été pré-câblé pour être un sujet pensant et un être social. Et l'on se dispute pour savoir si cela s'est fait intentionnellement (avec l'idée que je devienne ce que l'On avait prémédité pour moi) ou par hasard (sans intention initiale, par le simple effet créateur du chaos). Mais on ne s'accorde pas moins pour me persuader que mon cerveau m'a précédé et me prédétermine. Lorsque l'architecture des structures cérébrales s'est établie et stabilisée il y a 49 987 ans, me raconte-t-on, quelque part en son sein s'inscrivait déjà toute la civilisation humaine à venir et ses merveilleuses inventions. En même temps que notre cerveau

nous prédestinait ainsi à la civilisation, celle-ci en modelait le câblage matériel par des mécanismes de plasticité synaptique (sur le plan ontogénétique), d'évolution et de sélection (sur le plan phylogénétique). Le cerveau de l'espèce humaine ne venait d'ailleurs que couronner une longue aventure. Des savants, paraît-il, ont pu établir une corrélation entre la taille du cerveau des primates et la complexité de leur système social. Plus spacieuse est la boîte crânienne de ceux que nous nous représentons comme nos ancêtres, plus complexes paraissent leurs relations sociales. On y voit la preuve que le cerveau régit nos comportements et est la cause de la vie sociale.

Ne devrait-on pas voir plutôt que, d'une simple corrélation, on est en train d'inférer une causalité? En expliquant la conformation spécifique du cerveau par des exigences cognitives nécessaires à la vie sociale, on ne fait que redécrire une complexité présumée en termes de conditions cognitives tout autant présumées, puis transcrire ces conditions en termes matériels et cérébraux. Ainsi fait-on du cerveau la cause de la vie sociale. Qu'entend-on en effet par complexité sociale? Quelles "exigences cognitives" pose-t-on à la socialité? N'adapte-t-on pas ces notions à ce qu'on veut prouver, à savoir la taille ou la conformation du cerveau?

Plus je regarde de près les fourmis, plus leurs relations me paraissent complexes, sans que leur boîte crânienne ne me paraisse augmenter. Pour peu que je mette une marque de peinture blanche sur le dos de l'une d'entre elles, prise au hasard, et que j'en fasse ainsi un individu, tout change pour elle: je m'aperçois qu'elle musarde, qu'elle perd du temps à flâner, sans raison qui me soit connue, alors que, vue de haut, sans la marque par laquelle je l'ai distinguée, je l'aurais vue

comme un agent programmé, pris de façon anonyme dans une masse travailleuse. Pour autant, je n'ai pas remarqué que sa nouvelle condition fasse grossir la tête de mon amie.

## 10. Comment lire et comprendre la neurolangue ?

La langue cérébrale fonctionne comme une nouvelle langue dont le mérite premier est de reformuler ce que nous sommes, ce que nous faisons et ce qui nous arrive, mais aussi d'où nous venons et où nous allons. Les lobes du cerveau, m'explique-t-on, ont prévu les fabuleuses facultés intellectuelles et affectives de l'homme ; le volume de sa boîte crânienne a préparé le développement de ses admirables civilisations policées ; dès la préhistoire, le réseau des neurones a anticipé l'apparition future du réseau internet. Pour que toutes ces merveilles voient le jour, il a fallu des millénaires, le temps qu'émergent, que se déploient et que se nouent les multiples conditions dérivées de ce qui était d'abord inscrit dans le cerveau. C'est ce qu'étudie la neurohistoire et les neurosciences humaines et sociales.

« Pourquoi parlez-vous de reformulation et non d'explication causale ? Car il y a bien causalité : s'il y a une corrélation entre la complexité de l'architecture cérébrale et celle du système social, c'est bien parce que la première cause la deuxième ; de même, de ce qu'il y a une corrélation entre l'activité de certains neurones et un comportement empathique, je peux déduire que ces "neurones miroirs" permettent et causent l'empathie. » À quoi l'on pourrait faire remarquer qu'une corrélation entre A et B se prête à une redescription causale dans les deux sens (A cause B ou l'in-

verse); qu'elle ouvre des hypothèses à tester plutôt qu'elle n'apporte de preuve; qu'en l'occurrence, les corrélations avancées pourraient inciter à déduire des causalités inverses, selon l'idée que le cerveau est modifié matériellement par le vécu des individus: on aurait pu tout aussi bien émettre l'hypothèse que la vie sociale complexe modèle un cerveau volumineux et complexe, et que les comportements d'imitation et d'empathie causent le développement de "neurones miroirs". Pour tester les hypothèses soulevées, il faudrait étudier si un comportement empathique obéit à d'autres causes (non nécessairement cérébrales) que l'activité des neurones miroirs, il faudrait vérifier si l'activité de ceux-ci peut être causée par d'autres circonstances qu'empathiques, etc.

Mais est-ce cela qui est en jeu? L'essentiel du bénéfice n'est-il pas tiré dans la simple reformulation? Ce qui fait rêver, c'est l'hypothèse selon laquelle on reformule, pas sa fastidieuse démonstration. De cette hypothèse, on fait une vérité, un fait, ou un dogme, parce que ses vertus explicatives nous arrangent, ou bien parce qu'il est plus facile de dire comme tout le monde, ou encore pour rire des autres interprétations que nous donnions.

## II. Comment faire de la pensée un objet de science?

Faire du cerveau la cause de la pensée conduit à redéfinir celle-ci comme produit du cerveau, avec deux conséquences qui donnent à réfléchir: cette nouvelle vision place désormais la pensée sous la gouverne du cerveau; en même temps, étant issue d'un organe

matériel, la pensée devrait apparaître elle-même, par simple voie de filiation, comme un objet pour la science, une chose observable, analysable, objectivable.

Seulement, la pensée et la conscience n'ont pas hérité des qualités d'objet scientifique de leur père. Trop désinvoltés, trop changeantes, malaisées à observer objectivement. Ce sont, me dit-on, des concepts flous, impossibles à définir de façon précise et arrêtée. Seul est à préserver leur prestige, qui attire l'attention sur le cerveau et incite à comprendre comment lui qui est si posé, si bien cerné dans sa boîte, peut être l'organe et le siège de telles insaisissables. Si on veut les étudier, il faut commencer par les définir et par en faire des choses observables, des objets scientifiques. Il faut les transformer en comportements, ou bien en facultés ou en performances, mais en manifestations que nous sachions observer et analyser. La pensée sera une faculté d'évaluer, de calculer, de réfléchir ou d'imaginer... La conscience sera une possibilité de verbaliser, de décrire, de reconnaître ou de planifier... Bref, il faut les rappeler aux qualités de l'organe qui les secrète et à ce qu'elles doivent tenir de lui. C'est-à-dire les réduire à ce qui, en elles, veut bien se plier à une observation, se laisser étudier et finalement se cérébraliser. — Mais n'est-ce pas les dénaturer? La pensée et la conscience ont d'autres dimensions. Pourquoi s'aveugler délibérément sur celles-ci et se priver des possibilités qu'elles donnent? Conserveront-elles leur prestige, une fois qu'elles auront été ramenées à la raison cérébrale?

12. Peut-on se passer de sujet?

Qui est à la manœuvre? Est-ce mon cerveau qui me

gouverne, ou bien l'idée que je me fais de lui ou qu'on m'inculque à travers lui et qui m'assujettit à lui? Ma nature cérébrale ne m'engage-t-elle pas à être manipulé et « guidé »? N'est-il pas inscrit en elle que je doive en passer par elle pour découvrir et suivre mon destin?

On comprend que si je suis destitué de ma fonction de sujet, celle-ci ne reste pas inoccupée et qu'elle se trouve réinvestie par cela-même qui me détrône : le sujet-cerveau qui met la main sur toutes mes prérogatives; et derrière ce nouvel inconscient, le neuroscientifique appelé à intercéder pour une certaine vision, comme autrefois le prêtre guidait nos consciences, ou le psychanalyste notre inconscient psychique. Et plus loin derrière eux, peut-être d'autres sujets encore, une société, une opinion ou une morale qui les instrumentalisent et qui leur commandent l'idée de cerveau dont elles ont besoin.

Comme si nous ne pouvions pas nous débrouiller seuls et que nous avons besoin d'un guide! Peut-être faut-il remarquer que les neurosciences ne font que se trouver là à la bonne époque et au bon endroit pour répondre à un besoin et à une demande qui sont d'abord les nôtres, qui nous travaillent depuis la nuit des temps et qui nous amènent à chercher secours auprès de qui veut bien nous écouter.

### 13. Un cerveau qui change tout?

On se dit : Certainement, si nous ne parvenons à penser et à agir qu'en vertu des facultés dont il nous dote, ce n'est pas la peine que l'auteur de nos pensées et de nos comportements nous prive de la conscience de ce que nous lui devons et nous fasse croire plus longtemps

que nous sommes les maîtres de nous-mêmes ou que d'autres inconscients lui disputent cette maîtrise, et que nous passions ensuite nos vies à arbitrer de tels conflits. Si l'on croit que nos conduites individuelles ne sont jamais que des activités de notre cerveau, ne devons-nous pas nous confier aux neurosciences pour la compréhension, la formulation et la résolution des questions que nous nous posons ? À défaut de pouvoir échapper au cerveau, ne puis-je le faire fonctionner autrement, et par exemple l'amener à me faire penser avec plus d'ampleur, de hauteur, de distance ou de désinvolture ?

Dans ce nouvel imaginaire porteur de formidables espérances, la connaissance du fonctionnement cérébral va transformer le présent de chacun, pas seulement les souffrances psychiques et l'état de santé des patients atteints de maladies neurodégénératives. À suivre les multiples découvertes qui se font chaque jour sur le cerveau, on a le sentiment que les neurosciences vont nous permettre, sinon aujourd'hui, du moins demain, d'améliorer notre condition et de comprendre comment nous y prendre pour diriger nos vies de façon moins incertaine. Qu'elles vont par exemple nous expliquer comment nous apprenons et nous révéler les « bonnes » pratiques pour améliorer nos capacités d'apprentissage. On rédige aussitôt « des programmes novateurs spécialement conçus pour amener les élèves à mieux comprendre comment fonctionne leur cerveau et, dès lors, comment l'utiliser de façon plus efficace », on élabore pour eux « une diversité d'activités leur permettant de découvrir les parties d'eux-mêmes qui les aident à apprendre et les stratégies cognitives qui y sont associées ». Ils n'ont plus qu'à se confier à leur cerveau pour apprendre.

Si l'on écoute avec tant d'attention ce que nous disent les neurosciences, c'est, entre autres, parce qu'elles donnent une image prometteuse de notre futur. Nous nous disons : « grâce aux récentes avancées spectaculaires des neurosciences... », « grâce aux progrès fulgurants de l'imagerie... », nous en savons plus qu'hier sur ce que nous sommes et ce n'est certainement rien à côté de ce que nous saurons demain. Je me laisse dire que lorsque j'aurai acquis un peu plus de savoir sur le cerveau, je saurai enfin comment « bien » étudier. Peut-être même aurai-je un peu moins à me soucier de travailler.

#### 14. Ou un cerveau qui ne change rien ?

À l'opposé, on pourrait se dire, avec « une douce ironie », Si toutes mes expériences subjectives et toutes mes conduites sans exception peuvent être décrites comme des processus cérébraux objectivables, quelle différence d'en parler dans ces termes-là plutôt que dans notre langage ordinaire, de sentiments et de passions, de souffrances et de désirs, de volontés et de projets ? Si tout ce que je suis est aussi ce qu'est mon cerveau, s'il me double exactement, sans interstice, alors ce cerveau transparent ne change tout simplement rien à mon sort. Pourquoi même faire appel à lui ? Je dois pouvoir logiquement m'en passer. Après tout, je n'ai pas eu besoin jusqu'ici de savoir comment il fonctionnait pour vivre, jouir et souffrir, ou me demander comment me conduire. Découvrir que j'ai un cerveau qui me gouverne ne devrait donc pas m'empêcher de continuer comme si de rien n'était. Et les recettes que les neurosciences sont fières de nous

donner à l'issue de leurs recherches hardies ne sont pas inédites : faire attention pour être conscient, répéter pour mémoriser, dormir pour se reposer, croire pour se conforter, obéir pour se rassurer, partager pour avoir bonne conscience, etc. Ce que leur savoir nous dévoile avec prévenance n'est souvent rien que ce qu'un enfant apprend avec les mots du vocabulaire. Des règles venues parfois de très loin dans l'histoire.

De quoi ai-je à me soucier ? Ma machinerie est à l'œuvre ? Tant mieux. Si tout ce que je suis est réglé par le cerveau, et que cela ne change rien à ma façon d'être et de vivre, ce cerveau n'est autre qu'une nouvelle façon de me représenter, un autre nom que je me donne, et je ne peux qu'accueillir comme une aubaine cette occasion de changer de façon de me voir.

### 15. Pas de nouveaux pouvoirs derrière les nouveaux espoirs ?

Nous avons d'autres façons de nous voir penser et d'expliquer nos conduites que d'en chercher des marques dans le cerveau. Si nous nous tournons vers lui, il faut croire que ce n'est pas sans avantage, qu'il n'est pas tout à fait équivalent de nous voir en ses termes à lui. En quoi cette réorganisation qui consiste à nous adjoindre un cerveau nous aide-t-elle à être ? On voit tout de suite que des intérêts pratiques, mais aussi éthiques, sont en jeu. Les conceptions et le discours cérébrocentrés n'engagent pas seulement un certain mode de connaissance de l'homme. Ils font apparaître mon cerveau comme une nouvelle façon d'accéder à moi-même.

En disant "je" ou "cerveau", je me place dans des

horizons symboliques différents. L'écart entre les deux façons de dire ouvre des chemins de traverse pour qui est soucieux de se libérer de rails et d'aiguillages trop directifs d'un côté ou de l'autre. Pour qui a envie de gambader, il y a de belles insouciances à prendre dans le jeu des diverses façons de parler et dans l'idée de se défausser sur le cerveau de différentes responsabilités. Il faudra y revenir.

Mais à travers sa matérialité palpable, le cerveau apparaît aussi comme une promesse d'action tangible. Les neurosciences proposent un ensemble d'interventions chirurgicales, psychopharmacologiques ou neuromodulatrices pour restructurer, stimuler, inhiber ou moduler, de manière plus ou moins invasive ou directe, le fonctionnement du cerveau et, à travers lui, les humeurs, les comportements, les conduites. Ces techniques font du cerveau une occasion inédite d'agir sur mon sort et de me changer. Des changements qui ont leur prix. Je dois accepter que l'ignorance où je suis de ce qui se passe en moi et l'impuissance où je demeure de moduler mon sort me mettent dans une situation de dépendance vis-à-vis de ceux qui, par leur science du cerveau ou par leur position, peuvent avoir de tels savoirs et de tels pouvoirs sur mon double. Ne semblent-ils pas seuls en mesure de comprendre ce qui se passe en moi et d'influencer ce qui m'attend ?

Suis-je bien inspiré de placer ma condition réelle et mon avenir concret entre leurs mains ? Dès lors que je me dissocie de mon cerveau, je me donne une nouvelle possibilité d'accès à moi-même, mais je m'expose en même temps à ce que d'autres que moi puissent y avoir accès, peut-être même plus aisément que moi. Mon moi n'est plus seulement mien, mon cerveau m'ouvre à autrui sous un angle nouveau. Sa matérialité me dis-

pose à des interventions d'un genre neuf. Pensons seulement aux expériences de conditionnement masqué et de perception subliminale où l'on manipule autrui de sorte à lui faire faire autre chose que ce qu'il veut, que ce qu'il croit et que ce qu'on lui dit.

Des dérives sont possibles, le cerveau devient un instrument de manipulation. Pour autant, il n'est pas question de renoncer au projet des neurosciences et aux opportunités d'action qu'elles offrent. Les possibilités de "réalisation de soi" que promet le cerveau réveillent trop d'espoirs. Le temps n'est donc plus à se demander si nous pouvons faire autrement que de nous en référer au cerveau – nous n'avons pas le choix – mais à trouver quelle place lui composer.

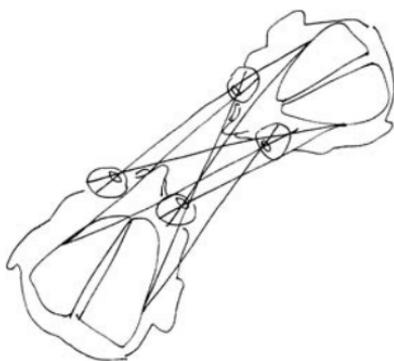
## 16. Mais que fait donc la philosophie ?

Il serait difficile pour la philosophie de se tenir à l'écart d'un "sujet" comme le cerveau. Sans doute n'a-t-elle pas les préoccupations des neurosciences (déterminer le rôle de telle aire cérébrale, décomposer le mécanisme de telle fonction), mais si le cerveau est responsable de nos conduites, ne mérite-t-il pas la plus grande attention de sa part ? Et si l'on croit que penser est le travail du philosophe, ce dernier peut-il se dispenser de prendre en considération son instrument de travail ? Ne doit-il pas s'appropriier les questions de physiologie ?

De son côté, la physiologie du cerveau n'a pas à se soucier des états d'âme de la philosophie pour développer ses propres questions et faire son travail. Mais si l'on ne veut pas que cette érudition se réduise à un questionnement de taupe et à un labeur de fourmi, si

l'on veut éviter qu'elle ne nous mène à l'opposé de ce que nous cherchions et qu'elle n'entrave notre volonté de vie, il faut inscrire ses recherches sous des objectifs autres. Une méditation minutieuse sur le sens et la valeur de ce que fait la physiologie compte autant que le travail méticuleux de celle-ci.

C'est nous tous qui sommes interpellés par le cerveau et appelés à interroger la place à lui donner dans nos vies. Si notre pensée est suspendue à une telle condition matérielle et si la science est capable de jouer sur cette condition, alors nous sommes intéressés au plus haut point par ce qui le concerne et ce qu'il arrange pour nous. Le cerveau des neurosciences est une chance, et pas seulement pour la médecine et la philosophie. Voilà de la matière à penser et de la substance à laquelle il faut donner sens. Mieux vaut tester ses outils (le langage, le cerveau...) avant de commencer le travail, et ensuite garder un œil sur eux à chaque instant.



## Carnet d'Ouessant, juillet 2015

*Pas de doute qu'une étude du cerveau ne nous en apprenne sur nous-mêmes, quoique non tant peut-être sur notre fonctionnement réel que sur nos attentes. Pour prendre une telle place dans notre imaginaire, il faut que l'idée de cerveau ait réussi à capter beaucoup de nos désirs et de nos besoins.*

*Samedi 11 juillet*

1. Rendre la main à la philosophie sur la question des relations de la pensée et du cerveau ne va pas de soi. Ne s'est-elle pas résignée à s'effacer derrière les neurosciences? Ne doit-elle pas se mettre à leur remorque, attachée à leur poupe, la corde au cou, ballottée dans leur sillage, réduite à sauter dans leurs vagues comme une annexe?

*Dimanche 12 juillet*

2. On ne va pas commencer par se méfier et refuser. Il faut s'immerger à l'intérieur des questions et s'y impliquer, étudier la physiologie et l'imagerie cérébrale, comprendre à quoi elles nous obligent, mais aussi ce dont elles peuvent nous libérer, comment elles peuvent élargir notre regard. N'ouvrent-elles pas des possibilités inédites de nous déprendre de nos préjugés et de relancer notre pensée? Ne doivent-elles pas être mises au service d'un instinct plus profond que notre désir ingénu de savoir et de pou-

voir? — Mais ne prenez-vous pas un risque à procéder ainsi? À force de vous imprégner du mode de pensée neuroscientifique, n'allez-vous pas vous laisser gagner par lui? Corps et âme encervelés, pourrez-vous ensuite lui échapper? — Je ne suis pas obligé de m'installer à demeure dans le laboratoire du neuroscientifique, je peux sortir prendre l'air. Je compte sur mon esprit et sur mon cerveau pour en avoir assez d'eux-mêmes et pour avoir envie d'aller voir ailleurs.

3. Il faut arriver à pénétrer l'esprit neuroscientifique, mais le pénétrer suffisamment pour pouvoir s'en détacher. Profiter des occasions que l'idée de cerveau offre d'échapper aux ornières de pensée, et trouver en même temps comment succomber aux charmes de cette idée sans s'y anéantir.

*Lundi 13 juillet*

4. Double mouvement: être à l'écoute des neurodiscours et des images qu'ils commentent, entendre ce qu'ils disent, voir ce qu'ils montrent... mais aussi ce qu'ils excluent, à quoi il n'est pas question de renoncer, quitte à se trouver inactuel et sans lieu, sans demeure. Donc écouter, tout en s'efforçant de ne pas céder aux jargons et aux dogmes — pas plus à ceux de la philosophie qu'à ceux des neurosciences dont l'inventivité en la matière n'a rien à envier à la première.

5. Qu'on ne s'inquiète pas: si la philosophie et la pensée sont conduites par leurs quêtes à faire halte dans le cerveau, si elles sont prêtes à accueillir toutes les leçons qu'elles pourront recevoir de lui, elles ne s'y

arrêteront pas. C'est leur lot d'être privées de domicile propre, d'aller itinérantes, partout insolites, mais partout les bienvenues.

Qu'on n'aille pas davantage s'inquiéter pour leur indépendance et se demander si, pour leur exercice même, pour "mieux" philosopher, "moins mal" penser, elles ne devraient pas se rendre aux neurosciences.

6. Comme si le cerveau pouvait arrêter ce qui est le mieux ou le moins mal, et s'interdire de le concevoir autrement. Comme s'il allait dire autre chose que ce qu'on lui fera dire. Comme s'il devait faire autre chose que ce qu'il fait déjà : explorer toutes les hypothèses, chercher des solutions inédites. Comme si la philosophie ne faisait pas déjà au mieux en questionnant, et au moins mal en remettant sans cesse penser sur l'établi, en reprenant infatigablement le travail contre les réponses déjà faites, en expérimentant les possibilités de s'échapper, en essayant de nouvelles manières de regarder, de dire et de se faire.

*Mardi 14 juillet*

7. On m'apprend que nous avons besoin d'un cerveau pour avoir nos facultés intellectuelles et affectives. Grande découverte. Croyions-nous être ce que nous sommes sans corps ni cerveau ? Non. Seulement, on veut nous faire comprendre que nous ne nous en sommes pas souciés comme nous l'aurions dû. Bref on me prie de regarder mes pieds, mais est-ce le plus judicieux pour me diriger ? Regarde devant toi.

8. Je ne pense pas autant que je le devrais, je ne me fais pas tous les soucis que je pourrais, notamment à

propos de mon assujettissement au cerveau. Mais en gouvernant ma vision à sa façon, celui-ci ne m'empêche-t-il pas de voir les choses autrement? Comment dépasser les routines où il se complaît et auxquelles il tend à me ramener? Ne s'engouffre-t-il pas et ne m'entraîne-t-il pas un peu trop vite dans ses voies et dans ses noyaux? Ne suis-je pas contraint à suivre sans même le savoir ses boulevards précâblés et ses engrenages de préjugés? Ne m'expose-t-il pas aux dangers de toute obéissance aveugle?

9. Penser à mon cerveau devrait, semble-t-il, me pousser à réagir contre la légitimité de ses lois et contre leur tyrannie. Des révoltes peuvent se concevoir, des questions paraissent se poser, je devrais m'interroger, me préoccuper davantage et d'une façon plus générale. Et pourtant je ne le fais pas, ou pas suffisamment.

*Mercredi 15 juillet*

10. Pourquoi tenterais-je de lutter contre mon cerveau? À supposer que je doive penser davantage, comment serait-il possible de le faire sans lui? À quoi bon m'exhorter à ceci ou cela s'il ne me le permet pas? Puis-je lui échapper? Ce que je fais se fait avec lui, ou bien ne se fait pas. Des réticences à l'égard du cerveau prouveraient, me dit-on, que je n'ai pas encore pris toute la mesure de ce qu'il fait et de ce qu'il est pour nous. Je montrerais n'avoir pas compris jusqu'à quel point nous devons nous reconnaître en lui.

11. Eh bien si c'est le cas, laissons-lui la nature inquiète qui est la nôtre, mais qui est d'abord la sienne. N'en est-il pas responsable par quelque obs-

cure machinerie interne ? N'est-il pas à l'origine de toutes les questions que nous nous posons ? Comment penser ? Comment me comporter ? Je le demande à l'organe de la pensée, mais il me laisse dans mon questionnement. Et cela est logique. S'il se prend pour moi, alors qu'il doute pareillement. À lui les inquiétudes, les cogitations, les élucubrations, les contradictions ; à nous le rire et la légèreté, car ni lui, ni ceux qui ont prise sur lui ne nous attrapent tout à fait.

*Jeudi 16 juillet*

12. Remettre le travail sur l'établi. — Que ce soit l'occasion d'affiner le ton et d'approfondir la réflexion sur la question plus générale des relations de la pensée au cerveau, question qui a été déjà passablement travaillée, mais qui n'en a jamais assez de l'être.

*Vendredi 17 juillet*

13. Nous appelons cerveau le siège de notre pensée. Dès lors, tout semble dit. Ne devons-nous pas nous asseoir sur lui ? N'allons-nous pas trouver des avantages immenses à nous enraciner dans sa substance ? On le voyait autrefois comme siège des facultés intellectuelles pour l'opposer au cœur, siège des facultés affectives. Mais il a absorbé notre esprit entier, en devenant lui-même siège de l'affectivité.

14. Le siège de notre pensée ne manque pas d'esprit. Là où nous savions, il laisse entendre qu'en réalité nous ne pouvions pas savoir et qu'il a fallu

attendre d'assurer notre connaissance en lui pour savoir vraiment. Et là où nous ne savons pas, il se flatte de savoir, lui, mais en sorte que nous n'en sachions rien (que nous en restions inconscients), grâce aux bornes qu'il nous met, dans sa noble sollicitude à nous décharger de soucis. Il prétend nous doubler si exactement que nous pouvons nous identifier à lui sans arrière-pensée, et en même temps nous prolonger de façon si originale que nous gagnons à nous confier à lui et à lui obéir. À lui qui ne nous résume donc pas.

*Samedi 18 juillet*

15. L'idée de Gall (que suivent les travaux actuels d'imagerie cérébrale), c'est qu'on doit trouver dans le cerveau « autant d'organes particuliers qu'il y a de penchants, de sentiments, de facultés qui diffèrent essentiellement entre eux. » Autrement dit, que les distinctions que nous avons apprises à faire entre ces penchants, sentiments... n'ont fait qu'exprimer des distinctions déjà inscrites dans l'architecture du cerveau. Le cerveau aurait en quelque sorte moulé le langage sur son anatomie. Dès lors, les chercheurs n'auraient plus qu'à élaborer des dispositifs qui leur permettent de remonter du langage au cerveau, en se laissant guider par les distinctions reconnues. Ils oublient qu'ils font l'inverse : qu'ils projettent sur le cerveau des conceptions, des distinctions, des notions communes, reçues de leur grammaire et de leur culture ; et qu'ils cherchent à les conforter en les inscrivant dans la cire cérébrale, où ils s'émerveillent de les décrypter.

16. *Roman de Gall* I. — « Les différents traits de ma

sociabilité ont longtemps erré à la surface de mon cortex. Ils se sont battus au fil de l'évolution pour conquérir le territoire de mon lobe temporal, encore laissé à l'abandon au sud. Certains se sont installés plus à l'est dans mon cortex temporal postérieur, d'autres sont allés nicher plus au nord dans mon sillon temporal supérieur, d'autres encore, poussés par les premiers, se sont aventurés à la jonction temporo-pariétale, d'autres enfin ont migré dans mon cortex insulaire. »

17. *Roman de Gall 2.* — « Je remarquais que cette aire se mettait à briller quand le dispositif expérimental étudiait quelqu'un qui aimait. J'en conclus que cette partie cérébrale était très probablement l'organe de l'amour. À cela se joint encore que l'aire qui nous occupe est placée près de celle de la reproduction; que pouvait-il y avoir de plus conforme à l'ordre de la nature? Chez certains individus, par erreur de la nature, c'est l'aire de la fuite qui jouxte l'aire de l'amour, et cela montre que la nature manque parfois elle-même à ses devoirs. »

18. *Roman de Gall 3.* — « Si nous sommes capables de moduler nos façons de voir et de faire selon nos expériences et nos contextes de vie, c'est que nous avons une capacité de modulation. Et si nous avons une telle capacité, c'est parce qu'elle a une existence et une base dans l'architecture matérielle ou fonctionnelle du cerveau: la plasticité cérébrale. Cela prouve à la fois que nous avons une plasticité cérébrale et qu'elle nous confère une souplesse, une capacité d'évolution. » Autrement dit, l'hypothèse est prise comme démonstration.

19. On nomme une propriété, de sorte qu'elle semble expliquer ce qu'elle exprime. Ce qui s'appelle une

reformulation réussie. C'est la plasticité qui me rend souple, l'évolution qui fait que les espèces évoluent, la vitalité qui donne l'explication de la vie. Et la chienne de ma chienne en fait une chienne, quand elle aurait pu redouter de devenir chatte !

20. On cherche dans le cerveau des différences qui soient corrélées à nos opinions, et on y voit la preuve que celles-là sont nécessaires à celles-ci, qu'elles en sont « l'instanciation matérielle » et donc qu'elles justifient de penser comme on le fait.

*Dimanche 19 juillet*

21. Qu'une aire participe à (soit une base neurale pour) une fonction, ne prouve pas qu'elle ne participe qu'à cette fonction, ne dit pas quel rôle elle joue pour elle, n'exclut pas que d'autres aires jouent un rôle, et surtout d'autres déterminants auxquels ne correspondraient rien de clair en termes cérébraux.

22. On m'apprend que, lorsqu'une mère entend les cris de son enfant, son lobe frontal droit et son gyrus frontal inférieur s'activent. Et on en déduit : 1° Si elle peut entendre et reconnaître spécifiquement les cris de son enfant, c'est parce que ces aires s'activent. 2° Si des aires de la perception des cris de son enfant existent, c'est parce qu'il y a une loi naturelle prévoyant qu'une mère entende son enfant.

23. La question est : en quoi le point de vue cérébral (réducteur) apporte-t-il un éclairage ? Sans doute pas sur toutes les dimensions des phénomènes psychologiques et sociaux, puisqu'il les réduit à une ligne.

*Lundi 20 juillet*

24. On m'assure que telle aire cérébrale me permet de faire telle chose. Je n'aime pas l'idée que mon cerveau me « permette » quoi que ce soit, même si, évidemment, je veux bien reconnaître que des conditions matérielles sont nécessaires. Je n'aime pas cette idée dans la mesure où elle voudrait me soumettre à son dictat et à ceux qui modèlent l'image du cerveau pour imposer leur façon de voir (et leurs pouvoirs). Comme si je devais en passer par eux pour chercher ma voie.

25. Comme si la pensée ne pouvait s'imaginer que soumise aux préceptes et aux vertus du cerveau, au travers de ses déterminismes ! Comme si elle n'avait pas su se concevoir sans avoir besoin de s'en référer à lui.

26. Il faut renverser cette idée et retourner à notre avantage ce dont le cerveau s'occupe pour nous, profiter qu'il nous dispense des menues besognes matérielles et rationnelles dont nous n'avons pas besoin d'avoir conscience (et cela vaut mieux).

27. Mon cerveau me libère, non de penser, mais de nombre de contraintes nécessaires pour cela. Ce faisant, il m'ouvre des perspectives inexplorées. En se dissociant de moi, en prenant mon intellect à son compte, il m'allège. Il me décharge de préoccupations, il me libère l'esprit.

*Mardi 21 juillet*

28. Il apparaît tout à coup la possibilité d'une pensée qui échappe *de fait* aux réglementations céré-

brales ordinaires, même si *de droit* elle laisse celles-ci libres de s'imaginer la maîtriser. Je peux me déprendre de moi-même, déposer ma souveraineté, céder à la science ce qu'on sait de ce qui est, qui n'est peut-être pas tout. Me pencher sur lui me permet d'explorer des degrés de liberté auxquels je n'avais pas pensé.

29. En me déposédant, en me dénuant de tous les savoirs et de tous les pouvoirs convenus, en me délestant sur le cerveau de tous les attributs et préjugés dont on couvre ce qui est, je vais pouvoir – grâce à lui – me disposer à chercher ma voie autrement, peut-être de façon plus téméraire. C'est une échappée à tenter, une hypothèse que je lance pour la mettre à l'essai, et c'est une promesse que je me fais à travers le cerveau.

*Mercredi 22 juillet*

30. Je n'aime pas penser que le cerveau me permette quoi que ce soit sauf cela: d'être, de chercher à être et comment être, au-delà des limitations, sans allégeance première à des déterminations.

*Jeudi 23 juillet*

31. Il n'y a pas deux objets posés l'un en face de l'autre, d'un côté l'esprit et de l'autre le corps, se demandant si leurs natures respectives les enjoignent soit à fusionner soit à s'ignorer définitivement. On dirait plutôt qu'il y a un "objet", l'esprit (*mystérieux explicandum*), qu'on essaie d'expliquer par l'autre, le corps, venant en position d'*explicans*: ou bien l'inverse,

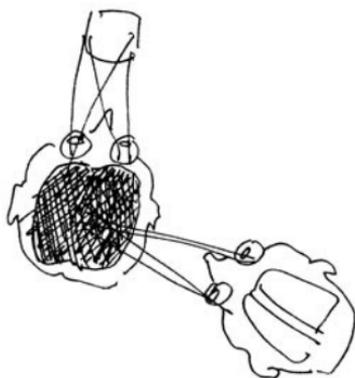
un corps, à expliquer, qu'on tente d'éclairer par un esprit expliquant. Et ainsi, beaucoup de possibles.

32. Je pose le corps et l'esprit comme des objets non seulement opposés, mais irréconciliables, incompatibles. C'est-à-dire que je sème la zizanie. Comment de la matière insensible, soumise à des lois physico-chimiques, pourrait-elle être cause d'une vie subjective? Comment de l'esprit, au-dessus de toute contingence matérielle, pourrait agir sur des lois physico-chimiques? Ne faut-il pas supposer des correspondances intimes, mystérieuses, quasi mathématiques, pour expliquer qu'ils communiquent néanmoins entre eux?

33. Mais si je pose les choses ainsi, vais-je ensuite m'indigner d'une telle discorde, clamer ne pas la comprendre en me réclamant du plus juste étonnement philosophique, et tenter vainement de réconcilier d'une manière ou d'une autre ceux que j'ai d'abord opposés, en me faisant maintenant passer pour un grand médiateur? N'est-ce pas plutôt qu'à l'origine, je voulais m'étonner (esthétiquement) de pouvoir adopter des points de vue différents, voire contradictoires? Et pour cela (mais aussi pour pouvoir circuler librement dans l'espace ménagé entre eux), ne devais-je pas m'appliquer à les distinguer et à les opposer nettement? Et donc commencer par apprendre à séparer le corps et l'esprit dans la plus stricte tradition?

34. Maintenant, je pose le corps et l'esprit comme des objets tout à fait disposés à établir entre eux des relations parfaitement compréhensibles. J'étudie sans barrière comment le corps, la matière, les lois physico-chimiques conditionnent et contribuent à mettre en forme notre subjectivité; comment l'esprit et les représentations que nous nous faisons agissent sur la

matière. Je cherche à expliquer, je comprends, je ne m'étonne plus de rien, car plus rien n'est destiné à sombrer dans l'étonnement. À moins que tout l'étonnement ne soit repoussé à l'origine, que le mystère soit relégué derrière la ligne de départ : mystère qu'il y ait un monde, de la matière, de la pensée et des corps.



## Note méthodologique

*Chercher à percer, à pénétrer, sans pourtant achever de le faire. Laisser se cacher toujours un peu. Faire semblant de ne pas pouvoir, de renoncer, de se détourner. S'empêcher.*

*Pour désirer encore.*

La question des relations cerveau-pensée fait partie de ces questions qui semblent devoir toujours rester ouvertes et dont on se demande si leur raison d'être est véritablement de susciter la recherche d'une réponse dans laquelle elles puissent définitivement se résorber, ou si leur vertu première n'est pas plutôt de nous tenir en éveil et de nous sauver de l'engourdissement ou de l'enfermement. Une réponse qui se voudrait définitive n'apparaîtrait-elle pas comme une fermeture aux autres réponses que de telles questions encouragent pareillement ? N'exigent-elles pas que soit rendu à chacun un droit de penser que nous déléguons trop volontiers à d'autres, savants ou non ?

Pour oser s'y aventurer et ne pas tomber dans l'abattement et la paralysie, mieux vaut certainement ne pas s'embarrasser. Garder le pied léger, avancer à pas délicats, lestement, en touchant à peine, et sans l'abimer, ce sur quoi l'on s'appuierait. Mais il faut peut-être aussi se donner de nouvelles méthodes. À moins d'être prétentieux ou présomptueux, on ne peut guère espérer avancer avec sa seule pensée comme outil, dans des questions difficiles et rebattues comme

celles des relations de la pensée au cerveau, où la pensée, à la fois juge et partie, butte contre elle-même ou se perd en elle-même.

Comment réveiller la pensée quand elle s'enlise ou qu'elle dort ? Comment l'aider à sortir de son lit et à se regarder autrement ? Eh bien, ouvrez-lui des yeux nouveaux, donnez-lui un instrument qui la déplace de son regard ordinaire, tendez-lui un miroir qui lui réfléchisse des images inédites d'elle-même. Faites-lui subir le même traitement qu'à toutes ces entités qu'on avait longtemps considérées comme des essences immatérielles – passion, souffrance, maladie, folie –, et auxquelles on a donné de l'épaisseur ou même un surcroît de vivacité lorsqu'on s'est décidé à les incorporer dans la matière. Pour voir, changez d'yeux ! Transposez à la pensée le changement de regard qu'elle-même a opéré à l'égard de chacun de ces immatériels. Le geste qui l'a conduite à voir les maladies essentielles s'ancrer dans le corps ou les secrètes passions se peindre sur le visage peut l'aider à son tour à s'enraciner dans le cerveau et à se voir autrement. Ce qu'elle a fait à d'autres, elle peut se le faire à elle-même. À la place de ces essences, écrivez *pensée*, et voyez celle-ci s'exhiber dans le cerveau comme celles-là se sont inscrites dans le corps. Derrière les questions de visibilité et d'énonciation se profilent des questions de compréhension semblables. Servez-vous sans vergogne de ce que Foucault a vu chez Bichat ou chez Pinel. Prenez la pensée comme une maladie ou une folie. Il ne sera pas nécessaire de forcer le trait, ceux qui sont aux prises avec leur pensée et qui en subissent les crises et les assauts ne feront pas seulement les analogies par boutade. Au fond, les menaces qui planent sur la misère et sur la folie ne s'adressent-elles pas à la pensée ? Et celles que Voltaire

a dénoncées au-dessus de la lecture, n'obscurcissent-elles pas le ciel de la pensée ?

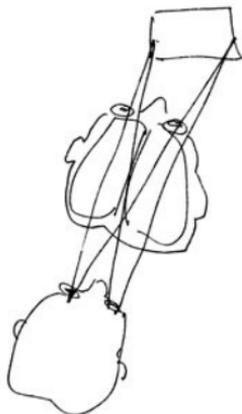
Certains protesteront que de telles transpositions donnent lieu à des rapprochements contre nature ou même à des dévoiements et que c'est mal rendre hommage aux hommes illustres qui ont inauguré des regards nouveaux que de pervertir ceux-ci. Mais comment faire autrement que de pervertir son regard si l'on veut échapper à la vision que donne ce regard ? Ne faut-il pas introduire des méthodes non pas peut-être neuves mais inusitées dans le champ en question ? Faites jouer des analogies, comme font les artistes ou les mathématiciens qui se laissent aller à des intuitions étrangères. La représentation des problèmes de l'âme et du corps passe peut-être par un déplacement, une transposition des solutions qui ont réussi dans d'autres domaines où un immatériel peinait à se reconnaître dans la matière d'un corps. C'est ce qu'il faut tenter si l'on veut comprendre comment on peut acquérir un regard qui voie véritablement la pensée s'inscrire dans le cerveau : un mouvement d'encérébration semblable aux mouvements de *désessentialisation*, par lequel des regards hardis ont un jour décidé de voir directement l'immatériel dans leur objet de vision, en se passant dorénavant d'une essence, d'un être ou d'une pensée, qu'ils trouvaient soudain encombrants. Mouvements d'*objectivation* donc, mais peut-être avant tout gestes de libération – sans soupçonner encore, tout à la joie de la libération, comment la réduction d'un être à un objet l'assujettit à celui-ci et demande d'oublier ce qu'était cet être ou ce qu'il pouvait être. Pour y voir d'une certaine manière, il faut consentir à fermer les yeux sur d'autres manières de voir. Mouvements d'*aveuglement* donc aussi.

Certes ! Mais en l'occurrence, il suffit de ne pas per-

dre de vue l'objectif visé par la méthode analogique : 1<sup>o</sup> voir comment des techniques peuvent faire parler le cerveau et comment celui-ci peut en arriver à dire réellement ce qu'on lui fait dire avec elles ; 2<sup>o</sup> voir la pensée dans le cerveau comme on a fini par voir la maladie dans le corps et non plus comme une essence sauvage et libre.

En suggérant à la pensée de se travestir en maladie ou en folie, il ne s'agit ni de la réduire, ni de la dénaturer, ni de lui "mettre les pieds sur terre" ou de l'amener à "en rabattre", mais au contraire de l'enrichir en lui donnant davantage de distance et d'intimité à elle-même. S'imaginer en belle "cérébrale" et profiter des plaisirs ainsi offerts ne lui enlève rien et ne l'oblige pas à renoncer à ses autres façons de se considérer. Cela ne l'empêche pas de s'imaginer en même temps en sauvage et mystérieuse inconnue. Le cerveau lui-même ne fonctionne-t-il pas comme un nœud de désirs mystérieux ?

*Paris, 2 juin 2013*



*Note:*

Le présent ouvrage s'est appuyé à différents endroits sur des textes de Michel Foucault<sup>1</sup> et de Voltaire<sup>2</sup>. La relecture des premiers s'est inscrite dans le cadre d'un hommage rendu à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de la parution de *Naissance de la clinique*<sup>3</sup>. La seule façon honnête pour moi de répondre à l'invitation et de participer à cet hommage était de tenter une expérimentation de langage et de philosophie, de faire véritablement un essai : de transposer dans le domaine des relations cerveau-pensée ce que Foucault dit des relations au corps de la maladie et de la folie. Une partie de ces transpositions a été intégrée, révisée, à la fin de la deuxième et de la troisième suite.

Les transpositions de passages de Voltaire, mises en avant-propos et en tête

du troisième carnet, ont suivi la même idée. Transposons pour cerveau les écrits qui ont su trouver, sur d'autres sujets, un regard critique, susceptible de renouveler le nôtre. Ouvrons avec eux de nouvelles dimensions dans les questions qui nous tiennent et dans les vides qui nous creusent.

1. Foucault M., *Naissance de la clinique*. Gallimard, 1963. – *Histoire de la folie à l'âge classique*. Gallimard, 1972.
2. Voltaire, *De l'horrible danger de la lecture*, 1765. In *Œuvres philosophiques (extraits)*. Larousse, 1946. – *Le philosophe ignorant*, 1766. Librairie Générale Française, 2008.
3. « *Naissance de la clinique* de Michel Foucault : cinquante ans après », Ecole Normale Supérieure Ulm et Université Paris Descartes, 31 mai – 1<sup>er</sup> juin 2013.

## Suite 2

*Comment faire parler le cerveau ?*

*Comment voir la pensée ?*

*Voir ma pensée ? La belle affaire ! Où l'on nous parle, au fond, de notre irrépressible curiosité pour de sombres pouvoirs qui se cacheraient en nous et fomenteraient nos mille misères.*

### 1. Première condition : cérébraliser la pensée

Pourquoi nous faisons-nous du souci, pourquoi nous étonnons-nous ? Nos pensées ne sortent pas de rien tout de même ! Si l'on ne tient pas à ce que ce "non-rien" soit une essence, une âme, un esprit, un "je" ou un "moi", ne faut-il pas invoquer quelque chose comme un cerveau derrière elles ? Voilà l'idée de l'imagerie. Fabriquons un appareil qui saisisse les pensées à leur source, dans le cerveau, et qui les montre en un lieu. — Mais comment une imagerie parviendrait-elle à montrer notre psychisme ? Comment ce qui est de l'ordre de l'immatériel pourrait-il être rendu visible dans le corps ? Comment échapper aux présomptions que nous avons reçues, invisibilité et immatérialité pour la pensée, matérialité littérale pour le cerveau ? Comment déverrouiller les préjugés qui interdisent de *voir* nos pensées ? Comment concevoir une "imagerie" des pensées ? Peut-on même parler d'*image* à leur propos ? — Moquons-nous des préjugés, plaçons un appareil dans le prolongement "naturel"

de notre machinerie physiologique. Allons voir s'il n'est véritablement pas possible de *voir*. Enregistrons les débits de sang dans les différentes régions du cerveau, surprenons les endroits qui consomment de l'énergie, ils nous livreront les lieux d'activité cérébrale. Et là où le cerveau fonctionne, n'est-ce pas là que la pensée a lieu ? Ainsi nous aurons fabriqué un appareillage qui voit la pensée dans une activité du cerveau. Telle est l'hypothèse. Les images colorées que produisent les appareils d'imagerie cérébrale fonctionnelle ne nous conduisent-elles pas au plus intime ? En les regardant, on peut avoir le sentiment qu'elles nous donnent à voir ce à quoi nous pensons.

Mais l'invention d'un appareil n'est pas suffisante pour faire un regard aussi étrangement pénétrant. Voir la pensée enracinée dans le cerveau nécessite que s'agencent des formes de vision qui rendent possibles à la fois son insertion dans le corps et sa visibilité par les appareils d'imagerie. Plusieurs séries d'opérations doivent s'associer pour lire la pensée dans le cerveau.

## 2. Deuxième condition : arranger le cerveau

Pour qu'un appareil capte des images du cerveau qui soient vues comme des images de la pensée, il faut non seulement concevoir un procédé d'enregistrement du fonctionnement cérébral, mais arranger le cerveau de façon à ce qu'il puisse être un support pour la pensée. Allongez un individu non prévenu dans une machine d'imagerie cérébrale ; donnez-lui une tâche bien précise à faire ; fermez soigneusement les portes de la machine et lancez les procédures d'enregistrement. Vous n'obtiendrez qu'une image dépourvue de

contraste, tellement changeante d'un moment à l'autre et d'un sujet à l'autre qu'elle sera illisible.

On voudrait croire qu'une image cérébrale représente directement l'activité du cerveau et que celle-ci donne à lire la pensée sans distance, comme une photo infiniment intime qui serait prise d'un sujet venu poser un instant devant un appareil. Mais l'imagerie cérébrale ne donne pas plus d'enregistrement direct de la réalité que la photographie. Là comme ici, l'art est dans les modalités de fabrication. Pour que des cerveaux différents puissent se ressembler et délivrer une information "parlante", l'enregistrement cérébral doit procéder à toute une série de traitements et de prétraitements : normalisation anatomique des cerveaux, moyennage et soustraction d'images, filtrage d'artefacts, lissage de données... avec, à chaque étape, des décisions complexes à prendre. Il faut aussi choisir les méthodes statistiques et le seuil de "significativité", crucial car il détermine les régions cérébrales qui apparaissent colorées et qui sont déclarées actives. C'est là que tout se joue *in fine* : le choix de ce seuil décide de l'image associée à la fonction étudiée (et des zones qui sont laissées dans l'ombre, classées muettes, même si elles participent à la fonction).

En somme, pour que des images du cerveau prennent corps, il faut les fabriquer, leur donner une forme dans laquelle un regard modifié pourra voir une réalité nouvelle. Cela n'est d'ailleurs pas suffisant.

### 3. Troisième condition : domestiquer la pensée

En même temps qu'on lui fabrique un cerveau à sa mesure, la pensée doit se réorganiser de sorte à se ren-

dre à la fois cérébralisable et visible. Cela n'est pas assez de modeler le cerveau de façon à ce qu'il puisse accueillir la pensée. Encore faut-il qu'elle se travestisse et qu'elle se laisse domestiquer, de sorte à pouvoir se faire sienne et à tomber sous la coupe du regard qui la lit comme telle. Non seulement, comme on l'a vu, la pensée doit être redéfinie en comportement observable et même en comportements divisibles et séparables (grâce à quoi on peut imaginer l'observer et la localiser), mais il faut la préparer pour qu'elle se présente effectivement ainsi à l'enregistrement et à l'analyse.

On peut être surpris des « préparations » que les expériences d'imagerie cérébrale font subir aux sujets et à leurs pensées. Quel cerveau connaît-on par l'imagerie cérébrale – et quelle pensée essaie-t-on d'appréhender ? Celui et celle d'un individu coupé du monde, confiné dans une machine, sommé d'y effectuer une tâche, sans bouger, sans se déplacer, sans penser à autre chose qu'aux consignes données. Avant même que le sujet n'entre dans la machine, il faut lui enseigner les consignes à respecter, l'entraîner aux tâches qu'il aura à effectuer et aux réponses qu'il aura à donner. Bref le soumettre à un véritable conditionnement. Qu'il n'aille pas faire ou penser ce qu'il veut, une fois enfermé.

Renoncer à nos manières d'être et de penser ordinaires n'a rien de naturel, mais c'est la condition *sine qua non* pour rendre la pensée visible. L'appréhender sous forme d'activités cérébrales et la rendre mesurable par des équipements de laboratoire demande de faire entrer la pensée sauvage dans un monde contrôlé. Il faut exercer des contraintes sur elle, la mouler sur un mode de pensée, la faire passer sous la coupe de paradigmes scientifiques, de procédures expérimentales, de

protocoles d'acquisition des signaux ; et autour d'elle, créer un ordre qui transforme en données simples, quantifiables, standardisées, et communicables, les situations complexes et variées de la condition humaine "à l'état libre". Autrement dit, il faut créer une pensée de laboratoire qui puisse s'adapter au cerveau de laboratoire requis par l'enregistrement d'images. Mais cela ne suffit toujours pas.

#### 4. Six remarques

1. Je prends des sentiments ou des comportements comme objets de mon analyse physiologique, mais ce faisant, je les redéfinit, j'en fais de nouveaux objets, car ils n'étaient pas d'abord objets d'analyse. Certes ils ont dès lors une base matérielle et cérébrale, mais qu'ont-ils encore à voir avec ce que j'ai d'abord transformé ? Sur quoi me suis-je aveuglé ?

2. On peut aller plus loin et voir la méthode cérébrale comme une grande méthode de simplification qui va nous dire que penser de nous-mêmes et comment nous aurions dû d'emblée nous comprendre. Que penser de sentiments complexes comme l'amour, aux déterminants multiples, ou de notions subtiles comme celle de conscience ? Il suffit que je leur trouve des bases neurales pour les voir comme simples. Pour dissoudre la complexité, j'élabore un protocole expérimental simpliste et je réduis ces notions aux patterns d'activité cérébrale que j'aurais fabriqués. Je moule l'amour sur les conditions et les contraintes imposées par mes dispositifs expérimentaux, je le transforme en fait nouveau, je lui donne une nouvelle "facticité". Désormais l'amour sera cela, je me raconte que c'est

ce qu'il a toujours été et que nous n'aurions jamais dû le voir de façon plus complexe.

3. On finit par se dire que le dispositif expérimental traduit mieux tel ou tel phénomène cognitif ou affectif que tout ce que nous en savons de flou et de complexe par ailleurs. Et donc qu'on a bien fait de le redéfinir de manière cérébrale simple (grossière). La complexité ne venant qu'après et par-dessus, brouiller ce qui était clair dans le cerveau.

4. Il a été reproché à l'imagerie cérébrale de fournir des bases neurales de nos facultés avec une corrélation supérieure à celle à laquelle il faut s'attendre, compte tenu de la complexité des facultés étudiées d'une part et de la variabilité interindividuelle d'autre part. Mais il ne faut pas s'en étonner puisque les objets d'étude sont redéfinis et mis en forme d'après les résultats attendus (de façon à « coller » avec les « hypothèses »); et puisque les résultats finalement obtenus sont collectés sur des individus triés sur le volet, ayant bien voulu se plier aux expériences et s'éduquer à leur protocole.

5. Et comment opère-t-on la simplification ? Les conclusions de l'imagerie ne sont-elles pas de simples reformulations de nos croyances ordinaires ? Ce qu'on nous annonce comme une découverte n'est peut-être que projection de lieux communs et de représentations collectives. Comment en serait-il autrement ? Les dispositifs expérimentaux sont élaborés de part en part pour construire des images de nos convictions, issues de l'expérience commune.

6. Ne peut-on se fier aux bonnes vieilles règles de rigueur scientifique et compter sur la vérification des résultats par d'autres équipes n'ayant pas les mêmes préventions ? — Il s'avère que les expériences d'image-

rie cérébrale ne sont pas reproduites. Le coût des expériences et la compétition entre les équipes font qu'aucune ne veut gaspiller de crédit et de temps à tenter de refaire ce qu'une autre a publié. Le doute n'est pas porteur : ce qu'il faut pour intéresser les financeurs et obtenir les moyens qui permettront à l'équipe de continuer d'exister, c'est produire du neuf et du merveilleux. Les dispositifs d'imagerie demandent à être rentabilisés par la production de résultats marquants. Et lorsque des équipes se sont aventurées à vérifier des résultats publiés, il s'est avéré que très peu ont été reproductibles : n'ont pu être retrouvées que des données assez grossières d'anatomie générale du cerveau humain. En cause, la spécificité des dispositifs expérimentaux suivis par chaque équipe, la particularité des sujets sélectionnés et conditionnés pour les études...

##### 5. Quatrième condition : former le regard

De visible, la pensée doit devenir lisible. On croit que les images cérébrales se prêtent à une lecture simple et univoque, comme s'il n'y avait qu'à les voir pour les comprendre, sans interprétation à faire. Pourtant, leur seule présentation ne permet pas d'identifier les pensées "en cause". Il faut leur ajouter une « explication », une notice qui leur donne une signification. Pour être frappé par leur vérité, il faut lire le texte qui les accompagne, s'instruire de l'intention des auteurs, suivre les démonstrations, se confier aux explications précises et documentées qu'apportent les légendes. Les notices déposées sur les neuro-images anticipent sur ce qu'on perçoit et font parler ce qui n'est pas directement perceptible sur les images. Lire la pensée dans le

cerveau demande, avant même de regarder une image, de lire un texte qui guide le regard à travers toutes les interprétations possibles et qui le conduise de façon univoque vers le sens désiré.

Le regard doit se placer sous la coupe d'un discours qui présente les activations cérébrales illustrées comme si elles étaient la manifestation ou la cause directe des comportements étudiés.

## 6. Trois remarques sur la séduction propre de l'image

1. Les images du cerveau n'ont pas besoin de prouver, car elles semblent parler d'elles-mêmes. Leur réception procède d'une sorte de « neuroenchantement ». Leur principe est de se faire regarder comme si elles transformaient l'expérience subjective en phénomène objectif immédiatement perceptible et compréhensible par tous. Malgré la complexité de l'acquisition et du traitement des données avec lesquelles elles sont fabriquées, malgré les grilles de lecture qu'il faut leur adjoindre pour les rendre « parlantes », elles portent la conviction qu'elles donnent une vision objective de ce qui se passe dans notre tête, qu'elles permettent de comprendre comment fonctionne notre cerveau et que cela représente un apport fondamental à la compréhension de ce que nous sommes. Elles finissent par devenir elles-mêmes une réalité objective, difficile à contester, et qui remplace la réalité. L'image cérébrale dit la vérité : non seulement elle la montre, mais elle est la vérité.

2. Les neuro-images jouissent d'un immense pouvoir de persuasion, bien supérieur à ceux des argu-

ments, des graphes et des tableaux. Il suffit d'illustrer un texte par une image cérébrale pour faire croître d'un bond le degré d'adhésion du lecteur, quelle que soit la valeur du texte. Des études ont montré que des explications manifestement inexactes non seulement deviennent plausibles mais sont tenues pour valides pour peu qu'on leur ajoute une neuro-image. Des messages qui ne seraient pas audibles d'eux-mêmes deviennent dignes d'attention. Il a été aussi établi que ce pouvoir persuasif conduisait dans le domaine de la justice à prononcer davantage de verdicts de culpabilité. L'image cérébrale, convoquée comme argument d'autorité, donne de l'assurance et du muscle.

3. Suggérer que les faits relatés ont été enregistrés dans le cerveau, n'est-ce pas en interdire la contestation ? Le prestige que l'imagerie cérébrale tire à la fois du poids des images colorées dans la culture occidentale, de son enracinement dans la matière cérébrale et de la légitimité scientifique dont elle est investie fait d'elle une sorte de sésame, capable d'ouvrir les oreilles les plus sceptiques. Enluminé, ancré dans la matière, façonné par la pointe de la technologie, le cerveau se pose en garant de ce qu'on lui fait dire. Cela l'expose à servir malgré lui toutes sortes d'émerveillements, de crédulités et de mystifications. À quoi mieux se fier qu'à ce qui est "imageable" ?

## 7. La question de la réalité

On pourrait être tenté de reprocher à l'imagerie l'artificialité des conditions d'étude qu'elle impose à ses sujets, mais aussi l'ambiguïté des images cérébrales « de la pensée » qu'elle produit. Celles-ci ne perdent-

elles pas toute crédibilité au fil des multiples opérations de fabrication et d'interprétation qu'elles subissent ? — Quoi ? Objectiver nos pensées demanderait de créer de l'artifice, de l'illusion ? L'imagerie ne serait pas cette base solide et évidente de la science du cerveau ? N'en est-elle pas pourtant, au même titre que la neurophysiologie, l'un des piliers ?

## 8. Un changement de regard insuffisant

Les espoirs de « découverte » par imagerie cérébrale fonctionnelle reposent sur le raisonnement suivant : si deux facultés provoquent séparément l'augmentation d'activité d'une aire cérébrale, on peut se dire qu'il n'est pas anodin de se commettre dans le même recoin du cerveau et d'y prendre un appui anatomique commun : l'aire partagée semble révéler un lien insoupçonné entre ces facultés. C'est en se fondant sur cette hypothèse que les neurosciences ont le projet d'apporter des informations nouvelles sur nos comportements et de mettre en évidence les facteurs cachés qui les déterminent. Il s'agit par exemple de conclure sur la foi d'une région cérébrale partagée : « L'étude de tel apprentissage a permis de mettre en évidence le rôle de tel processus émotionnel dans le comportement des sujets. » L'imagerie paraît nous en apprendre sur notre pensée. Mais une simple observation d'images cérébrales permet-elle ce genre d'inférence ?

Si l'on ne regarde pas les images cérébrales comme des images de la pensée mais seulement comme des marques que celle-ci laisse çà et là, en passant, dans le cerveau, on se demandera ce qu'apporte exactement l'imagerie à la compréhension du fonctionnement cog-

nitif. Qu'une aire cérébrale soit activée dans telle situation, par exemple de plaisir, ne prouve pas qu'il y ait un lien de causalité et que cette région soit l'aire du plaisir, ce qui nécessiterait sans doute de montrer que sa mise en action provoque du plaisir et qu'elle est la seule à le faire. Cela ne dit pas quel rôle (stimulateur, freinateur ou associé) l'augmentation d'activité de cette région joue dans la pensée d'un sujet. Est-elle la traduction directe de cette pensée, ou au contraire la manifestation d'une tentative de réprimer celle-ci, ou encore l'expression d'une mauvaise pensée connexe, ou simplement le résultat de déterminants inconnus? Montrer une corrélation entre l'activité d'une aire cérébrale particulière et une tâche qu'on demande à un sujet d'effectuer ne suffit pas pour considérer la première comme la cause de la seconde. À supposer qu'elle lui soit nécessaire, par exemple dans le sens où le défaut de cette activité cérébrale perturberait une fonction mentale, cela ne prouverait pas qu'elle soit suffisante à l'accomplissement de celle-ci.

Les inférences effectuées en neuro-imagerie, aussi jubilatoires soient-elles, permettent toutes sortes d'interprétations ad hoc. On voit bien le profit qu'on peut tirer à faire passer de simples corrélations pour des liens causaux et à dire que l'activité de telle région cérébrale est cause de telle fonction, mais l'imagerie n'est pas capable de le prouver par elle-même, sauf à chausser un regard qui identifie les fonctions étudiées aux images cérébrales qui leur sont liées.

Autrement dit, si l'on n'opère pas une réorganisation plus globale du regard, l'imagerie montrera peut-être la pensée se déposer dans le cerveau et y inscrire ses signes, mais on ne verra pas la relation causale aller du cerveau aux jeux de pensée. Les pensées ne tireront

pas leur origine et leur forme des activités cérébrales. La pensée gardera une structure essentielle préalable, les discours renverront à son essence présumée.

## 9. Nouvelle remarque

Pour un regard indiscipliné ou non préparé, si lien causal il y a, c'est plutôt dans l'autre sens qu'il joue : c'est la fonction étudiée qui est cause de l'image et non l'inverse. S'il nous est donné de contempler cette image, c'est parce qu'on a demandé à des sujets d'effectuer une tâche et qu'on a mis en œuvre des outils pour la peindre. Les appareils d'imagerie apparaissent alors comme des dispositifs permettant de tirer des portraits variés du cerveau selon la tâche accomplie. C'est-à-dire comme des sortes de machines d'art conceptuel, élaborées pour produire des images artificielles dont le sens et la saveur tiennent dans la légende et dans l'imagination qu'elles suscitent : image du cerveau voyant une croix, image du cerveau regardant une photo d'homme effrayé, etc.

Si l'on ne consent pas au changement de regard que demande la lecture des images cérébrales, on se prive de certaines promesses qu'elles peuvent tenir pour nous, on les fait entrer dans un jugement de goût. Et les neuroscientifiques sont compris comme des sortes d'artistes.

## 10. Réorganisation du regard

Ironiser sur l'imagerie (ne voir dans les images que l'artificialité, supposer qu'elles n'atteignent pas le vrai, croire qu'elles ne prouvent rien), ce serait éventuellement croire à des dimensions cachées de la pensée, d'un autre ordre que cérébral, ou bien à une profondeur manquée. Ce serait, en tout cas, ne pas comprendre que pour un regard neuroconverti, l'image *est* profondeur et que la pensée *se voit* directement dans l'image. Imaginer que la réalité serait quelque chose qui pourrait se révéler sans qu'on y touche et sans qu'on dise comment la lire, ce serait oublier que la saisir a un prix à payer, que cela demande de la construire, de la désirer au point de la réinventer. Et peut-être de la manquer, quitte à continuer à la désirer. Il faut construire des pensées (artificielles) pour qu'elles deviennent visibles, imageables (réelles) et il faut leur ajouter un texte pour qu'elles disent la vérité.

Tant qu'on n'accepte pas de voir la dimension "pensive" des activités cérébrales, on ne comprend pas comment un cerveau peut fonder une pensée, comment ses activités peuvent être à elles seules des pensées. Il ne s'agit pas de purifier le regard et de le débarrasser de préjugés, mais de voir avec d'autres yeux, et véritablement de regarder comme visible ce qui passait pour invisible, de voir dans le matériel ce qui était tenu comme immatériel. Au prix de cette transformation – réduction pour les uns, pénétration pour les autres –, on aperçoit la pensée s'ancrer dans le cerveau, et le neurophysiologiste voit s'étendre sous son regard un domaine de réalité nouveau à explorer. L'idée d'un artifice technique capable de surprendre la pensée sous forme d'images pouvait être discutée si

celle-ci ne laissait dans le cerveau que des traces de son passage, elle devient une idée scientifiquement fondée si le penseur n'est guère autre chose qu'un cerveau en activité. Sans doute cette perception est-elle surdéterminée par les procédures et les interprétations nécessaires à la fabrication d'images cérébrales lisibles comme des images de la pensée. Mais ces conditions ne sont des obstacles à la considération des neuro-images que pour un regard qui s'attacherait à d'autres dimensions de la pensée. Pour le regard de l'imagerie en revanche, ces conditions sont celles qui lui donnent sens. Elles n'empêchent pas d'imaginer que le réel puisse être saisi autrement, mais elles délivrent une valeur scientifique aux images cérébrales de la pensée : celles-ci ne sortent pas de la main d'un peintre, mais d'une machinerie qui les a prises dans des conditions techniques et scientifiques où elles se rattachent au réel.

## II. La question de l'être et la question du sens

Mais comment comptez-vous voir surgir le sens des images ? Le cerveau n'est jamais qu'un réseau dans lequel circulent des activités électriques et chimiques, toutes de même nature, toutes semblables et qui n'ont pas de signification particulière en elles-mêmes. Rien ne semble pouvoir avoir de sens dans cette machinerie physicochimique uniforme. Où les activités neuronales et les images qui les représentent plus ou moins directement prennent-elles sens et deviennent-elles signifiantes ? À quel endroit, à quel moment la sémantique vient-elle se greffer sur la syntaxe des événements cérébraux ? Cérébrer peut-il jamais créer du sens ?

Comment le système nerveux transforme-t-il des

potentiels d'action invariants en solides, en sons, en couleurs pour nous ? Qu'est-ce qu'un solide, un son, une couleur ? Comment le système nerveux construit-il le monde tel qu'il est pour nous ? Comment se fait-il que les choses soient pour nous ?

## 12. Cinquième condition :

inscrire l'être et le sens dans la matière

Vous raisonnez là selon un schéma où une âme, une puissance extérieure, viendrait ajouter de façon miraculeuse et incompréhensible quelque chose d'insaisissable qui donne existence et sens à ce qui n'en aurait pas par soi-même. Vous ne voyez pas que la présence et le sens se créent et se remodelent à chaque endroit du système nerveux et à chaque instant. Pour le neurophysiologiste, les choses existent et ont un sens dès lors qu'elles s'immiscent dans le sujet observé, aussitôt qu'elles laissent une trace visible dans le système nerveux de celui-ci.

Chaussez un tel regard ! Vous verrez les récepteurs sensoriels convertir les énergies physiques qu'ils reçoivent du monde extérieur en signaux électriques et faire exister ce monde sous forme de messages signifiants dans le système nerveux. En effectuant la conversion (la « transduction ») d'une manière spécifique (et non pas n'importe comment), ces récepteurs donnent une interprétation particulière du monde : non seulement ils font être le monde dans le système nerveux, mais ils le font être à leur façon, selon les modalités qu'ils lui impriment. Ce faisant, ils donnent un sens bien déterminé à des signaux électriques qui en effet n'en

auraient pas sans cette histoire et sans ce lien : aussi banaux et invariants soient-ils, il faudra considérer dorénavant que les potentiels d'action issus de cette mise en forme proviendront à tel moment de tel endroit du corps et de tel mode de mise en forme de telles énergies physiques.

Dès les étapes d'activation des récepteurs, dès qu'il y a réception, mise en forme et analyse des signaux venus du monde extérieur, commence l'explication de notre perception : un être et un sens se donnent. L'explication se continue ensuite au sein du système nerveux sans qu'il y ait quoi que ce soit à ajouter. En maintenant d'une part une distinction des fibres selon leur origine dans l'espace du corps et d'autre part une séparation dans le temps des messages conduits, l'organisation spatiotemporelle des voies nerveuses crée des représentations dynamiques du corps et du monde dans le cerveau, notamment à la surface du cortex.

La même lecture se poursuit à travers les différents relais synaptiques, jusqu'à se perdre dans les multiples significations et suites que nous donnons à ce qui nous arrive (actions, réactions, retenues, pensées...). Chaque relais, chaque connexion transforme les messages nerveux, leur donne un sens nouveau (nous donne des capacités nouvelles), en changeant non leur nature (une configuration de potentiels d'action identiques), mais leurs circonstances et leurs conditions de survenue (coïncidences, successions...). Et les neurones effecteurs impriment aussi leur sens aux activités électriques en les exprimant sous forme d'émotions ou de mouvements particuliers.

À chaque étape, c'est une interprétation qui est faite, un sens qui est révisé. C'est ainsi que la structure expérimentale et cérébrale donne sens aux activités

électriques et aux images qui en dérivent. Mais c'est aussi ainsi que celles-ci existent et prennent sens. Désormais, parce qu'elles auront été mises en forme de telle façon et non de telle autre, elles signifieront (représenteront) cela et non ceci. Leur sens sera cela. La prise de sens se fait là, et si sens il y a, c'est cela. Ce n'est pas quelque chose de plus qui viendrait d'on ne sait quel ailleurs.

### 13. Rien à ajouter

Dans le regard et l'hypothèse neurophysiologiques, si notre monde, notre pensée et notre corps existent pour nous, c'est d'abord parce qu'ils existent et que des dispositifs expérimentaux nous les présentent, et ensuite parce que des organisations nerveuses sont là en nous pour les percevoir, les faire être pour nous et les mettre en forme de telle manière.

Une fois qu'on est arrivé au bout de l'explication, on peut avoir l'impression que le sens est encore à trouver, à donner; qu'il reste à expliquer notamment comment les qualités subjectives que nous percevons (les « qualia ») se greffent sur les processus neurophysiologiques. Comme si ces qualités (et la conscience) apparaissaient « en plus du reste » (comme « en option »), par une sorte d'opération magique, et qu'elles venaient s'ajouter miraculeusement sur les traitements nerveux inconscients, ou après eux. Comme si un esprit s'ajoutait lui-même et établissait mystérieusement la correspondance avec le monde physique (objectif).

Contre cette façon de voir, le neurophysiologiste pourrait s'insurger: « On ne va pas remettre en piste

les questions de l'être et du sens, après qu'on se soit cassé la tête à décrire justement comment ils s'inscrivent et se modèlent dans le système nerveux ! » Les neurosciences expliquent comment les choses et les qualités prennent corps en nous, par quels mécanismes il se fait que nous puissions voir des couleurs et les discriminer. Elles n'ont rien à ajouter de merveilleux. La merveille, si merveille il y a (et il y en a une), c'est que nous pensions, que nous soyons, que le monde soit, qu'il y ait des qualités, des couleurs. Nul besoin de les ajouter à la fin, alors qu'elles étaient là dès le départ (puisqu'il s'agissait précisément de les expliquer) et qu'elles sont restées là tout le temps de l'explication. Si le monde, le corps, l'espace et le temps apparaissent dans le système nerveux, il ne faut pas oublier qu'ils sont déjà là pour un regard observateur qui en recherche et en suit des traces ou des représentations dans le système nerveux. L'étude des voies anatomiques et du sens des signaux nerveux s'inscrit initialement dans une vision de la réalité, dans un espace et dans un temps, qui impriment leur « sens » aux observations et aux expérimentations. Le travail d'explication fait ensuite tout ce qu'il peut pour en rendre compte, imparfaitement et de façon toujours perfectible (règle de la science), mais on montrerait n'avoir rien écouté de la démonstration si l'on demandait, à la fin, de réintroduire ce qu'elle s'est attaché à expliquer. Comme si le travail n'avait pas été fait !

Nulle déception à avoir, nulle énigme à ajouter. Le travail a été fait. Qu'attendons-nous de plus ? : « Quand nous faisons ceci, il se passe cela dans notre système nerveux et cela est indispensable (nécessaire) pour que nous faisons ce que nous faisons. » On peut ne pas être satisfait de ce type d'explication, mais rien

n'empêche d'en chercher une d'un autre type. Étudier les conditions matérielles qui donnent sens aux voies et aux messages nerveux n'oblige pas à croire qu'on ne peut dès lors connaître le sens de nos actions, de nos projets et de nos sentiments qu'en en passant par ces conditions. Quand on se demande comment il se fait que les choses soient et qu'elles soient pour nous, on pose des questions sur lesquelles sont susceptibles de peser bien d'autres déterminants que neurophysiologiques. Mais si c'est à une vision en termes cérébraux qu'on s'intéresse, alors il faut en comprendre et en accepter les conditions.

#### 14. Un nouvel être pour la pensée

Pour avoir véritablement le sentiment de voir la pensée à travers le cerveau, pour que cela semble aller de soi, il faut apprendre les codes de lecture des neuroimages, mais il faut surtout réajuster conjointement le regard et son objet, de sorte à croire qu'en se penchant sur le cerveau, ce regard voit de la pensée tout ce qu'il y a à en voir, sans résidu et sans autre dimension cachée. Il faut régler ce regard de façon à ce qu'il voie dans les images colorées du cerveau non des signes ou des indices de la pensée, mais la pensée elle-même. Il ne s'agit pas seulement pour la pensée de se contraindre à entrer dans les conditions de visibilité propres à l'imagerie, mais véritablement de se redéfinir comme cérébrale ; de se résoudre entièrement dans ce qui est cérébralement visible. Il faut se dire que les images cérébrales ne donnent pas *de quoi* reconnaître la pensée, mais qu'elles en restituent l'être total. Qu'il n'y a de pensée que dans l'élément du visible.

Alors la pensée peut apparaître en coïncidence exacte avec le cerveau, s'articuler exactement sur lui et se distribuer en surfaces et en voies d'association anatomiques. Alors les images cérébrales donnent une vision objective et directe de ce qui se passe dans notre tête ; elles ne montrent pas simplement la réalité du cerveau, mais celle de la pensée. Et alors on peut reconnaître au neurophysiologiste le talent d'apercevoir grâce à ses machines ce qui ne frappe pas immédiatement les sens et de connaître l'intérieur de l'homme par sa cérébralité.

Là où un regard non prévenu ne verra qu'une simple corrélation entre une faculté mentale et une aire cérébrale activée sans qu'il y ait de lien de causalité prouvé, le regard formé à l'imagerie voit véritablement la faculté étudiée se déployer dans l'aire rehaussée. Si l'on intègre ce regard, il devient possible (et irréprouvable) de voir la fonction dans l'image, c'est-à-dire de considérer qu'une activité augmentant de ton dans telle région cérébrale montre la fonction en question.

## 15. Voir l'intérieur

Pour qui parvient à chasser un regard « averti », ce qui est visible sur les images fonctionnelles du cerveau, c'est la pensée et pas seulement le cerveau. Il est dès lors possible de croire que « grâce aux progrès de l'imagerie fonctionnelle », les chercheurs ont réussi à visualiser les mécanismes de *notre* fonctionnement psychique et qu'ils nous y donnent accès. Ainsi peut-on se persuader de pouvoir dévoiler les régions cérébrales responsables de la conscience, des comportements criminels, des choix

politiques, des goûts esthétiques, de l'amour... Et ainsi imagine-t-on que les machines d'imagerie permettent de lire dans nos pensées, de dévoiler ce que nous tenons caché, nos passions secrètes, nos motivations réelles, nos préférences. Qu'elles peuvent s'introduire dans notre intérieur, transgresser ce que nous gardons privé, violer notre intimité et voir – peut-être mieux que nous-mêmes – ce que nous ne disons pas.

Là où l'on allait autrefois se faire tirer les cartes ou s'allonger sur un divan, je peux désormais aller consulter un neurophysiologiste pour apprendre enfin ce que je pense lorsque je n'en suis pas si sûr, que j'hésite ou que je doute.

#### 16. Les nervures de la pensée – Transposition de *Naissance de la clinique* de M. Foucault

En percevant les images cérébrales qui paraissent sur ses appareils, le neurophysiologiste inscrit dans l'activité cérébrale l'acte d'un sujet qui pense. Il dépose sur les images des formes qu'il n'a plus qu'à lire pour les retranscrire dans son propre discours. Voir, pour lui, c'est lire un texte ou entendre un langage. Il lit les neuro-images comme des cartes représentant *directement* l'activité mentale. Et en même temps qu'il lit la pensée dans le cerveau, il lit le cerveau dans la pensée. Dans cette mutation, percevoir la pensée est une manière de percevoir le cerveau, de voir ses circuits s'éveiller et parler, de surprendre ses aires communiquer entre elles.

Pour ce nouveau regard, il n'y a rien de caché dans ce qui se donne à lui. Il n'y a pas d'essence de la

pensée annoncée par ses manifestations. La pensée se résorbe dans les images d'activité cérébrale, elle n'a pas d'autre être. Les images sont la pensée, pas seulement sa trace. Elles n'ont pas le rôle d'indices, n'étant que phénomènes d'une technique de manifestation. Elles ne sont rien d'autre qu'une vérité toute donnée au regard. L'activité cérébrale est le perceptible de la pensée, et celle-ci, à son tour, rejoint ses phénomènes, elle n'est plus que la forme mentale de l'activité cérébrale. De principe, elle doit se localiser dans le cerveau et se développer suivant les différents chemins possibles qui le quadrillent.

C'est tout un programme de travail qui s'ouvre au neurophysiologiste, un travail qui ne peut pas échouer. Pour des yeux conquis à l'imagerie cérébrale, la pensée s'inscrit dans l'espace du cerveau avant même d'être rendue visible par un procédé technique. Le cerveau constitue par nature l'espace d'origine et de répartition de la pensée : chercher à la connaître, c'est la faire entrer dans un espace dont les lignes, les surfaces et les volumes sont fixés par les atlas de neuroanatomie fonctionnelle. C'est introduire l'expérience et le savoir que la pensée avait d'elle-même dans la géographie du cerveau en faisant coïncider le temps mental de la pensée et le parcours repérable des activités cérébrales. Un espace cérébral autonome, avec ses dimensions, ses chemins, ses articulations propres, vient doubler l'espace naturel de la pensée et exige qu'il lui soit, pour l'essentiel, rapporté.

Comprendre les mécanismes de la pensée, c'est désormais lui assigner des chemins colorés dans le monde clos des cerveaux, c'est établir le schéma de ses nervures et explorer l'espace tangible du cerveau, qui

est en même temps cette masse opaque où se cachent des secrets, d'invisibles activités et le mystère même des pensées. Et la science des pensées se dissipe derrière celle des aires cérébrales, toute entière ordonnée à l'imagerie.



## Carnet septembre-octobre 2015

*« Le cerveau a dit aux neurocroyants qu'il faisait être l'univers et l'idée qu'ils avaient de cet univers et d'eux-mêmes. Et les neurocroyants ont dit qu'eux et leurs pensées étaient faits par leur cerveau. Mais comme l'univers abritait mille autres pensées que les leurs et mille autres êtres que leur cerveau, j'ai pensé que le cerveau et les neurocroyants avaient un peu trop d'amour-propre en se flattant que tout ait été fait et pensé par eux et pour eux. »*

Transposition d'après *Le philosophe ignorant* de Voltaire

*Jeudi 10 septembre*

1. *Suite de la transposition.* — « Après avoir cru découvrir le cerveau tout nu sur l'écran de leurs machines, ils parlent d'un ton si affirmatif de ce qu'ils n'entendent point ; ils sont si sûrs de leur fait ; ils bâtissent un monde si conforme à leur imaginaire, que je dois me méfier de tout ce qu'ils me disent sur la pensée, après qu'ils m'ont tant trompé sur leurs méthodes. »

2. Qu'est-ce qui rend performante l'idée de cerveau ? Est-ce réellement le cerveau dont elle parle ? N'est-ce pas plutôt l'idée de cérébralité en elle-même, par la puissance qu'elle prend dans notre imaginaire ? N'est-ce pas avant tout sur le plan des idées et des mots que le cerveau explique et règle notre conduite ? « Voyant qu'un grand nombre d'hommes invoquait le cerveau sans s'inquiéter des résultats réels des neurosciences, voyant même qu'ils se

moquaient de ce que je voulais vérifier leurs dires, j'ai soupçonné que le cerveau comptait bien plus pour eux par son poids symbolique que par ses rouages réels. » Qu'est-il, sinon ce lieu de rêve où s'ouvrent symboliquement des possibles, comme les lieux qu'ont ouverts tous les autres inconscients avant lui ? Là où je ne connais pas, je peux rêver, j'ai la main sur les choses.

3. Gloire de tous les inconscients : possibilité qu'ils donnent de se réinventer. Je me fantasme comme un cerveau (comme l'objet d'un cerveau). Relativement aux autres inconscients, le cerveau tire une légitimité de ses rapports avec le cerveau réel, avec la science et la matière. Mais aussi "scientifique" soit-il, il intervient avant tout dans nos pensées et dans nos discours comme les forces occultes de l'ancienne magie ou de la savante métaphysique. Nous y recourons comme à une croyance irrationnelle.

4. L'idée d'un cerveau qui nous gouverne, nous assure et nous permette la plus belle insouciance n'est peut-être pas sortie du seul cerveau, ou du moins, des seules conclusions de son étude par les neurosciences. Il faudrait étudier l'hypothèse que l'idée d'un double de nous-mêmes n'est pas sans généalogie ; explorer en quoi cet usage du cerveau pourrait avoir emprunté à de semblables usages, plus anciens.

5. On peut se demander si le cerveau, ou plutôt l'idée de cerveau, ne fonctionne pas comme la vieille idée d'être ; si cette idée tire véritablement son importance de la « nature » et des propriétés du cerveau lui-même, ou plutôt de la position de fondement dans laquelle nous l'installons, en lieu et place de l'être et des essences d'autrefois. Le cerveau serait-il une ver-

sion moderne de l'être ? Les neurosciences n'ont-elles pas repris à la métaphysique certains de ses procédés, de ses discours et de ses principes ou de ses « inspirations » ? La désessentialisation de la pensée ne cache-t-elle pas une nouvelle forme d'essentialisation ? Ce dont on semble s'être émancipé d'un côté, ne l'a-t-on pas remis de l'autre ?

6. L'être et l'essence n'ont pas toujours été encombrants et ne se laissent d'ailleurs pas effacer sans résistance de nos mémoires. Notre besoin d'être, ou notre manie d'essentialiser, revient vite. On pourrait même dire que ce qui est perdu d'un côté ressort de l'autre. L'être qu'on chasse de la pensée – de façon à voir directement celle-ci dans les images cérébrales – ne s'évanouit pas pour autant et ne perd pas toutes ses fonctions. Celles-ci se déplacent plutôt. Pouvons-nous enfin nous passer de fondements ? N'avons-nous plus besoin, tout à coup, d'un double qui nous assure ? Chassé du côté de l'immatériel, l'être se réinstaure dans la « matière » du cerveau, et peut-être ainsi plus solidement et plus fermement.

*Vendredi 11 septembre*

7. Vous semblez douter que je souffre parce que je le dis en mots pudiques ou que mon corps le cache sous des humeurs maladroites. Vous n'en douteriez pas si ma souffrance se marquait sur une image de mon cerveau. Peu importe qu'une telle image puisse exister ou non. Je n'ai pas besoin de l'exhiber. L'idée suffit. Dire la souffrance en termes d'image cérébrale lui donne une objectivité et une légitimité propres à lui assurer une reconnaissance.

8. Est-ce que cela change quelque chose de dire que ce n'est pas moi qui souffre, mais mon cerveau qui construit ma réalité souffrante ? Oui, le fait que mon cerveau fasse ma douleur semble définitivement prouver l'existence de celle-ci. Par un besoin de maîtrise et une sorte d'acte de foi, on accorde une valeur supérieure à ce qui est objectivable dans le cerveau. On me dépossède de ma douleur, on lui retire sa subjectivité pour la redéfinir autrement. Désormais c'est cette douleur objectivée que les soignants prendront en charge et non la mienne. Ne dois-je pas moi-même en quelque sorte *me quitter* pour m'occuper de mon cerveau ?

9. On se laisse emporter dans une sorte de « neuro-réalisme » où l'on ne considère comme réel que ce qui peut être mesuré dans le cerveau et avec un équipement technique. Comme si désormais je ne pouvais plus avoir mal tant qu'un appareil habilité ne le voyait pas et ne le prouvait pas. Qu'on ne la voie pas se marquer clairement dans mon cerveau, cela suffira-t-il à soulager ma souffrance ? Mais aurai-je encore mon mot à dire ? Pourquoi ce mouvement de dépersonnalisation ferait-il de nouveau référence à moi ? D'un autre côté, peut-on m'oublier totalement ? De qui notre cerveau est-il le cerveau ? De qui mon cerveau est-il l'organe de la pensée ? Qui chercherait-on à oublier ?

10. Parfois, d'un point de vue positif, la technique donne corps à ce que nous ne savions pas ou n'osions pas dire. Une petite souffrance, quelque chose qui n'allait pas. Le mérite des neurosciences est alors d'attirer notre attention sur des phénomènes que nous avons peut-être remarqués, mais pour les négliger ou les oublier. Notre petite tête ne remarque pas toujours

tout. D'autre part, nous ne trouvons pas toujours les conditions d'une écoute.

11. Les images cérébrales donnent une existence nouvelle aux sentiments, aux affects, aux facultés... Ils apparaissent désormais comme des faits objectifs et non plus seulement subjectifs. Cette nouvelle facticité permet une objectivation du soi, d'un soi neurochimique, neurocentré. Je change d'ontologie, j'ai un être nouveau, digne d'attention. En retour, voir les choses selon cette cérébralité renforce l'emprise de celle-ci et me prépare à accepter l'idée d'être manipulé par le truchement de mon cerveau, qui que ce soit qui s'en charge.

*Samedi 12 septembre*

12. Parce que des perturbations que nous faisons subir au système nerveux provoquent des illusions ou des hallucinations, on s'imagine que le cerveau passe son temps à construire des scénarios du réel, à élaborer des hypothèses, à mettre à jour des fictions, voire qu'il crée tout à fait le monde. Il suffit d'avoir un peu d'inconscience et d'oublier les actions bien réelles que "le monde" a dû déployer discrètement pour qu'il produise tout cela. On se prend à croire que rien n'existe sauf le cerveau.

13. Après bien des voyages dans mes pensées sans comprendre comment elles me venaient, je me trouve comme un homme qui, ayant regardé tant de fois sa montre, imagine un jour la démonter pour savoir comment elle connaît l'heure. C'est-à-dire démonter un à un, patiemment, les engrenages de préjugés qui nous donnent l'heure.

14. L'existence de mes sensations et de mes perceptions, ou même l'existence des choses et du monde tels que je les appréhende ne tiennent peut-être à rien, quelques potentiels d'action dans un réseau, juste un peu de vent dans les tuyaux de mon système nerveux, mais paradoxalement, on m'apprend à trouver dans cette fragilité le fondement dernier de mon être et du monde. Mon cerveau est ma folle et ferme assurance. Sa vulnérabilité et sa précarité semblent justifier de se reposer sur lui. Nous fondons notre fragilité sur celle que nous lui prêtons.

*Dimanche 13 septembre*

15. On imagine qu'il est de la plus haute importance de rechercher les bases neurales de telle ou telle de nos dispositions. « Quels sont, par exemple, les mécanismes neurophysiologiques à l'œuvre quand l'écoute d'une chanson nous fait frissonner ? Quel lien entre le plaisir et le frisson ? Quelle explication, quelle utilité au frisson ? » Mais serait-il important d'apprendre que ce frisson passe par telle voie nerveuse plutôt que par telle autre ?

16. On a l'impression que le cerveau détient au fond de lui le sens caché de ce que nous sommes et de ce que nous vivons. Mais est-ce dans le cerveau qu'il faut chercher un tel sens ? Le frisson que nous cause une musique a déjà un sens, là, dans notre ressenti : il singularise pour nous cette musique parce qu'elle nous fait frissonner (et non telle autre). Un sens se dit dans le fait même, sans avoir à faire davantage d'études. Pourquoi chercher un autre sens dans le cer-

veau et quelle sorte de sens s'attend-on à y trouver ? Pourquoi nous tournons-nous vers une explication cérébrale ? Que croyons-nous que le cerveau puisse nous apprendre ?

17. Ne détourne-t-on pas notre attention sur un détail qui nous égare, par une vieille pratique d'illusionniste ? Au fond que signifie la fascination exercée par le cerveau ?

18. Nous croyons, et de telles croyances remontent parfois à de très anciennes expériences d'enfance, que certaines des questions que nous nous posons sont d'ordre cérébral, et nous nous tournons interrogativement vers la science. Mais que peuvent nous dire la neurophysiologie et l'imagerie cérébrale : que dans telle circonstance, un mécanisme ou un centre nerveux est en cause et non un autre. Serions-nous satisfaits par une telle connaissance ? Jugerions-nous qu'elle répond à notre question ? C'est que celle-ci n'était peut-être pas d'ordre neurophysiologique, mais logique, philosophique ou même métaphysique. Qu'est-ce que la conscience ? Le monde ? Soi ? Qu'est-ce qu'être conscient ? Qu'est-ce qu'être ? Pourquoi s'en étonner ?

*Jeudi 8 octobre*

19. Que serait une physiologie de la conscience ? Une étude des mécanismes neurophysiologiques à l'œuvre pendant qu'un sujet est conscient, mécanismes dont ce sujet n'a pas conscience, mais dont un observateur se donne conscience. Et une physiologie de l'inconscient ? Une étude des mécanismes neurophysiologiques à l'œuvre dans des situations où un observateur reconnaît

qu'un sujet fait quelque chose sans que celui-ci en ait lui-même conscience. Autrement dit, des situations où l'on fait de ce sujet un *objet* d'observation, ou bien, si l'on tient à l'appeler ainsi, un sujet mais un sujet passif, un sujet d'actes ou de fonctions qu'on lui attribue sans que lui-même se pose en sujet à leur égard. La différence, la conscience, se tient du côté de la personne, de ce dont elle se rend compte ou non et de ce qu'elle revendique ou non.

20. Du point de vue du sujet, il faut séparer : d'un côté, les actions/perceptions dont nous sommes conscients : que nous pouvons relater, dont nous pouvons rendre compte par nous-mêmes (bien ou mal), que nous pouvons attester avoir "eues" (subjectivement), dont nous pouvons témoigner (qu'elles soient vraies ou non d'un point de vue « objectif : qu'elles soient "réalité" ou : illusions/hallucinations, de ce point de vue extérieur) ; d'un autre côté, les actions/perceptions inconscientes : que nous faisons, dont on nous dit que nous les avons faites, mais dont nous ne pouvons trouver trace en nous *par nous-mêmes*, c'est-à-dire sans instrument ou regard extérieur.

21. On peut nous reconnaître cela : nous faisons (notre corps, notre cerveau fait pour nous) bien des choses que nous ne savons pas ("respirer", "penser", "aimer" ...). Et ce faisant, nous laissons une place honorable à un observateur extérieur qui voit ces choses en nous, qui les sait pour nous (et qui peut se faire passer pour un grand médiateur). Ce qui n'est pas conscient peut le devenir, au moins pour lui, par le travail de la science, la recherche de connaissances. Et nous pouvons l'apprendre de lui, sans d'ailleurs nécessairement nous y fier totalement.

22. Dans ce jeu, il peut arriver que, tout à son affaire, on “oublie” la personne et la conscience, ou qu’on les réduise à peau de chagrin (même si on prend garde de mettre leurs noms en avant pour attirer l’attention de l’opinion). On dit : « Nous ne savons pas si un patient est conscient, s’il a une expérience subjective, mais nous avons mis au point un procédé qui permet de le savoir. » Et la conscience se réduit au cadre donné par ce procédé. Le sujet se replie dans une position d’objet, ou de sujet seulement passif, dépendant de ce qu’on aura reconnu. Dans l’opération, la personne aura été éludée, réduite au nom du sujet-objet d’expérience, privée de son point de vue propre et de son mot à dire.

*Vendredi 9 octobre*

23. La difficulté quand on étudie les « mécanismes » ou les « processus » de la conscience, c’est-à-dire quand on se lance dans une expérience d’analyse « objective » de soi (passant par un point de vue extérieur, et non par une simple introspection), c’est de ne pas s’emmêler les regards et de garder bien claires ses positions. Par le regard scientifique, on étudie des mécanismes dont le sujet (objet du regard) n’a pas conscience en tant que sujet et qu’on peut donc qualifier d’inconscients, mais qu’on étiquette de « conscients » pour les distinguer d’autres mécanismes tout aussi inconscients, sauf que ces derniers ne se relient pas directement à la conscience.

24. On nous fait croire que les résultats des études de notre inconscient sont importants alors qu’ils ne le

sont pas. Que nous dit-on de neuf? Que nous avons besoin de notre cerveau pour être conscient. Mais est-ce quelque chose de neuf et d'important? Croyions-nous qu'il nous faudrait quelque chose d'autre, une âme ou un esprit ajouté? Pourquoi laisser entendre cela? Ne serait-ce pas se livrer à une sorte d'auto-dévalorisation du travail d'explication neuroscientifique effectué? Pourquoi se vanter d'expliquer la conscience si c'est pour la diluer et la perdre dans des mécanismes inconscients? Stratégie maladroite pour conserver malgré tout l'aura symbolique qui est attachée à cette "conscience", une aura héritée du temps où l'on séparait l'âme et le corps? Volonté de réenchâter des travaux d'explication fastidieux et hyperspécialisés en y réinsufflant du mystère? Ou bien expression d'une vraie naïveté non résolue?

25. L'imagerie et la neuropsychologie ne montrent peut-être rien de merveilleux en nous que nous ne connaissions déjà. Ce n'est pas de leurs « découvertes » qu'il faut s'émerveiller, mais de l'incohérence et de la naïveté des explications que nous donnons de ce qui nous arrive et du monde qui nous entoure.

26. Par une habile manœuvre contradictoire, on exploite et on ravive une idée naïve mais solide, à laquelle on croyait tordre le cou et dont on a finalement besoin pour donner sens à une entreprise scientifique laborieuse. On se sert de la conscience (substitut moderne de l'âme ou de l'esprit anciens) pour valoriser l'étude de mécanismes... inconscients, et pour mettre en évidence une vie mentale inconsciente qui trône là où nous croyions avoir besoin de la conscience (et d'une âme adjointe, ou d'un esprit ajouté). Notre

conscience ne serait donc rien (ou du moins l'idée que nous nous en faisons), mais tout de même pas tout à fait rien puisqu'elle sert de marque distinctive et qu'on invoque son nom.

27. On est en train de me vendre quelque chose que j'ai déjà. C'est donc qu'on essaie en même temps de me vendre autre chose sous le manteau : la physiologie d'autre chose, d'un inconscient, de choses que l'on me fait croire ou que l'on me fait faire sans que j'en aie conscience.

28. À moins que l'on essaie de me *prendre* quelque chose sans que je le voie. On feint de nous débarrasser de croyances naïves et superflues – de l'âme, de l'esprit, d'une conscience qui nous gouvernait... – mais en réalité, c'est de notre personne qu'on nous dépossède, de notre point de vue personnel, de notre mot à dire. Désormais, ce n'est plus avec nous qu'on traitera, mais avec notre inconscient cérébral, sommé de répondre à notre place à des dispositifs techniques normés.

*Samedi 10 octobre*

29. Jouer avec le point de vue neurophysiologique, c'est s'exposer à croire que nous sommes et que nous devons nous mettre dans la position du neurophysiologiste pour faire ce que nous faisons. Alors que cette position n'est indispensable que pour comprendre le rôle du système nerveux dans ce que nous faisons, c'est-à-dire pour en donner une certaine explication.

30. Laisser entendre que l'homme est à l'égard de son système nerveux dans une position semblable à celle du neuroscientifique (et qu'on doit prendre un

regard cérébrocentré sur soi), c'est jouer sur une confusion et une tromperie. Cela revient : 1° avant tout à magnifier le rôle du neurophysiologiste, en le mettant dans la position sinon d'un créateur qui aurait promulgué nos lois, du moins du sage qui détient les clés de notre maison ; 2° à réduire l'homme à une place d'ignorant premier, devant apprendre et dépendre du neuroscientifique pour bien se comprendre et bien se conduire ; 3° à se confondre soi, objet à expliquer, avec les explications avancées, en se mettant dans un rapport à soi qui est celui de l'explication.

31. Comme de croire que pour tomber, un objet doit connaître la physique, déterminer son centre de gravité et y appliquer les forces gravitationnelles qui le font tomber. Une fois qu'on a expliqué la chute de la pomme par les lois de la gravité, il ne faut pas demander à cette pomme d'apprendre les lois et de bien les respecter si elle veut arriver à tomber la prochaine fois qu'elle en sera tentée.

32. Parce qu'on trouve des conditions à un phénomène qu'on voulait expliquer, on a le sentiment de recréer les conditions d'existence du phénomène en question, comme si tout allait désormais changer pour lui. Eh, ai-je créé quelque chose parce que je l'ai expliqué ? Ai-je décrit des lois que le monde devait suivre désormais ? Dois-je prétendre que dorénavant le monde devra se plier à mes « conseils » ? — Questions pour les scientifiques et les philosophes moralisateurs qui se cachent en nous : « Quelle nécessité y a-t-il qu'on sache toujours comment se fait ce qu'on fait ? Les sels, les métaux, les plantes, les animaux, les planètes, et mille autres corps animés ou inanimés,

savent-ils comment se fait ce qu'ils font et ont-ils besoin de le savoir ? Faut-il qu'une goutte d'huile ou de graisse entende la géométrie, pour s'arrondir sur la surface de l'eau ? Coudre des points est autre chose : on agit pour une fin, il faut en savoir les moyens. » Leibniz, *Essais de Théodicée*.

33. On peut s'amuser de nos confusions de points de vue (occasions de se surprendre à préjuger et d'en rire), les dénoncer (par volonté de clarté et de vérité) ou s'en effrayer (par souci d'indépendance et de liberté). Pour faire ce que nous avons à faire, avons-nous besoin de nous plier à ce que les neurosciences décrivent dans notre cerveau ? Mais n'est-on pas déjà en train de se servir de nos cerveaux pour coudre nos vies selon des fins qui ne sont pas les nôtres ?

*Dimanche 11 octobre*

34. Connaître nos "mécanismes" psychologiques ou neurophysiologiques, cela peut consister à démontrer qu'il se passe en nous des choses dont nous ne pouvons pas avoir connaissance par nous-mêmes. Mais cela demande aussi d'expérimenter sur nous, de nous manipuler, de nous tromper, de nous faire faire des choses dont nous n'avons pas conscience. On nous annonce qu'on étudie la conscience, mais de fait, on étudie des mécanismes inconscients en nous manipulant sans que nous en ayons conscience (sans que nous soyons consultés). Ainsi découvre-t-on non seulement qu'on peut en savoir plus sur un sujet que lui-même, mais aussi qu'on peut le manipuler, l'entraîner à agir à son insu, et de là prolonger la manipulation, prendre

domination médiatique, technique, symbolique sur lui. Toutes choses qu'on n'ignorait pas tout à fait, mais qu'on redécouvre littéralement.

35. L'opération de connaissance commence par une manipulation. N'y a-t-il pas là de quoi se méfier un peu ? Je me confie à quelqu'un qui me met sous sa domination, me dirige sans même que je sache, m'exploite, se joue de mes idées. — Mais c'est la logique d'une entreprise de connaissance. Pour connaître l'intérieur des corps, il a fallu les ouvrir, morts ou vifs, ou bien mettre au point des procédés qui permettent de voir dedans. Et puis les conduire de gré ou de force à montrer ce qu'ils ne montraient pas d'eux-mêmes. Pour autant, la raison de connaissance n'a jamais été considérée comme une raison justifiant d'ouvrir ou d'inspecter n'importe quel corps dans n'importe quelle circonstance.

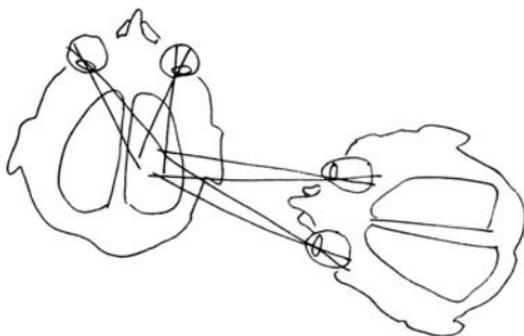
36. Il faut bien constater l'intrusion de questions d'éthique dans des questions de connaissance : le dilemme est de savoir si l'on privilégie une éthique de la vérité ou une éthique de respect de la personne.

37. Il y a de quoi rire de soi et ironiser : il faut qu'on me manipule, que j'en passe par le neurophysiologiste et son point de vue extérieur (qui me fait sortir de moi-même) pour découvrir mes travers de pensée. Suis-je obligé pour autant de m'asservir à ce nouveau point de vue sous prétexte qu'il a eu le mérite de m'affranchir de modes de pensée ordinaires ?

38. Si j'emprunte un instant aux neurosciences leurs méthodes et leurs résultats, ce n'est pas pour m'y affilier, mais en vue de renouveler ma compréhension de ce que je suis et de ce que sont les autres et le monde. C'est au fond avec l'espoir que se cérébraliser

(se naturaliser) permette, le temps de l'expérience, de se désocialiser, de se dépsychologiser, de se déshistoriciser, c'est-à-dire de se délivrer des emprises diverses auxquelles nous avons le chic de nous plier.

39. Montrer le cerveau comme un double utile, notamment pour les disciplines en quête de rajeunissement.



# Notes bibliographiques et méthodologiques complémentaires

1. La publication du livre *Creuser la cervelle*<sup>1</sup> a suscité des conférences devant des publics variés, philosophes, sociologues, pédagogues, neuroscientifiques, neurologues, psychiatres ou profanes. Ces présentations ont poussé à aiguiser les points de vue défendus dans l'ouvrage, à répondre aux objections ou aux interrogations suscitées et à prolonger la réflexion sur des questions qui n'avaient été qu'effleurées dans *Creuser la cervelle*. Il en est résulté des lectures nouvelles, notamment sur la question de la fabrication des images cérébrales<sup>2</sup>, sur celle des enjeux sociaux des neurosciences<sup>3</sup> et de leurs implications en pédagogie<sup>4</sup>. Ces lectures s'ajoutent à celles qui avaient encouragé à chercher de nouvelles positions critiques<sup>5</sup> et, d'un autre côté, à

1. Fournier E., *Creuser la cervelle. Variations sur l'idée de cerveau*. PUF, 2012.

2. Guillaume F., Tiberghien G. et Baudouin J.-Y., *Le cerveau n'est pas ce que vous pensez*. Presses Universitaires de Grenoble, 2013.

3. Ehrenberg A., *Le cerveau "social". Chimère épistémologique et vérité sociologique*. *Esprit*, 2008, 1: 79-103 – Chamak B. et Moutaud B. (dir.), *Neurosciences et société. Enjeux des savoirs et pratiques sur le cerveau*. Armand Colin, 2014.

4. Gagné P.P., *Cerveau... Mode d'emploi (trousse). Programme d'entraînement et de développement des compétences cognitives*. Éditions Chenelière, 2002. – Toscani P., *Apprendre avec les neurosciences*. Éditions Chroniques sociales, 2013.

5. Nietzsche F., *Par-delà bien et mal*, 1886. Trad. C.

celles auxquelles il avait fallu répondre et s'opposer<sup>6</sup>. Ensemble, elles ont fourni au présent ouvrage un champ où se lancer et des langues entre lesquelles se déplacer.

2. Les langues sont des sortes de lieux qui nous font sortir de notre lieu ordinaire et qui nous font penser autrement. Nous sommes en quête de celles qui sauront nous dédoubler, rouvrir notre *nous*, raviver notre pensée, nous morceler en identités multiples vivantes, remettre nos fragments en tension et en mouvement, renouveler nos morceaux et les recomposer autrement. La langue neuroscientifique est un de ces lieux possibles pour nous, entre d'autres lieux et d'autres langues.

3. Les préoccupations que nous pouvons avoir vis-à-vis des conditions matérielles, cérébrales, de la pensée rejoignent au fond celles qui nous viennent à propos de ses autres conditions, notamment de ses conditions grammaticales. C'est la même entre-

Heim, I. Hildenbrand et J. Gratien, Gallimard, 1971. — Merleau-Ponty M., *La structure du comportement*. PUF, 1942. — Wittgenstein L., *Zettel*. Blackwell, 1967. Trad. J. Fauve, *Fiches*. Gallimard, 1970. — Canguilhem G., *Le cerveau et la pensée*. Prospective et Santé, 1980, 14: 81-98. — Bouveresse J., *Le mythe de l'intériorité. Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*. Éditions de Minuit, 1987. — Bouveresse J., *Ce que l'œil dit au cerveau*. Cahiers du Musée national d'art moderne, été 1988: 115-139.

6. Changeux J.-P., *L'homme neuronal*. Fayard, 1983. — Churchland P.S., *Neurophilosophy*. MIT press, 1986. — Churchland P., *Matter and consciousness*. MIT press, 1990. — Dennett D.C., *Consciousness explained*. Little Brown, 1991. Trad. P. Engel. *La conscience expliquée*. Odile Jacob, 1993. — Damasio A. R., *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*. Odile Jacob, 1995.

prise de libération qui se prolonge : nous pouvons penser avec tout ce que la langue ordinaire nous offre, des verbes, des noms, des sujets et maintenant ce cerveau qui s'est insinué dans notre langage ; mais nous ne sommes asservis ni aux uns ni aux autres.

4. Les diverses langues qui peuvent se composer pour nous valent par les éclairages et les enrichissements qu'elles se donnent l'une à l'autre et qu'elles nous donnent, mais aussi par les échappées qu'elles nous donnent, l'une par l'autre. Il nous en faut de nouvelles pour nous découvrir et nous échapper de nous-mêmes, de ce que nous avons de figé, des lieux identitaires et des différences où nous nous enfermons.

5. Le cerveau apparaît comme une représentation de ce que nous sommes, représentation qui rejoint les autres façons que nous avons de nous saisir et de nous représenter. C'est ainsi qu'il nous rend service, en nous réfléchissant, en nous ouvrant à nous-mêmes autrement. Non en nous résumant. Ce cerveau qui devait nous dire, nous saisir, ce cerveau dont on pensait qu'il allait montrer ce que nous sommes, en effet le dit et le montre, mais sans l'épuiser et sans peut-être nous saisir totalement. Lui qui devait nous conduire à la source de notre pensée nous éloigne de nous-mêmes autant qu'il nous saisit. À nous de prendre comme une ressource l'intervalle qui se creuse entre ce double et les autres doubles que nous nous construisons de nous-mêmes.

6. On peut se promettre d'aller voir les dessous de l'imagerie, de pénétrer l'intimité du cerveau, de lire ses entrailles, on ne tue pas pour autant le mystère de notre pensée. Il faut reconnaître que la perception du peu de réalité du cerveau imaginaire n'entache nulle-

ment son attrait ni notre confiance en lui. Nous restons dans une situation d'ambivalence et de trouble à son égard.

7. Découvrir de quelle façon sont fabriquées les images cérébrales ne lève pas l'érotisme dont ces images s'entourent. Le fantasme de « voir » la pensée dont nous sommes animés donne vie à une pensée qui se promet mais se retire toujours, et qui ne doit d'ailleurs jamais se montrer totalement – un peu cependant – si nous voulons qu'elle continue à être objet de désir. Rien n'oblige à penser que notre idée de cerveau soit définitivement achevée, rien n'empêche de penser qu'elle ne demande pas encore à être complétée.

8. Le cerveau ne sera peut-être que transitoire, un lieu de passage, une image. Une langue qui nous aura fait mûrir, dont, un moment, nous aurons eu besoin pour relancer notre route. Sur ce chemin, notre désir aura su susciter et rencontrer des hôtes pour l'accueillir et le choyer. Pourtant nous nous arrachons au doux confort cérébral, nous partons, nous passons. Ulysse quitte Circé qui le chérit et le comble.

9. Si l'on en fait tant dire au cerveau, c'est que ce double a à assumer pour nous bien d'autres fonctions que ses mécanismes ne semblent le prétendre. Ne joue-t-il pas comme signe d'autre chose, et peut-être par sa chair propre, cachée ? Paradoxalement, même le cerveau, qu'on croyait vouloir objectif et prosaïque, n'est-il pas d'abord objet d'affect ?

10. Le cerveau : clé de rêves avant d'être clé de réels savoirs ou de réels pouvoirs ? Et ses images : des transfigurations, des objets de vénération, des icônes chargées de montrer notre encéphale comme un personnage à part entière et de faire accéder à son mystère ? Que cherchent-elles à saisir, à suggérer, ou

au contraire à effacer ? Ne savons-nous pas tout ce dont ont eu besoin nos prédécesseurs pour vivre sur notre terre, dialoguer avec les autres et décrypter leurs pensées ? Avons-nous envie d'en savoir davantage, mais quoi ? Ou bien voulons-nous plutôt saisir une occasion renouvelée de regard ?

II. Faut-il s'en étonner ? Le cerveau ne prend toute sa valeur que lorsqu'il apparaît comme un moyen de basculement ou un motif de pensée. Chaque fois que possible, le voir comme une occasion d'interroger latéralement et de rouvrir, les questions de vie qui nous préoccupent.

*Roscoff, 10 janvier 2016*



## Suite 3

*Que faire dire au cerveau ?*

*Pourquoi le lui faire dire à notre place ?*

*Rêver d'atteindre et de voir enfin, rêver de s'atteindre et de se voir, en souhaitant tout autant ne pas voir.*

*Mais voir quoi ? Voir comment ? Et pourquoi ?*

### 1. Un porte-parole

Il est courant de faire dire au cerveau des « choses » qu'il ne peut pas dire ou du moins que les neurosciences ne sont pas en mesure de démontrer. Ces choses, ce sont donc des choses que nous savons déjà, ou bien des croyances, des opinions ou des hypothèses que nous avons. Il se peut que certaines soient vraies, sans qu'on puisse le prouver. Ce qui ne nous empêche pas de les croire. On ne sait pas, mais le recours au cerveau conforte notre opinion. Ou plutôt le recours à « l'idée de cerveau », car c'est elle qui joue plus que le cerveau « réel ».

Ici, douter ne serait pas adéquat. La critique ne permettrait de comprendre ni les espérances que les neurosciences représentent pour la pathologie cérébrale, ni la chance qu'elles nous donnent d'échapper à nos points de vue ordinaires. Au lieu de contester un régime de vérité qui prétend s'imposer, accueillons plutôt la vision nouvelle et tentons de comprendre les significations qu'elle peut prendre pour nous. Regardons ce que l'on fait dire au cerveau, arrêtons-nous sur le contenu et examinons les raisons que nous avons de lui faire dire

cela, et de le lui faire dire plutôt que de le dire nous-mêmes. Quelles opinions ou quelles théories lui fait-on porter et divulguer? De quelles missions le charge-t-on? Au profit de quels intérêts sa caution est-elle invoquée? L'étude des capacités dont nous créditons le cerveau, notamment, par exemple, en pédagogie, permettra peut-être déjà d'apercevoir un peu des raisons que nous avons de le faire parler à notre place.

## 2. Plasticité cérébrale *ou* Un droit au changement

On s'émerveille de voir les images du cerveau se transformer au cours de nos apprentissages. Regarde cette aire qui a changé, il s'est passé quelque chose dans ma tête! Il faudrait pouvoir questionner une telle candeur sans la froisser. Pourquoi ce bel émerveillement? Que découvrons-nous sur nous-mêmes? Croyions-nous que le cerveau ne changerait pas pendant que la pensée le ferait (comme si l'on en était encore à douter qu'il contribue à la mettre en forme)? Pensais-je que je varierais sans mon cerveau ni mon corps? Craignait-on que nos apprentissages ne soient que du vent (qu'ils n'existent que dans le vent de la pensée)? Tandis qu'avec l'imagerie cérébrale il se fonde dans la matière, il acquiert la réalité (et la notoriété) des images et il reçoit la caution morale de la science.

Un avantage non négligeable est de bénéficier dès lors des explications que les neurosciences ne sont pas en mal de donner à nos capacités d'apprentissage. Le rôle du cerveau dans la mémoire est décrit par toute une série de représentations, désormais bien ancrées dans ce que nous considérons comme notre *socle de*

*savoirs*. « Quand on apprend, des connexions synaptiques se forment entre nos neurones et se modifient selon les expériences que nous faisons. Ces connexions restent ensuite, permettant de réactiver les savoirs et les compétences. Notre cerveau se sculpte pour garder l’empreinte des acquis. » De cela, nous sommes maintenant persuadés sans avoir besoin de preuve. Du reste, nous sommes prêts à interpréter n’importe quels résultats d’imagerie, éventuellement contradictoires, comme des preuves scientifiques à l’appui de notre représentation. Si l’on observe un épaississement d’une aire corticale au cours d’un apprentissage (ou bien une extension du territoire de cette aire), c’est que les neurones fabriquent plus de connexions synaptiques, signe de cet apprentissage. Mais si à l’inverse la même aire corticale s’amincit ou réduit son étendue, c’est qu’elle élimine des connexions synaptiques inutiles, ce qui est également vu comme une preuve de l’apprentissage.

Peu importe au fond ce que montrent les images du cerveau. Qu’elles changent avec l’apprentissage ne nous dit rien que nous ne sachions déjà – à savoir que nous sommes capables d’apprendre – et ne nous explique pas comment nous apprenons, mais cela illustre que nous ne sommes pas fixés et que nous pouvons changer, et c’est cela l’essentiel. Car cette illustration se fait en plaçant en notre sein un organe dynamique non fini, capable éventuellement de se modifier tout au long de la vie. Elle nous donne une image d’êtres qui évoluent. N’est-ce pas de nature à nous donner espoir et à nous encourager au travail ? Comment aller étudier si l’on reste dépendant de la conviction que l’on ne peut pas changer ? L’encouragement bienveillant d’un maître ne suffit pas toujours.

Tout se passe comme si l'idée de « plasticité cérébrale » nous rendait l'apprentissage possible. Dans notre imaginaire, le cerveau est d'une extraordinaire plasticité, et on se dit que c'est cette propriété, offerte par la matérialité même du cerveau, qui nous permet d'apprendre. En reconnaissant notre plasticité sur les images du cerveau, nous la fondons en lui, et en retour il la fonde pour nous. Il semble en quelque sorte nous doter et nous assurer d'une faculté sur laquelle nous pouvons dès lors nous appuyer (d'autant plus que, dans ce tour de passe-passe, nous la lui avons cédée). Nous prêtons au cerveau de la curiosité, et cette curiosité rend possible la nôtre, ou du moins la relance. Elle nous permet de nous en reconnaître la capacité en nous convainquant de la voir exhibée.

### 3. Confiances et fondements

Dès lors, tous les cerveaux deviennent prometteurs. Ils apparaissent comme capables de se modifier tout au long de la vie. L'idée de plasticité est ainsi invoquée pour fonder dans notre cerveau un droit perpétuel et universel au changement et à l'apprentissage. Convaincus de ce droit, nous pouvons enfin nous en remettre à des recettes et des pratiques d'enseignement que l'expérience avait mises en évidence depuis longtemps (comme de répéter nos leçons et d'espacer les séances d'enseignement ou de bien dormir entre deux). L'intérêt principal du passage par le cerveau n'aura pas tant été de nous dire enfin comment apprendre bien, mieux et sans peine, que de nous donner confiance et de nous rassurer sur la validité de vieilles recettes que nous voyons imagées et qui paraissent dès lors « prouvées ».

L'idée de cerveau peut nous encourager comme nulle autre par cet innocent subterfuge.

En somme, la connaissance du fonctionnement du cerveau modifie nos comportements et augmente nos performances, moins par la découverte de recettes miracles, que par l'assurance donnée. On peut dire que les références au cerveau et la réappropriation du discours des neurosciences ont une efficacité performative : elles donnent, par le simple effet du discours, la sensation de redécouvrir ce que nous savions et la conviction de pouvoir désormais agir autrement. Rien d'inconnu, mais la nouvelle expression, avec sa légitimité scientifique, son air de modernité, autorise à percevoir ce à quoi nous ne faisons pas attention et ce que nous n'osions écouter. Elle trouve écho là où nous ne pouvions pas ou ne pouvions plus entendre. Dès lors nous nous sentons libres d'agir autrement. Les mots du cerveau changent notre regard et notre façon d'interpréter la réalité mais aussi d'être au monde et de nous comporter.

Ce cerveau sur lequel nous nous appuyons devient alors une véritable cause de nos actes, un moteur pour nos hardiesses, un tremplin pour nos élans. Il fonctionne comme une force moins physiologique que psychologique et symbolique, il intervient comme une *raison* que nous donnons à nos comportements et aussi comme une espérance.

#### 4. Paradoxes

Il est piquant de remarquer au passage que la science est invoquée pour donner l'idée d'un cerveau dynamique, non fini, jamais fixe, en perpétuelle reconfiguration, alors qu'en pratique, elle est obligée de

contrôler les conditions d'étude du cerveau et de fabriquer un cerveau normalisé, aussi fixe que possible.

Et de même, on se sert de la science pour donner l'idée d'un cerveau unique, propre à chacun, ne fonctionnant pas de la même façon chez tous les individus, alors que la science est contrainte à construire un cerveau commun, en moyennant les fonctions d'un ensemble des individus.

### 5. L'homme neuronal "moyen"

Comparez les images fonctionnelles des cerveaux de deux personnes effectuant la même tâche, vous n'y reconnaîtrez probablement rien de commun, ce ne seront pas nécessairement les mêmes aires cérébrales qui se marqueront. L'un des faits les plus marquants qu'ont noté toutes les études d'imagerie du cerveau et qu'il leur a fallu surmonter est la diversité des modes d'activation d'un cerveau à l'autre pour une tâche donnée. Il faut bien constater que tous les cerveaux ne travaillent pas de la même façon, soit qu'ils soient organisés différemment, soit qu'ils s'y prennent différemment pour assurer une même consigne.

Aucune science du cerveau n'est-elle donc possible? Faut-il se contenter de retenir le peu que les images ont en commun et considérer cela comme l'image représentative de la fonction et de son siège? Mais ce n'est qu'une infime partie de l'image, et il est vraisemblable que d'autres fonctions partagent ce minimum, ce plus petit commun dénominateur. Comme de dire qu'on reconnaît le visage d'un homme à ce qu'il a deux yeux et une bouche. D'autres espèces ont aussi cela.

Bien entendu, les différences interindividuelles ne

constituent pas un obstacle irrémédiable à une étude du cerveau. En répétant l'expérience sur un groupe de sujets placés dans des conditions semblables, en filtrant intelligemment les images recueillies pour qu'elles se ressemblent davantage et en les moyennant, il est toujours possible d'annuler les différences individuelles et de construire une représentation de bases neurales communes sous une faculté donnée. On peut cependant s'interroger sur la signification des connaissances ainsi acquises et se moquer du cerveau « moyen » qu'on a fabriqué. Si des cerveaux s'y prennent différemment pour faire la même chose, quel sens y a-t-il à composer une image moyenne ? « Moyenne » ne signifie pas ici que l'image résultante est celle qu'on observe chez la plupart des gens : elle est proprement l'image d'un cerveau abstrait, calculé, qui n'a besoin d'exister chez aucun individu. Il se peut que le cerveau « commun » construit par les calculs d'activités cérébrales moyennes soit à mille lieues de nos cerveaux individuels ; et qu'aucun cerveau réel ne procède comme ce cerveau moyen. En normant les images et en les moyennant, on gomme toutes nos différences pour les remplacer par quelque chose d'artificiel. En somme, on annule la réalité et l'originalité foncière de tous les sujets derrière un *homme neuronal moyen* sans génie, dans lequel nul ne peut se reconnaître. La science du cerveau moyen, de quoi, de qui est-elle la science ?

Imaginez une montagne pour laquelle deux voies aient été ouvertes par des alpinistes, une voie est et une voie ouest. Quel est le meilleur chemin pour en faire l'ascension ? Moyenez les deux chemins, vous obtiendrez une voie bien plus directe, pile au milieu. Sauf que cette voie est impossible à pratiquer à cause de particularités de terrain que ne prévoyait pas le calcul de moyenne.

## 6. Un cerveau prescriptif? ou libérateur?

Faut-il voir les cerveaux réels (ou du moins leurs images) comme des écarts individuels à un cerveau moyen typique qui n'existe pas (à des patterns cérébraux typiques mais irréels)? Ce cerveau moyen, abstrait, serait en quelque sorte l'essence des cerveaux singuliers, à même de les représenter tous au mieux, eux les imparfaits, brouillés par les bruits de fond individuels qui masquent leur vérité commune.

Mais faut-il reprocher au cerveau moyen d'être une notion abstraite? Les centres de gravité non plus n'existent pas: il n'empêche que c'est sur eux que s'appliquent les forces gravitationnelles; cette représentation permet de faire des prédictions et d'agir en accord avec le modèle, sans qu'il soit contredit.

Qu'en est-il du cerveau moyen qu'on construit? Pourra-t-il servir à faire des prédictions? Peut-on s'y fier? Car les cadres normatifs que proposent les neurosciences ne sont pas seulement descriptifs: ils ont une valeur prescriptive: voilà ce que nous sommes et ce que nous devons être. Ne devrais-je pas me laisser guider par le cerveau décrit, aligner mes comportements sur les catégories prescrites, au motif que la nouvelle norme a une légitimité scientifique, un lien au « vrai », au « réel »? Si l'on agit conformément au cerveau moyen, cela sera-t-il efficace chez tous, de même que tous les corps, pommes ou pas, obéissent à la gravité? Le cerveau moyen pourra-t-il être un centre de gravité pour nous?

Mais si les cerveaux réels diffèrent résolument de ce cerveau moyen, alors on se prépare à gouverner des humains en gommant leurs singularités, en faisant passer celles-ci pour de simples écarts statistiques à la

moyenne, alors qu'elles sont différences radicales. On empêche des singularités de s'exprimer en les brimant derrière un modèle commun normatif. On fait être chacun autrement qu'il n'est, on le fait être autre. Bref, on le normalise et on l'annihile ("lavage de cerveau").

La question de la variabilité des cerveaux peut cependant être considérée sous un angle opposé. En contrepartie des gènes qu'elle représente à l'étude du cerveau, elle confère une place mystérieuse à l'individu dont on enregistre l'écart au schéma commun sans qu'on puisse expliquer ce que cet écart signifie pour lui. Cette reconnaissance de l'individualité est à mettre au crédit de la science, la fit-elle à son insu.

## 7. Neurodiversité, neurotolérance

En science, tout est positif, tout est récupérable, tout peut servir. Rien n'est perdu pour qui veut savoir. La variabilité interindividuelle des cerveaux, qui est un écueil à l'édification des savoirs scientifiques, peut être retournée positivement pour servir l'idée de neurodiversité et pour lutter contre les stigmatisations et les exclusions, c'est-à-dire au profit d'une cause de tolérance. Reconnaître un pluralisme cérébral, n'est-ce pas se préparer à admettre une diversité de façons de penser et d'apprendre ?

Que nous pensions différemment, nous n'avons, là encore, pas besoin des neurosciences pour le savoir, mais accepter ces différences, les tolérer, c'est une autre affaire et c'est le sens du recours à la variété des cerveaux. Si je me présente seulement comme une personne qui pense différemment, je m'expose à l'intolérance et à l'exclusion, car il semble ne tenir qu'à

moi de rentrer dans le rang et de penser comme tout le monde. Il est plus facile d'apparaître comme une personne « *differently brained* », ayant un style cognitif différent, du fait d'un cerveau qui fonctionne différemment. Car si c'est mon cerveau qui est en cause, je n'y peux rien, je ne suis plus responsable de ma pensée, et vous n'avez plus qu'à l'accepter.

Le risque, c'est que je sois définitivement étiqueté selon mes caractéristiques cérébrales, stigmatisé d'après elles, jugé selon cette nouvelle norme et que je ne puisse plus y échapper. Et certains ne manqueront pas de me marginaliser ainsi. Mais en matière de pédagogie, l'idée de neurodiversité est invoquée pour fonder dans le cerveau un droit à la différence et à l'individualité. On fait appel à elle pour remettre en cause le principe d'un apprentissage non différencié et de tests standardisés, et pour recommander une flexibilité dans les enseignements. On sait depuis longtemps que les enfants n'apprennent pas à marcher au même âge et que les adultes n'ont pas besoin du même nombre de leçons de conduite pour obtenir le permis de conduire. Mais on se sert du crédit et de la caution de l'imagerie cérébrale pour plaider la cause d'une différenciation pédagogique. Si nos cerveaux fonctionnent différemment, alors il n'y a pas de méthode universelle d'apprentissage, il est nécessaire de prendre en compte la diversité des sujets, de leurs facultés et de leurs besoins. Il faut accepter ces différences et accompagner chacun dans sa spécificité. Cela n'empêche pas d'édifier par ailleurs un homme neuronal moyen et d'édicter les règles universelles de son comportement et de ce que devrait être sa conduite. L'idée de cerveau est généreuse.

## 8. Remarque

Ne peut-on faire de l'idée de neurodiversité une façon d'échapper à la normativité sociale ? S'appuyer sur elle pour revendiquer un droit à la différence (mon cerveau est différent, je suis différent) et militer pour une diversité normative et une multiplication des styles de vie ? Si nous sommes tous un peu différents, tous quelque peu neurodivergents, cela ne remet-il pas en question la norme, les normaux, les neurotypiques, les bien-pensants, l'homme moyen, uniforme, universel ?

Raisonnement ainsi ne serait pas bien comprendre comment s'établissent les normes et à quoi elles servent. Ce serait omettre qu'à l'origine, une stigmatisation ne tient pas aux caractéristiques mentales, physiques, cérébrales ou biologiques d'un individu, mais aux conditions sociétales qui épinglent ces caractéristiques comme anormales ou déficitaires relativement à des normes qu'elles ont définies.

Peut-être n'y a-t-il personne pour penser comme tout le monde, mais il est plus probable qu'il y ait beaucoup de personnes à penser de même, et qu'aux yeux de celles-ci, il n'y ait jamais suffisamment de personnes à penser « comme il faut », c'est-à-dire comme elles.

## 9. Neurodiscriminations, neuronormalisations

Le cerveau, qui peut décidément cautionner toutes les causes, n'est pas toujours appelé à défendre la diversité, mais au contraire à soutenir des stigmatisations et des discriminations. De nombreuses études se sont ainsi employées à mettre en évidence dans ses replis des différences entre catégories d'individus, réactualisant les sté-

réotypes traditionnels. On a cherché à faire dire aux images cérébrales que les femmes différaient cérébralement des hommes, les citoyens honnêtes des délinquants, les religieux des athées, c'est-à-dire à donner une justification neurochimique à des différenciations établies dans des dimensions tout autres, notamment sociales ou culturelles. Parallèlement, l'homme normal, honnête, croyant, non déviant, non drogué, non homosexuel, s'est défini par ce qu'il n'était surtout pas. On nous laisse croire que le diagnostic d'une personnalité et de déviations serait possible à partir des imageries. Les neurosciences et l'imagerie cérébrale se trouvent ainsi prises, malgré elles, dans une entreprise de naturalisation des catégories culturelles et sociales, à la manière des tristes classifications passées du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle. Elles se font piéger, comme autrefois la morphologie, la physiognomonie, la phrénologie, et ensuite la génétique, sommées d'expliquer les comportements jugés déviants ou anormaux et de leur donner une validité physique et une immanence. Il ne s'agit pas ici de dénoncer les neurosciences en tant que telles, mais les usages qui sont faits d'elles, que nous sommes tentés de faire d'elles, auxquels nous leur demandons de se plier, ou qu'il leur arrive de préconiser elles-mêmes.

Le cerveau, qui devait nous libérer de nos croyances infondées et de nos préjugés, peut donc au contraire les attiser et apporter sa caution à de nouveaux dogmes et de nouvelles idéologies. Si on le pose au fondement de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous faisons, si on achève de nous naturaliser et qu'on fait reposer sur lui toutes nos relations, la tentation est grande de faire de cet objet qu'on aura construit une norme pour nous comprendre les uns les autres et régler nos conduites. Voire de s'en servir de

modèle pour nous rééduquer. Ne faudra-t-il pas penser comme on aura découvert que marche et que doit marcher le cerveau ? Et si l'on est un jour exhorté par une société de la performance individualiste à penser par soi-même et avec son cerveau, ne faudra-t-il pas que ce soit à penser *comme tout le monde* ? Chacun sait ce que cela veut dire d'ordinaire.

Dans le domaine de la pédagogie, viendra peut-être un temps où l'on utilisera l'imagerie non pour promouvoir une adaptation des enseignements aux caractéristiques particulières des élèves, mais pour éliminer de l'enseignement ceux qui n'entreront pas dans les critères d'un enseignement rentable.

## 10. Neuropreuves

On comprend que les neurosciences n'ont rien à prouver dans des domaines qui ne sont pas les leurs et que le cerveau ne fait que cautionner les valeurs et les préjugés moraux qu'on projette sur lui. Le recours au neuronal n'est parfois qu'un procédé de dissimulation de visions difficiles à soutenir à voix haute ou susceptibles d'être controversées. S'il arrive que l'on fasse parler le cerveau pour promouvoir une attention à l'individu, peu audible à des oreilles dures, il peut aussi servir de couverture pour tenir à ces oreilles les durs propos qu'elles attendent. Je peux m'appuyer sur lui, mais aussi me cacher derrière ce prête-nom. L'homme neuronal est d'abord homme de paille, parfois alibi.

Il arrive aux tribunaux de suivre cette voie. On voit des innocents condamnés sous prétexte que des techniques neuroscientifiques mettent en évidence une trace cérébrale présumée du délit dont ils sont accusés.

La démarche d'accusation consiste à produire comme preuve à charge ce qui pourrait au contraire être présenté comme circonstance atténuante par la défense : une particularité d'image, une bizarrerie dans l'enregistrement de l'encéphale du suspect, la taille anormale d'un lobe, l'activité suspecte d'une aire, l'amplitude excessive d'un signal... L'argumentation de l'accusation repose sur l'idée qu'une personne doit être tenue pour responsable des actes que commet son cerveau ou que les neurosciences font avouer à celui-ci. Ne sommes-nous pas forcés d'accomplir le destin inscrit dans notre cerveau ?

Comment mettre en doute ce que la science semble dire ? Dépourvus de moyens critiques, ou victimes de neuroenchantement, les juges et les jurés peuvent-ils faire autrement que de suivre ce que l'on fait dire à la neuro-imagerie ? On répondra que oui : ils peuvent écouter les plaidoiries opposées, cautionnées par la même neuro-imagerie. Les exemples de juridiction se multiplient où des avocats de la défense citent des particularités des imageries du cerveau de leur client comme circonstances atténuantes pouvant expliquer qu'il ait eu des difficultés à maîtriser ses émotions et à envisager les conséquences de ses actes. Il leur suffit de plaider qu'agir sous une impulsion perd son caractère répréhensible dès lors qu'on lui trouve une trace neurale. « Ce n'est pas moi, c'est lui » – belle excuse. Mon cerveau me couvre. À l'abri, je n'ai plus qu'à obéir. Comme nous n'envisagerions plus qu'un acte puisse se produire sans que le cerveau s'en mêle, cela revient à innocenter tout acte : le cerveau se substitue (et permet d'échapper) aux notions de personne responsable, de sujet agissant en âme et conscience.

Autrement dit, accusation et défense se laissent entraîner à raisonner sous l'idée d'un double cérébral. Toutes deux se placent dans un dualisme pratique qui revient à dissocier une personne de son cerveau et à soutenir que c'est au cerveau et non à la personne qu'incombe désormais la responsabilité première des actes commis ; que nos actes ne nous concernent plus qu'indirectement ; et que nous ne pouvons échapper totalement à ce que le cerveau nous commande. Seulement, les deux parties ne s'entendent pas sur la place de l'accusé vis-à-vis de son cerveau. Qu'un individu ne puisse échapper à ce que son cerveau lui commande peut être cité comme gage de responsabilité de la personne si l'on ne dissocie nullement celle-ci de son cerveau ; ou au contraire comme raison de l'innocenter si l'on tient que la personne n'est pas tout à fait le cerveau et ne saurait porter la responsabilité des fantaisies qui tirent celui-ci en tous sens.

## II. Un outil pour s'assumer socialement

Que le cerveau ne dise pas dans quel sens le prendre et quelle place lui donner, qu'il puisse servir à prouver une chose et son inverse, il faut s'en réjouir et prendre comme une chance le dédoublement et la dissociation qui se dessinent ainsi entre lui et nous. Notre situation de dépendance au cerveau n'a pas que des inconvénients et peut être retournée à notre avantage. Car si le cerveau nous donne des facultés, celles-ci sont d'abord les siennes. Je peux le voir comme ce qui agit à ma place ; je peux me décharger sur lui de responsabilités trop pesantes, il me le permet, c'est lui qui en portera désormais le fardeau. Je peux l'appeler pour me décul-

pabiliser ou me disculper, voire pour me justifier de persévérer dans une attitude paresseuse et de me complaire dans le rôle de victime de ses lois cérébrales. En s'émerveillant de ce que le cerveau fait pour nous (et, en passant, de l'ingéniosité qu'il nous faut déployer pour le découvrir), on s'émerveille aussi de ce qu'il nous dispense de faire. Cela peut constituer un gain symbolique. Il suffit de considérer le soulagement ressenti par les mauvais élèves et les malades lorsqu'on donne le nom d'une cause matérielle aux troubles qu'ils éprouvent. Car dès lors, ce n'est plus dans leur tête que cela se passe, ce n'est plus « psychologique », « subjectif », mais matériel, objectif et donc pleinement reconnaissable.

Mais, outre l'allégement concédé, le cerveau représente aussi (et c'est un autre versant positif du passage par ce double qui se détache de moi) un moyen d'agir *techniquement* sur ma situation et peut-être sur ma destinée. Je subis les processus physiologiques, mais pas totalement puisque je peux les influencer et, ce faisant, influencer ma course. Et nous jouons avec ce double identitaire. En même temps que les possibilités de déresponsabilisation que nous offre le cerveau, il nous promet (sans paradoxe) des possibilités de responsabilisation de soi, d'action sur nous-mêmes et de prise en main de nos vies. Il n'y a pas de paradoxe, car dans sa position de double de nous-mêmes, le cerveau est à la fois nous et pas nous. Le promouvoir comme acteur (qu'on imagine contrôler), c'est nous mettre en situation d'agents de notre propre changement. Il nous permet de nous regarder en termes de compétences et de performances sur lesquelles il est envisageable que nous agissions. Comme si nous étions dans la position du contrôleur extérieur qui peut nous manipuler par son biais.

Grâce aux techniques d'action sur le cerveau que les neurosciences promettent de fournir bientôt à chacun (par exemple d'accroissement des capacités cognitives ou de maîtrise émotionnelle), je pourrai répondre aux exigences collectives qui veulent que je me forge une identité reconnaissable, que je démontre des performances personnelles, que je me comporte en individu autonome et responsable, que je décide de ma propre autorité, que j'agisse par moi-même, selon un projet que je me serai trouvé. La demande sociale faite à chacun de construire personnellement son destin et de prendre lui-même en charge les problèmes qu'il rencontre trouve son prolongement dans l'idée d'un double cérébral, à travers lequel chacun pourra agir sur lui-même par des gestes techniques. En m'objectivant comme un moi neurochimique, l'imagerie cérébrale me permet d'envisager d'auto-façonner ce moi. Le cerveau devient cet outil qui me donne la possibilité d'être aux commandes de ma vie et de me changer moi-même. Il ne lui manque plus qu'à indiquer comment se servir de lui et à quelles fins.

## 12. Le fantasme de s'améliorer

Déléguer à notre double cérébral la responsabilité de notre conduite nous engage à une autre responsabilité. Ce capital de compétences et de capacités, qui nous permet d'aller vers une réussite individuelle et sociale, nous nous sentons tenus de l'entretenir, mais aussi d'en optimiser le potentiel, de l'améliorer. Si nous ne sommes plus responsables de nos actes (que nous lui déléguons), nous le sommes de lui. Nous voilà désormais comptables de la préservation de ce

capital contre le vieillissement ou la maladie, et d'autre part de l'accroissement de ses capacités. Les deux choses ne vont-elles pas ensemble ? On imagine que les procédés de compensation d'un déficit pourront très prochainement être utilisés au-delà des situations de baisse pour pousser à la hausse nos performances normales et les améliorer. Comme si notre normalité n'était qu'un déficit dont nous nous accommodions relativement à un mieux qui dépasse nos ambitions ordinaires. Et comme s'il suffisait de retourner nos défaillances pour en faire des possibilités de dépassement.

Vous m'annoncez que j'ai déjà toutes les connaissances qu'il faut pour libérer ma créativité et l'exalter. La pathologie n'a-t-elle pas montré que les mécanismes de l'intuition se trouvent dans le "cortex préfrontal médian", et que ceux de la censure et de la planification se cachent respectivement dans le "cortex préfrontal dorsolatéral" et dans le "cortex orbitofrontal latéral" ? On en déduit que, pour libérer la créativité, il suffit d'activer le premier et de désactiver les deux autres, suivant l'idée que la créativité nécessite de faire preuve d'intuition et de résister à notre propension à la censure et à la planification.

Il ne nous reste plus qu'à trouver quoi faire pour mettre nos aires cérébrales en conformité avec nos idées reçues sur la créativité. Peut-être le neurophysiologiste sait-il comment réussir cela ; les pouvoirs qui semblaient ne pouvoir être donnés qu'aux créateurs, ne lui appartient-il pas dorénavant de les exercer en agissant sur les aires cérébrales repérées ? Mais à l'heure actuelle, l'écervelé que je suis et qui n'a pas accès à ses aires cérébrales se trouve bien en peine de mettre en œuvre les nouvelles recettes de la création

individualisées par la science. Autant se dire : « sois positif, sois créatif. » Pas d'autre solution hélas pour chercher à se surpasser ou à se dépasser que de confier sa tête folle au hasard des supputations, des essais, des lectures ou des rencontres.

### 13. Agir ! Changer !

Les mots du cerveau ne sont pas « que des mots ». Certes ils portent une valeur symbolique propre, mais ils ont aussi leurs retombées pratiques. Nous voir à travers le cerveau, lui donner place dans nos vies, c'est nous préparer à modifier nos vies en passant par lui ; c'est voir les procédés par lesquels nous l'appréhendons se prolonger en possibilités d'interventions. Ce qui permet de le connaître peut aussi servir à nous changer. Par sa matérialité manipulable, le cerveau apparaît comme une promesse d'action tangible, voire comme un *devoir* d'action. — Pourquoi la possibilité de connaître et de manipuler le cerveau nous aurait été donnée si ce n'est pour être exploitée ou du moins explorée ? Sans doute n'est-ce pas pour rien que l'organe de la pensée est de nature matérielle et physico-chimique ! Sots que nous sommes de nous embarrasser de préjugés moraux et de ne pas exploiter plus massivement les possibilités d'interventions physico-chirurgicales ou pharmaco-chimiques que nous avons dans les mains ! « Du moment qu'on le peut, il faut le faire, essayer. » — Fous plutôt que vous êtes dès qu'on place un pouvoir entre vos mains ! Il sonne comme un devoir à vos oreilles d'apprentis sorciers, persuadés qu'une meilleure connaissance des mécanismes d'action des techniques les

validera un jour et en précisera les champs d'application. La présomption de connaissance future permet de fermer les yeux sur la fragilité des connaissances présentes et sur les problèmes à prévoir.

Ne faut-il pas s'inquiéter de la mise en œuvre pratique de ces "connaissances" Peut-on envisager de se fonder sur les images d'un homme neuronal moyen – certes élaboré pour représenter une population, mais tout de même fictif – pour intervenir physiquement sur le cerveau d'un individu réel, particulier, souffrant, espérant ? — Mais que leur demandons-nous ? Non tant d'être reproductibles que de nous pousser à l'action. Ne faut-il pas applaudir à la créativité technique qui nous livre les images et les représentations dont nous avons besoin pour vaincre nos résistances et nous pousser dans les vertiges technicistes du progrès, au-delà de nos tabous ? Agir sur le cerveau en nous appuyant sur sa plasticité et ses capacités de régénération ne va-t-il pas nous permettre d'optimiser notre « fonctionnement » personnel et social, voire la société entière ?

#### 14. L'homme augmenté

À notre double cérébral, nous prêtons une malléabilité et une docilité qui le rendent propice à accueillir nos plus beaux fantasmes de sciences et de technologies. Je vais pouvoir surveiller l'organe de mes pensées, détecter ses anomalies, le stimuler à coup de décharges électriques, l'imprégner de substances qui « boosteront » ses capacités au-delà de leur régime ordinaire. Envisager mon cerveau et son prolongement corporel comme des outils aux performances

améliorables, c'est me voir moi-même en ces termes. Je vais courir plus vite, rester plus longtemps éveillé, renforcer ma puissance, accroître ma concentration, amplifier ma capacité de travail, hausser à volonté ma conscience ou mon inconscience de ce qui se passe, étendre mon espérance de vie, m'affranchir des maladies, du vieillissement et de la mort ; bref je vais augmenter. Je serai d'ailleurs obligé de suivre le mouvement : la diffusion des nouvelles technologies ne va-t-elle pas révolutionner les modalités habituelles de rapport humain et instituer de nouvelles normes de compétition ?

Pour y faire face, les techniques me permettront de m'usiner moi-même et de prendre en charge le développement de mon cerveau de sorte à affermir mon autonomie et à surmonter les contraintes sociales et biologiques. Non seulement je pourrai mais je devrai m'augmenter, me reprogrammer biologiquement et cognitivement, transformer ma propre biochimie, m'implanter des essaims de neurones, m'imprimer des tissus, des organes, des annexes cérébrales et corporelles, m'adjoindre des prothèses sensibles et intelligentes.

Nos fantasmes d'homme augmenté ne se demandent pas de quel aveuglement ou de quelle fatigue de soi ils proviennent, ni quelle vie ils peuvent amener à espérer, ni quel ennui ils cherchent à prolonger. Peut-être que nos vies n'auront pas plus de sens défini qu'actuellement, sans doute les questions seront-elles déplacées, mais au moins ne serons-nous pas restés les bras ballants. Nous aurons essayé de faire de nos vies quelque chose d'inédit, et cette curiosité paraît déjà constituer un sens. Derrière le mythe de l'homme augmenté, il y a l'optimisme du *faire*, et la confiance dans

un soi qui, par-dessus son cerveau, aura assumé son destin.

Nouveau renversement donc, où la personne qui était devenue objet de son cerveau redevient sujet, acteur, manipulant le double cérébral qui la manipule.

### 15. Neurorabaissement, neuroenfermement

Mais en attendant, ne suis-je pas coupable d'insuffisance ou de je ne sais quoi ? Si mon cerveau apparaît quelque peu singulier à l'imagerie, cela ne fait-il pas de moi un suspect ? Les objets d'accusation ne manquent pas : d'être paresseux, de ne pas tirer de moi-même tout ce que je pourrais, de ne pas travailler ni servir autrui autant que je le devrais, d'avoir commis un acte délictueux ou immoral, d'être déviant, pervers, névropathe, psychopathe, aspique ou schizophrène, ou d'être simplement "différent"...

Considérer le cerveau comme un maître à penser et à manipuler ne conduit pas nécessairement à une libération. Tant que les neurosciences ne tiennent pas leurs promesses de changer nos états cérébraux et d'améliorer nos conditions de vie, m'expliquer en termes cérébraux revient à m'enfermer dans mes difficultés, mes défaillances ou mes insuffisances : elles sont le fait du cerveau. Je peux penser : « mon cerveau ne vaut rien, je ne peux rien y faire, et cela justifie mon renoncement et mon exclusion ». J'ai bien l'espoir qu'avec les progrès des neurosciences, on trouve un jour un moyen d'action qui corrige mon cerveau et qui améliore ma condition, mais en attendant, mon cerveau m'y condamne. Je dois lui obéir. Certes il représente un espoir, mais pour l'heure, il est une pri-

son, ma prison, et je l'invoque pour témoigner de mon enfermement en moi-même.

La pensée ne suit-elle pas ici le même enfermement que celui qui a été réservé à la folie ? L'*encérébration*, par laquelle la pensée contemporaine tend à s'enraciner dans le cerveau, n'est peut-être qu'une opération d'auto-domestication dont les effets, sinon les buts, sont de désarmer la pensée et de s'enfermer soi-même, s'aliéner, là, entre les murs du crâne, « nouveau lieu d'asile, annoncé par de plus vieux gestes d'interne-ment ».

## 16. Internement cérébral – Transposition

de *Histoire de la folie* de M. Foucault

*Encérébration* : le mot cherche à désigner ce mouvement par lequel la pensée, en cherchant à se connaître comme cérébrale, cesse de se faire expérience, se contourne et s'enclôt en une quasi-objectivité. En s'encervelant, elle se localise, se cerne dans sa présence concrète. Le recul nécessaire est pris pour qu'elle ne soit plus qu'objet de perception. Alors, elle ne peut plus animer la vie secrète de l'esprit, ni l'accompagner de sa constante menace. Elle n'est plus la grande han-tise du monde, un inévitable péril des choses et du lan-gage, elle prend l'allure d'un fait, d'une variété spontanée dans le champ des espèces naturelles et des types que la science reconnaît et isole. Elle est mise à distance – à une distance qui n'est pas seulement sym-bolisée mais réellement assurée *en nous* par la clôture des circonvolutions corticales cérébrales et des os du crâne. Elle n'en sortira plus.

Sans doute le tout des formes et des phénomènes de la pensée n'est jamais présent à la connaissance de la science ; longtemps et pour toujours peut-être la pensée cachera l'essentiel de ses pouvoirs et de ses vérités dans le *mal connu*, mais même si l'on ne vient jamais à bout de ses phénomènes et de ses causes, elle appartient de plein droit au regard scientifique qui la domine. La pensée n'y est plus que la totalité au moins virtuelle de ses phénomènes ; elle ne comporte plus de périls ; elle ne suppose pas même d'autre recul que n'importe quel objet de connaissance. C'est cette forme de conscience qui fonde la possibilité d'un savoir objectif de la pensée. La pensée devient relative, mais elle n'en est que mieux désarmée de ses pouvoirs dangereux. Elle est repoussée, mise à l'écart et maintenue hors d'état d'inquiéter.

Au fond, l'encérébration ne vise pas tellement à chasser de l'ordre social une figure qui n'y trouve pas sa place ; elle n'est pas seulement conjuration d'un péril. Elle manifeste avant tout la pensée comme non accessible à une science. Et en la manifestant ainsi, elle la supprime puisqu'elle en fait un non-être, un néant. L'encérébration, c'est la pratique qui correspond au plus juste à une pensée éprouvée comme négativité vide de la raison scientifique. Paradoxalement la pensée y est reconnue, mais reconnue comme n'étant *rien*. Mise sous forme de processus neuronaux, mais subrepticement dénaturée au passage. Encérébrée pour être niée. C'est-à-dire que d'un côté, elle est immédiatement perçue comme différence ; et d'autre part, l'encérébration ne peut avoir d'autre fin qu'une correction (c'est-à-dire la suppression de la différence ou l'accomplissement de ce rien qu'est la pensée).

La pensée a une double façon d'être *en face de la rai-*

son cérébrale. Elle est à la fois *de l'autre côté*, et *sous son regard*. De l'autre côté : la pensée est différence immédiate, négativité pure, ce qui se dénonce comme non-être, dans une évidence irrécusable ; elle est une absence totale de cérébralité, qu'on perçoit aussitôt comme telle, sur fond des *structures du cérébralisable*. Sous le regard de la cérébralité : la pensée est individualité singulière dont les caractères propres, la conduite, le langage, les gestes se distinguent un à un de ce qu'on peut trouver chez celui qui ne pense pas ; elle est prise alors dans les *structures du cérébral*.

La distance à elle-même, où la pensée se retire dans le cerveau, n'est pas ouverture pure et simple des voies de la connaissance. Elle s'instaure dans un mouvement qui peut être considéré comme une confiscation – sorte d'avatar qui aurait été préparé, de longue main, dans l'histoire de notre culture, mais non pas déterminé par l'essence même de la pensée. S'il est vrai que l'encérébration circonscrit l'aire d'une objectivité possible, c'est dans un geste déjà affecté des valeurs négatives du bannissement. Il n'est pas sûr d'autre part que ce soit à la pensée, même de manière implicite, que s'adressaient les mesures de l'encérébration. Il n'est pas sûr, enfin, qu'en refaisant le très vieux geste de l'ancrage dans la matière, où celui qui pense se trouve spolié d'une pensée qui lui appartenait, le monde moderne ait voulu éliminer ceux qui se manifestaient comme « asociaux » en pensant. [...] Ce geste qui proscriit, il est aussi abrupt que celui qui a isolé les fous ; mais pas plus que pour lui, son sens n'est à demander à son résultat.

Dans la topographie de la pensée, l'encérébration désigne une position décisive : l'attitude où la pensée se trouve recluse, et – dans la forteresse de la boîte crâ-

nienne – liée au cerveau, aux lois de la morale cérébrale et à ses règles monotones. Le cerveau n'a plus l'allure d'un simple lieu d'infortune pour ceux que la maladie, l'infirmité ou la vieillesse empêchent de penser. Il a un statut éthique. C'est de cette charge morale que sont revêtus les neuroscientifiques et on leur attribue tout l'appareil conceptuel et matériel de l'intégration.

Il y aura d'un côté la région du bien, qui est celle de la pensée soumise et conforme à l'ordre cérébral qu'on lui propose ; de l'autre, la région du mal, de la pensée insoumise qui cherche à échapper à cet ordre. La première accepte l'encérébration et y trouve son repos. La seconde la refuse, et par conséquent la mérite. Il faudra qu'elle s'y plie. L'encérébration est ainsi deux fois justifiée, dans une indissociable équivoque, à titre de bienfait et à titre de châtement. Elle est tout à la fois récompense et punition, selon la valeur morale de ceux à qui on l'impose. Toute pensée est placée dans le champ de cette valorisation éthique – et bien avant d'être objet de connaissance, elle est traitée comme *objet moral*.

C'est dans ce contexte que l'encérébration prend son sens, à la fois exercice éthique et garantie morale : la pensée qui peut s'encérébrer sera libérée ; non pas tellement qu'elle soit enfin utile à la société, mais parce qu'elle a souscrit au grand pacte éthique de la science. Phénomène d'importance que cette invention d'un lieu de contrainte, où la morale sévit par voie d'assignation scientifique. On voit s'inscrire dans les replis cérébraux la grande idée que la vertu est une affaire des sciences, qu'on peut énoncer des lois pour la faire régner, établir une autorité pour s'assurer qu'on la respecte.

On croit facilement qu'un libre et généreux souci

scientifique éveille l'intérêt pour la nature de la pensée et de la conscience. En fait, les choses ne se passent pas dans cette bienveillante neutralité. Si on fait appel au scientifique, si on lui demande de faire des images de la pensée et de la conscience, c'est parce qu'on a peur d'elles ; plutôt comme gardien, pour protéger l'édifice de nos croyances du danger confus qui transpire à travers les murs du crâne.

C'est là, dans cette assignation morale, que prend naissance le grand thème d'une pensée qui suivrait non le libre chemin de ses fantaisies, mais la ligne de contrainte des mécanismes et de la nature humaine. C'est cette obscure condamnation qui seule permet de tenir sur la pensée, enfin réduite au silence, des discours dont la neutralité est à la mesure de leur puissance d'oubli. N'est-il pas important pour notre culture que la pensée ne puisse devenir objet de connaissance que dans la mesure où elle est objet d'une expropriation ?

Pourtant, toutes les autres formes de conscience de la pensée vivent encore au cœur de notre culture. Qu'elles ne puissent plus guère recevoir de formulation qu'entachée du tampon négateur du "poétique", ne prouve pas qu'elles dépérissent, ni qu'elles prolongent malgré tout une existence que le savoir a depuis longtemps récusée, mais que maintenues dans l'ombre, elles se vivifient dans les formes les plus libres et les plus originaires du langage. Et leur pouvoir de contestation n'est sans doute que plus vigoureux.

Nous avons pris maintenant l'habitude de percevoir dans la pensée un déterminisme où s'abolissent progressivement toutes les formes de la liberté. Elle ne nous montre plus que les régularités naturelles d'une obéissance avec l'enchaînement de ses causes et le

mouvement discursif de ses formes. Ce n'est pas sur cet horizon de *nature* qu'on reconnaissait autrefois la pensée, mais sur un fond d'*insoumission*. Elle ne dévoilait pas un mécanisme, elle révélait plutôt une liberté faisant rage dans des formes monstrueuses.

Celui qui pense dévoile ce fond de pensée qui menace l'homme trop bien déterminé et qui enveloppe de très loin toutes les formes de son existence naturelle. Mieux que notre positivisme, les neurosciences ont su veiller et percevoir le péril souterrain de la pensée, cet espace menaçant d'une liberté absolue. L'homme contemporain peut lire dans ce qu'on lui cache de lui-même les indices de fragilité par où menace la pensée. Et c'est cette menace que tente de dominer la pratique de l'encérébration.



## Carnet novembre-décembre 2015

*“Pensée”, ne peut-on substituer ce mot à celui de “folie”? Ce serait réduire la folie que l’assimiler à la pensée; mieux vaut viser l’inverse: non pas réduire, mais augmenter la pensée en la rappelant à la folie. Qu’est-ce que penser? Et déraisonner? Ne peut-on voir une pensée cérébrale qui se croit raisonnable comme une folie déguisée?*

*Jeudi 5 novembre*

1. Je ne trouve pas dans votre système mention du cerveau. — Je n’ai pas eu besoin de cette hypothèse. — Elle avait pourtant le mérite de tout expliquer. — Cette hypothèse explique tout, en effet, mais elle n’est ni la seule, ni la plus souple.

2. Ce n’est pas que je puisse penser sans un cerveau en marche dans ma cale, mais que, tant qu’il marche, je n’ai pas besoin de me soucier de lui et de l’invoquer pour expliquer le monde ou ce qui m’arrive. Du moins pas autant que la mode actuelle nous le fait croire.

3. Les neurosciences confondent corrélation et causalité, oublient leur part d’invention et haussent le col en découvreuses. Les médias s’abreuvent d’une vieille vision dualiste naïve et en font du sensationnel qu’ils publient. Le langage commun s’en empare et s’encerveille. De toutes ces opérations, il résulte un cerveau symbolique que nous sommes libres d’adopter ou non, dont nous aurions tort de nous priver, tant il nous dis-

tingue, nous aide, socialement, psychologiquement... mais dont nous aurions tort de trop nous encombrer quand il nous assujettit.

4. Penser, non pas sans cerveau, c'est-à-dire sans l'une des conditions matérielles et fonctionnelles nécessaires à ce qu'un être fasse quelque chose comme ce qu'on appelle « penser ». Ni sans un cerveau symbolique, fantasmatique, substitut que nous nous fabriquons avec l'aide des neurosciences et dont nous avons liberté de jouir. Mais penser sans LE cerveau, c'est-à-dire sans ce cerveau qu'on voudrait nous faire passer pour incontournable, arrêté, figé, définitif, consensuel, unique et seul.

*Vendredi 6 novembre*

5. Quoi? Penser par soi-même, sans cerveau! Croyez-vous penser par une simple faculté de votre esprit? Comme si nous pensions par une "faculté pensive", sans avoir besoin de rien qui ressemblât à un cerveau! Que supposez-vous? Une âme qui vous commanderait, un esprit qui descendrait vous sauver? Et même cela, comment serait-il possible de le penser sans votre cerveau? — Avons-nous vraiment besoin de supposer quelque chose qui nous commande? Vous n' imaginez pas penser sans quelque chose qui le fasse, sans un organe qui secrète la pensée, sans un agent responsable qui assume cette pensée, mais aussi sans un pilote ou un maître à penser. Le cerveau vient à propos combler votre besoin d'un sujet. Voyons si la seule science a pu vous donner assez de lumières pour conclure sans secours extérieur que le cerveau pense pour nous.

6. Je n'ai pas de raisons de douter d'avoir un système nerveux et qu'il me soit nécessaire pour penser. Mais cela constitue-t-il en retour une raison pour accepter tout ce que vous fourrez dans l'idée de cerveau?

*Samedi 7 novembre*

7. Je m'émerveille de toutes ces belles pensées venues au cerveau humain. Et de ce qu'il pense pouvoir les comprendre. Pourquoi diable nous pousse-t-il à nous élever aux interrogations les plus profondes si c'est pour nous mettre finalement à genoux devant les opinions les plus communes? Pourquoi nous fait-il nous interroger, pourquoi nous met-il tant de réponses en tête pour nous ramener en définitive aux plus ordinaires?

8. Le cerveau peut servir de caution à n'importe quelle théorie, n'importe quelle folie. Quoi que je pense, je peux l'invoquer à mon appui. Quoi que je fasse, ne le fais-je pas avec lui? N'était-ce pas cela l'hypothèse: que nous ne nous séparions pas lui et moi, que nous ne différions pas? Qu'en passer par le cerveau ne changeait rien (sauf sur le plan symbolique ou par les possibilités d'intervention matérielle)? Mais alors, le placer à l'origine de nos pensées ne nous condamne pas à nous enfermer dans des routines banales. Est-ce lui qui est en cause?

9. Plus on banalise l'idée d'être sous la gouvernance du cerveau, plus on se donne de raisons d'en railler l'importance. À quelle sorte de légèreté suis-je donc voué?

*Dimanche 8 novembre*

10. On me dit que mon cerveau me fait penser, mais si je me livre à penser, on me le reproche au nom du cerveau. Quel “encéphale” nous met-on donc en tête ? On veut que mon cerveau me dicte mes pensées, mais pas n’importe quelles pensées. Il faut qu’il conforte les opinions communes, pas qu’il dérange. Qu’il sache, qu’il affirme ou qu’il nie, pas qu’il interroge les bonnes vérités ni qu’il critique les choses bien établies.

11. Ce que vous appelez siège de la pensée n’est que l’organe d’une pensée savante, normative et bienpensante. Retournez sur le cerveau l’illusion morale, dévoilez la bienpensance dont on l’imprègne, démasquez une *biencérébrance* dans les théories qu’on lui fait soutenir, et vous le verrez tout autrement.

12. Sans les noms, sans le cerveau, en grande incervellation ! Faire apparaître en creux le travail des noms et des concepts cérébraux comme véhicules de préjugés et de conventions, traceurs d’ornières.

*Jeudi 3 décembre*

13. Je vais neurocentrer mon moi, mes croyances, mes affects, mes volontés, mes intentions, et au-delà, la morale, l’éthique, la politique, l’amour... Ainsi ne serais-je plus dispersé en tous sens. Ou du moins – car je doute que la représentation vienne à bout de ma dispersion – aurais-je un lieu où revenir, un repère pour me situer et une assurance de ne pas me perdre et me diluer tout à fait. Barrage contre le néant.

14. Une vision cérébrocentrée prend toute sa valeur

dans sa confrontation à d'autres façons de nous voir — lorsqu'elle se maintient en regard de celles-ci, permettant de les découvrir autant que celles-ci la réfléchissent. Ne peut-on cependant lui trouver une certaine supériorité ? Les notions cérébrocentrées ne s'imposent-elles pas ? On le croit tant qu'on reste à l'intérieur de la langue neuroscientifique, qui porte dans sa forme les codes régissant ces notions. En demandant d'obéir à ses règles et à ses catégories, la neurolangue incite à penser que celles-ci sont l'expression de lois naturelles. On croit avoir affaire à des lois de l'esprit quand ce ne sont que les règles d'une langue.

*Vendredi 4 décembre*

15. L'idée de cerveau inverse le lieu de tension entre subversion et réassurance. Là où autrefois la pensée matérialiste était subversive (vis-à-vis d'une pensée qui rassurait en se donnant des fondements spirituels), elle est maintenant devenue la norme. On invoque le cerveau pour se dispenser de penser. Tel est le mot d'ordre du moment : « Du cerveau », mais ne rien dire qui fasse soupçonner une pensée. Par contrecoup, cette nouvelle norme attire une nouvelle pensée subversive. Désormais c'est le cerveau qui rassure et la pensée (eût-elle un ancrage cérébral) qui est appelée à récupérer son pouvoir de subversion originel.

16. Une langue vaut tant qu'elle est subversive, qu'elle en travaille d'autres. Dès qu'elle devient dogme ou routine, il faut en trouver une autre qui nous sorte de l'ornière. Là où vous ne pouvez plus penser que dans les mêmes notions standardisées, là où vous pre-

nez des stéréotypes pour des lois nécessaires, faites travailler d'autres langues qui vous fassent sortir de votre point de vue et qui vous rendent une possibilité de distanciation. L'espoir de transposer, de transcrire ou de traduire ne tient pas dans le remplacement d'une langue par une meilleure, mais dans l'ouverture d'un écart entre deux langues, deux points de vue, deux façons de penser, et dans l'espace de circulation qui se propose entre elles.

17. On dira qu'une langue n'est qu'une « façon de parler », une manière de mettre en forme et d'exposer des réalités. Mais les façons de parler ne sont-elles pas d'abord et aussi des façons de penser ? Changez de langue : non seulement vous ne verrez plus les choses de la même façon ni avec la même nécessité, mais vous n'aurez plus tout à fait affaire aux mêmes choses.

*Samedi 5 décembre*

18. Le cerveau nous double, mais pas exactement. Même si nous feignons de nous effacer derrière lui, nous gardons un œil dessus.

19. Mon cerveau est une distance que je me donne sur moi-même, un regard objectif et scientifique que je prends sur mon comportement. En lui déléguant mes pensées, mes conduites et mes devoirs, je les fais bénéficier du détachement de la science, et ce dédoublement me met à l'aise pour envisager mon avenir d'un œil dégagé. Paradoxalement, déléguer mes pensées peut aboutir à les délier.

20. Ai-je eu tort de me faire du souci en ignorant pouvoir m'en faire autrement ! Je peux me soucier sans cerveau et à la fois avec, et en même temps ne pas me

soucier ; me contredire, tout à la jouissance de me voir ainsi et autrement, tout au désir de me perdre comme ci ou comme ça, « projet qui m'apparaît bien plus grand que celui d'être accusé d'illogisme ».

21. On peut réduire la pensée, la conscience au cerveau pour plusieurs raisons : parce qu'on a l'esprit sec, qu'on n'imagine pas d'autre pensée que mécanique, et parce que, suivant cette logique mécanique, on a le cerveau sec, les mécanismes secs. Ou bien pour se donner de l'air vis-à-vis de pensées envahissantes ou prétentieuses.

*Dimanche 6 décembre*

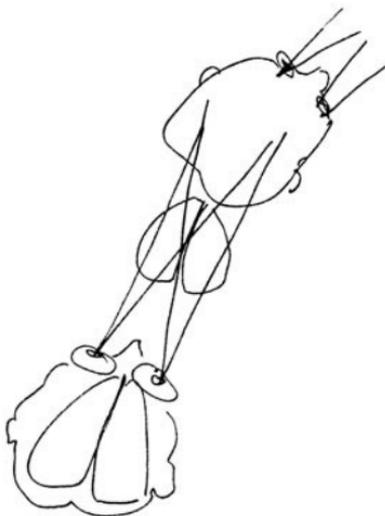
22. Comment être ? Comment penser ? Que faire de ma vie ? Sot, vraiment, que j'étais de m'inquiéter de ces questions en croyant qu'elles étaient de mon seul ressort ! Je sais maintenant que c'est mon cerveau qui a prise dessus et que je dois m'en remettre à la logique de ses circuits. Pourquoi m'imaginerais-je plus longtemps seul et démuné ? Si l'on en croit la science – pouvons-nous faire autrement ? – nous sommes en droit de nous retirer en position d'innocents rêveurs derrière notre "responsable".

23. Paradoxalement, que je sois cervelé (cérébré, déterminable, que j'ai ce double) me permet d'être *écervelé* (hors de moi, indéterminé), de me détacher de certaines contingences et de chercher à être (quitte à être hors-jeu). Cela ne devrait pas me barrer toute pensée.

24. Cette pensée qui se détache d'un cerveau raisonneur ne se fait peut-être pas sans cerveau du tout. Même mon insouciance nouvelle semble devoir être

assurée par un cerveau : un cerveau écervelé, mais un cerveau tout de même ! Cependant, ce que je cède au cerveau n'est rien qui ait de l'importance pour moi, et de même, ce que les sciences du cerveau m'abandonnent ne compte pas pour elles : ce sont des idées qui échappent à leur façon de regarder et auxquelles elles doivent renoncer si elles veulent mener leur tâche à bien. Ce sont des mots, des promesses trop éloignées des leurs, trop avancées. C'est ce qui se retire dans le texte, là où le cerveau vacille, mais là aussi où il naît.

25. Ce que cherche l'écervelé, ce n'est pas de rentrer dans son cerveau et de s'y réduire ni au contraire de s'en échapper totalement (ce n'est pas l'élimination d'un mode de pensée ou d'un autre), mais les écarts et les failles où tout prend relief dans le langage.



## Suite 4

### *Quelle oreille prêter au cerveau ?*

*Si l'on me dit qu'un bout de mon cerveau ne fonctionne plus, je comprends qu'on me dit : « C'est foutu... » (et peut-être est-ce en effet ce qu'on veut me faire croire), qu'il faut que je renonce à ce que j'étais. Alors qu'il ne me reste ni plus ni moins qu'à me déployer, avec bien des possibilités de m'y lancer.*

#### 1. Tentation de réduction du soi

Les usages que nous faisons de l'idée de cerveau obéissent à des raisons opposées, parfois contradictoires. Faut-il attendre des neurosciences qu'elles nous disent dans quelle direction nous devrions pousser notre cerveau et qu'elles résolvent nos problèmes de vie, nos soucis personnels et sociaux ? Quel mode d'emploi pourraient-elles donner du cerveau ? En dépit des avantages que nous trouvons à nous retrancher derrière celui-ci, sommes-nous prêts à nous priver d'autres points de vue auxquels le point de vue neuroscientifique ne peut aisément se substituer ?

Les neurosciences explorent l'idée selon laquelle notre psychisme et nos liens sociaux ont une base neurobiologique. Pourquoi craindrait-on ce mode d'approche ? Rien n'empêche d'étudier la dimension matérielle et cérébrale de ce que nous sommes, et il est logique que les neurosciences tentent de neutraliser le psychique et le social pour isoler les déterminants cérébraux susceptibles de les influencer. Mais cette réduction méthodologique n'oblige pas à une réduc-

tion logique ou métaphysique qui nierait les caractéristiques de notre vie mentale et sociale hors du champ de la physique-chimie et de la neurobiologie.

Si l'on pose le cerveau en référence ou au fondement de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous pensons, la tentation peut être grande de faire reposer sur lui toutes nos créations mentales, toutes nos relations psychosociales et nos structures anthropologiques. Mais que gagnerait-on à réduire ces dimensions à des représentations neuroscientifiques et notamment à considérer comme synonyme de parler d'une personne ou d'un cerveau ? Sur quoi s'aveuglerait-on ?

On ne verrait tout simplement plus ce que les explications neuroscientifiques avaient à expliquer, notre vie psychique, nos liens sociaux, qui se définissent à l'échelle de la personne ou dans des usages sociaux et des pratiques humaines. Où ces explications prendraient-elles sens alors ? Si je parle de m'en remettre à "mon cerveau", je ne disparaîs pas pour autant. De qui est-ce le cerveau ? À qui réfère le possessif "mon" ? Je suis bien obligé de rattacher ma déclaration cérébrale à une description en termes de personne, et à séparer les deux. Et si je me sers de références cérébrales pour expliquer mes liens sociaux, le recours au cerveau se fait dans un jeu de relations signifiantes que j'entretiens avec les autres, il leur est subordonné. Autrement dit, même si l'on s'évertue à isoler le cerveau, il ne quitte jamais la dimension personnelle ou sociale qui lui donne sens. Au fond, le cérébral ne peut viser à éliminer le psychologique et le social, mais seulement à se faire une place au soleil.

## 2. Neuroidentité ?

De nombreux exemples issus de la pathologie et de l'expérimentation neuroscientifique nous persuadent que le cerveau contrôle à la fois les comportements qui déterminent notre identité objective (c'est-à-dire notre identité pour les autres ; les attributs ou les caractères par lesquels ils nous reconnaissent), et notre conviction personnelle d'identité, notre sentiment de constance (ou de continuité) et d'unité en dépit de nos changements et de nos morcellements (c'est-à-dire notre identité subjective, notre conscience de nous-mêmes). Qu'on se réfère notamment aux expériences d'illusion ou aux hallucinations où, sous l'emprise de telle ou telle drogue, nous nous vivons sous d'autres identités. Qu'on se réfère aussi aux troubles dissociatifs d'identité qui se marquent par des symptômes de dissociation, de dépersonnalisation ou de déréalisation. Nous pensons – ou même nous “savons”, disons-nous – que nous sommes nous-mêmes parce que le cerveau nous construit comme cela : nous avons besoin de lui, croyons-nous, pour avoir une représentation de nous-mêmes ; et nous sommes exposés à un risque de *dépersonnalisation* par les affections du cerveau qui empêchent celui-ci d'assurer pour nous ses fonctions identitaires usuelles. L'identité personnelle d'un tel malade semble menacée de tous côtés : par les entraves que l'altération cérébrale met à l'expression de son identité, dans sa vie personnelle et sociale, vis-à-vis des autres et de lui-même ; et par l'altération de son sentiment d'identité, ou même par la perturbation que la maladie introduit dans son appréciation de sa condition.

Les altérations pathologiques ou expérimentales du

fonctionnement cérébral qui perturbent l'identité pourraient ainsi inciter à penser que l'individuation s'opère sur des critères neuraux et à faire du cerveau le lieu (matériel) de l'identité. Cette idée qui semble avoir l'évidence pour elle se prolonge aisément dans le fantasme d'un changement d'identité par greffe de cerveau. Ce serait oublier premièrement que l'individualisation repose sur une relation signifiante d'un individu avec les autres, que l'identité prend sa source et se définit dans des dimensions psychologiques et sociales sur lesquelles les déterminants cérébraux n'ont qu'une prise partielle (pouvant les perturber, mais non les résumer); et deuxièmement que l'identité n'est jamais finie, fixe ou figée, mais toujours à construire, que ce soit pour les malades, leurs soignants et leurs aidants, ou pour chacun de nous. Nous nous connaissons tous sous des identités plurielles, sous diverses facettes, parfois incohérentes, contradictoires, incompatibles.

Certes, on peut trouver dans notre cerveau quelque chose qui entre dans des classifications et qui reste plus ou moins semblable au fil du temps. Mais cet invariant objectif qui semble nous résumer répond tout au plus à une fonction d'identification et d'invariance: c'est ce qui permet de reconnaître qu'on a affaire à telle personne ou à telle de ses caractéristiques et non à telle autre. Cette « chose » ne donne qu'une identité restreinte aux déterminations qu'on plaque sur la personne: un aspect, un nom, censés la dire. L'identité ainsi objectivée et arrêtée n'a pas d'autre réalité que ce qui, en elle, veut bien entrer dans les fonctions de reconnaissance et d'invariance imposées. Elle est comme un masque posé sur la personne et une limite à l'expression de ce que celle-ci peut être. Une image

cérébrale ne délivre qu'une identité factuelle, elle ne dit pas ce que nous sommes.

### 3. Ou identité plurielle, évolutive et vivante ?

Dès lors, le point de vue se retourne sur lui-même. Si une personne ou une chose doit s'assujettir à des normes extérieures pour être identifiée par elles, c'est qu'elle ne s'y limite pas. Les déterminations, cérébrales ou autres, font elles-mêmes soupçonner une réserve, non pas peut-être « la vraie » identité, essentielle, mais simplement une insatisfaction, un souci de ne pas achever la personne ou la chose dans une grille de déterminations finie.

Au fond, ces caractérisations jamais achevées libèrent surtout des possibles : elles soulignent la liberté que chacun a de dépasser les identifications où on l'enferme (une capacité à ne pas se laisser identifier). Elles rappellent qu'une personne a plus de possibilités que celles auxquelles on lui demande d'obéir pour être identifiable et invariante. Ce que nous sommes échappe aux caractérisations essentielles et aux marques identitaires que nous nous donnons pour nous rassurer. Nous avons d'autres identités possibles, qui n'apparaissent pas d'emblée. Il faut nous confronter à des points de vue inédits et à des expériences nouvelles pour les découvrir et pour mesurer notre ressort d'indétermination.

Soyons à l'aise avec les questions identitaires. L'identité est toujours peu ou prou fabriquée. On s'invente des racines, on se fantasme une histoire. On ne naît pas avec une identité ni avec un cerveau, on les fabrique, on en fabrique des traces, des marques, des

images parce qu'elles nous servent et que nous avons mille usages à en faire. Et on se fabrique avec les autres, grâce à eux, en leur empruntant, en nous enrichissant auprès d'eux, donc en en passant, que nous le voulions ou non, par une intériorisation plus ou moins consciente de leurs opinions et des représentations sociales.

Dire cela, c'est rappeler que chacun ne demande qu'à s'animer, ne cherche peut-être que ceux ou celles qui le changeront et le révéleront. Nous nous construisons par confrontation aux autres, en nous ouvrant à eux, en les laissant nous ouvrir, nous modifier et nous sortir de nous-mêmes, tout en gardant nos morceaux en regard les uns des autres.

#### 4. Une condition parmi d'autres

Faire de la pensée un objet de science n'oblige pas à ne la considérer qu'ainsi. En étudiant ses rouages matériels, imagine-t-on entamer sa force plastique ? Veut-on lui dénier tout effet ? Croit-on l'empêcher d'agir comme une force transformatrice sur nos vies ?

Pas de doute sur la nécessité de reconnaître le cerveau comme une condition de la pensée, mais nous sommes soumis à d'autres conditions (grammaticales, psychologiques, historiques, sociales, culturelles...), qui exercent des contraintes propres sur la pensée, qui contribuent à lui donner sa forme et ses dimensions, et avec lesquelles nous sommes obligés de composer.

La question est éventuellement de savoir s'il est possible de traduire ces conditions en termes cérébraux (les rendre neurogrammaticales, neuropsychologiques...). Rien d'impossible sans doute, moyennant

réduction, mais cela nous avancerait-il ? À supposer qu'on trouve quelque chose comme « les bases cérébrales de la grammaire », cela nous amènerait-il à nous parler autrement ? Ce n'est pas parce qu'on aurait découvert les mécanismes biologiques de la culpabilité, de la honte, de l'angoisse, de l'empathie, que nous n'aurions plus aucune raison (sociale et morale) de nous avouer et de nous sentir coupables, honteux, angoissés, empathiques. Étudier des règles grammaticales ou des traits psychologiques en termes neurophysiologiques leur donne une dimension cérébrale qui ne les empêche pas de jouer leur rôle logique et anthropologique pour les êtres humains. À moins d'être animé par la volonté de ne plus avoir affaire au jugement humain, et de ne plus se fier qu'à une objectivité imagée, c'est-à-dire à des chiffres habilement présentés sous forme d'images cérébrales colorées. Mais il n'est pas certain qu'on rende les choses plus claires et qu'il n'y ait aucune perte à opérer ainsi.

Vous offrez d'autres façons de savoir ce que vous pensez que de regarder des images de votre cerveau. Voudrait-on expliquer tout ce qui vous arrive en termes neurobiologiques ? Ce seraient des explications tellement plus laborieuses et tellement plus lentes qu'on s'y désespérerait. Et si votre pensée est particulièrement fine ou complexe à saisir, il n'est pas certain que l'interprétation d'images cérébrales demande moins de travail, de sensibilité et de perplexité que celle des autres signes que vous en donnez. Et puis, tout n'est peut-être pas directement ou aisément cérébralisable. De quoi les images du cerveau sont-elles les images ? Elles n'appréhendent que ce qui, dans la pensée, veut bien se plier aux fonctions de représentation imposées. On comprend qu'elles restreignent leur

étude à ce qui est « cérébralizable » et qui constitue leur domaine d'expertise, et elles ne peuvent faire autrement. Mais la pensée, elle, n'est pas tenue de se restreindre pareillement.

## 5. Naturalisation de l'empathie

Grande découverte, les “neurones miroirs” : un système de neurones activés aussi bien lorsqu'un sujet observe un geste que lorsqu'il fait lui-même ce geste. Pourquoi considère-t-on que cette découverte est grande : parce que ces neurones semblent matérialiser dans le cerveau de chacun ce qui se passe dans la tête de l'autre et paraissent ainsi constituer la base neurobiologique de l'empathie. Cela n'amène-t-il pas à voir le cerveau comme le substrat biologique conditionnant la psychologie et la sociabilité humaines ? C'est-à-dire à réduire le psychisme et le lien social, le “fait mental” et le “fait relationnel”, à une activité cérébrale qui en serait la cause ? Ne faut-il pas en déduire que les mécanismes cérébraux sont la cause de l'existence même de nos comportements “humains” ?

Belle illustration du procédé qui consiste à retourner le lien de causalité entre “fonction” et image, et à prendre la conséquence (l'image) pour la cause. Parce que des neurones sont activés dans une situation d'empathie, on en déduit qu'ils causent l'empathie, qu'ils en sont responsables, voire qu'ils permettent à notre société d'exister, qu'ils sont le produit d'une évolution heureuse vers l'humanité... Alors qu'en réalité le lien causal joue en sens inverse : c'est la situation d'empathie, mise en scène pour l'expé-

rience, qui aura causé l'image d'activation de certains neurones. À supposer que ces neurones « miroirs » soient nécessaires pour éprouver de l'empathie, cela ne dirait pas quel rôle ils jouent pour elle qui leur donne leur sens.

Sauter le pas (ou l'inverser) n'est pas anodin. Considérer que la cause est dans le cerveau, c'est souvent exclure d'autres causes (psychologiques, sociales, environnementales, culturelles, historiques...), d'autres méthodes d'expression et de recherche de ce que nous sommes, mais aussi d'autres possibilités de relation, d'action ou de lutte. Le discours neuroscientifique n'est pas toujours dépourvu d'intention ou de fonction politique. L'impression qu'il donne de percer le secret de l'homme est une bonne façon d'évacuer les questions d'ordre philosophique, psychologique ou social et d'invalider par avance les approches de cet ordre. En noyant notre langage, les explications neuroscientifiques importent dans nos représentations une vision cérébrocentrée inclinant à définir l'individu en référence au fonctionnement de son cerveau plutôt qu'en relation aux autres. Il serait vain de nous laisser absorber par cette cérébralité (dont la vertu première pourrait être de nous libérer) et de perdre les autres dimensions qui ont leur nécessité.

## 6. Logique d'élimination

Que disent les éliminationnistes ? : « Si toute notre pensée passe par le cerveau, si le cerveau est la même chose que l'esprit, ne serait-il pas plus simple d'éliminer purement et simplement toute référence à l'esprit

et de se passer des dimensions psychosociales pour ne plus nous voir qu'en hommes neuronaux ? » Mais si parler de l'esprit revenait véritablement à parler du cerveau, on pourrait aussi bien douter que parler en termes neuroscientifiques amène quoi que ce soit de nouveau à ce que nous disions. Si le cerveau est toujours là, à accompagner et doubler la pensée, on pourrait aussi bien l'éliminer lui et son jargon complexe, malcommode, plutôt que les références à l'esprit, bien plus adaptées à notre monde et qui nous sont bien plus claires. Parler en termes ordinaires, psychologiques ou sociaux n'interroge pas les mêmes choses que parler en termes de cerveau.

Certains phénomènes se décrivent indifféremment dans les termes de l'esprit ou du cerveau ; d'autres mieux dans les termes de l'un seulement. Quel intérêt aurions-nous à nous en passer ?

Parce qu'ils n'arrivent pas à cerner la conscience dans leurs machines et à la localiser proprement dans le cerveau, certains éliminationnistes suggèrent d'en abandonner purement et simplement le concept. L'éliminent-ils pour autant ? Ils contestent l'objectivité des comptes rendus par lesquels le sujet manifeste sa conscience, mais ils fondent leur regard (et leurs demandes de crédits) sur ces comptes rendus et sur le prestige de la conscience dont ils tirent avantage.

Ce n'est pas parce qu'on aurait des difficultés à mettre en évidence des corrélats neuraux pour certains de nos concepts (par exemple « la conscience » ou « l'intuition ») qu'il faudrait abandonner ceux-ci. Si l'on ne trouve pas de région cérébrale qui leur soit associée, faut-il en déduire qu'ils ont une définition trop vague, trop imprécise, et qu'ils mériteraient par

conséquent d'être éliminés ? Pourquoi nous privions-nous d'explications qui nous satisfont par ailleurs, dès lors qu'elles ne seraient pas observables par l'imagerie ? Cela reviendrait à s'aveugler dans l'imagerie et à décider de ne plus "voir" que par elle.

On pourrait aussi bien se dire que les explications en question sont parfaitement définies et jouent le plus souvent leur rôle. Et admettre plutôt qu'il est vain de chercher un substrat neuronal qui leur corresponde exactement et exclusivement. C'est-à-dire accepter qu'à certains phénomènes, décrits d'un point de vue philosophique, psychologique ou sociologique, il ne corresponde rien dans le cerveau ; qu'ils soient hors du champ de vision des neurosciences. Cela demanderait de reconnaître que la méthode d'encérébration puisse rencontrer des limites au-delà desquelles elle ait à lutter contre une légitime résistance.

Si nos explications ordinaires ne nous satisfont pas toujours, c'est peut-être que nous ne les abordons pas avec assez de finesse, pas avec le bon ton ou pas du bon côté. Ne faut-il pas poursuivre et affiner le travail entrepris, plutôt que se décourager et l'abandonner au profit d'un point de vue qui ne verra pas les questions en cause et qui croira les avoir résolues parce qu'elles ne seront plus visibles pour lui ?

## 7. Quelles valeurs, quel mode d'emploi dans le cerveau ?

L'autre question que soulève une réduction cérébrale de nous-mêmes est de savoir dans quelle direction, au profit de quelle vision l'opérer. Si le cerveau abrite

toutes nos pensées, s'il faut lui reconnaître la capacité d'avoir engendré toutes sortes d'idées, les plus folles comme les plus sages, il faut le tenir pour responsable de toutes nos théories et idéologies, de toutes nos obéissances et impertinences. Mais alors, qu'on n'aille pas chercher dans son étude des preuves qu'une manière de penser vaut mieux qu'une autre.

J'apprends que, dans leur entreprise de naturalisation, les neurosciences se sont engagées à chercher dans le cerveau les principes éthiques ou éducatifs fondamentaux qui expliquent nos conduites et nos apprentissages, et sur lesquels nous devrions bientôt pouvoir nous appuyer pour optimiser ceux-ci. Bref qu'elles imaginent enfin donner des fondements à l'éthique et à la pédagogie.

Je doute que la nature se soit mêlée d'inscrire dans un organe les lois de nos conduites et de nos apprentissages optimaux, avec l'espoir qu'un jour nous irions les lire là et que nous leur obéirions dès lors religieusement. Mais avant même cela, je me suis demandé comment on pouvait imaginer découvrir dans le cerveau une solution unique et universelle à des problèmes qui nous conduisent depuis toujours et par nature à envisager des solutions diverses selon les personnes et selon les cas. Si le cerveau est à l'origine des solutions les plus opposées que nous sommes amenés à imaginer, toutes doivent s'inscrire pareillement dans ses replis ; son étude devrait trouver en lui des bases pour chacune. Ce ne sont pas ces inscriptions neurales qui permettent par elles-mêmes de déterminer qu'une manière de faire ou de penser vaut *mieux* qu'une autre. La position des neurosciences les engage éventuellement à expliquer toutes les solutions, non à en privilégier une.

Comme l'attribution de telles valeurs se fait dans d'autres sphères que cérébrales, il m'a semblé que ce que des spécialistes du cerveau arrêteraient là-dessus ne serait jamais que le reflet de leur idée particulière des problèmes éthiques et pédagogiques. Sur quoi se baseraient-ils pour arbitrer nos discussions et privilégier une solution ? Ceux qui prétendraient trouver dans le cerveau comment nous devons penser et qui se mettraient en tête de fonder sur lui une neurophilosophie, une neuroéthique, une neuroesthétique, une neuropédagogie, une neuroéconomie... ne feraient que projeter leurs propres idées sur ces sujets et chercher une caution matérielle et scientifique. Faire dire aux neurosciences comment orienter la pédagogie, l'économie, l'éthique, ne serait qu'un déguisement scientifique pris par telle ou telle opinion pour faire valoir ses vues. Dans cette affaire, il faut séparer les neurosciences des usages qui en sont faits, que ce soit par les neuroscientifiques eux-mêmes ou par d'autres qui récupèrent leurs travaux au profit de différentes causes – en exploitant la caution scientifique. Ce qu'il faut dénoncer, ce n'est pas le rôle du cerveau lui-même, mais l'idée que les adeptes du cerveau se font des bénéfices très peu cérébraux qu'ils espèrent en tirer. On cache de l'irrationnel, du subjectif et surtout des intérêts sous des éléments de rationalité et d'objectivité pris aux neurosciences.

## 8. Trois remarques

1. Drôle d'idée de voir mon cerveau comme une ressource, un capital, un enjeu stratégique. Drôle d'idée

d'imaginer faire usage de soi. Mais comment faire autrement? Quel que soit le domaine où j'exerce, si je veux être audible et crédible, si je veux rester « dans le coup », il faut que je fasse référence au cerveau, en comprenant ce que toutes nos anciennes déterminations lui doivent. Je dois suivre la nouvelle norme, faire de la neuropsychologie, de la neurogrammaire, de la neuroéthique, de la neuropédagogie, de la neurosociologie, de la neuroéconomie, du neuromanagement.

2. Les neurosciences permettent à ceux qui ont la capacité d'en assimiler quelques notions d'incarner une image de dynamisme et de modernité intellectuelle, et ainsi de se distinguer. User d'une neuroterminologie donne une nouvelle sorte d'existence à ceux qui s'en emparent. En retour, ceux-ci contribuent à sa fortune, et le système autoproduit de la valeur « cérébrale ». La puissance du cerveau est d'abord celle d'un formidable objet de marketing. On exploite de coûteux appareils qu'il faut rentabiliser, on inonde de résultats révolutionnaires des revues scientifiques et de vulgarisation... bref, le fait est qu'on vend du « cerveau », que le cerveau se vend et que la science est invitée à alimenter ce neuromarketing en contribuant à créer de la valeur cérébrale.

3. Les sciences du cerveau ont beau prétendre se placer dans un mouvement d'objectivation qui ne se préoccupe pas de valeurs, voire qui résorbe celles-ci, elles ne s'inscrivent pas moins dans un système de valeurs. Les faits, leur recueil, leur fabrication, leur réception, leur observation, sont déjà des valeurs et font intervenir toutes sortes de jugements, ne serait-ce que pour décider ce qui est le mieux.

## 9. Cerveau résistant

Comment ? Le cerveau serait un lieu d'enferme-ment ? En ce lieu, nous aurions renversé nos rapports au corps de sorte à ce que ce ne soit plus nous qui commandions ses actes, mais lui qui nous agisse et nous instrumentalise ? Nous aurions démissionné ? Nous nous serions débarrassés d'une conscience, tellement imprégnée de moralité qu'elle finissait par nous entraver, pour lui substituer un nouveau double de nous-mêmes non moins moral, mais qui nous contrôle, nous asservisse et nous tienne maintenant du dedans, par la matière ? Nous nous serions de nouveau liés, mais cette fois en nous-mêmes de sorte à ne plus pouvoir échapper ? Et rendus ainsi impuis-sants, nous nous serions livrés à des opinions qui sachent mieux que nous ce que nous sommes et qui soient en droit de nous manipuler ? Un pessimisme, un nihilisme, un renoncement consentis, achevés. Sans échappatoire.

Ne peut-on penser au cerveau que pour nous y asservir et nous y réduire ? Ne peut-on concevoir un cerveau qui ne soit pas un outil pour influencer la pensée, inculquer des croyances ou entraîner des affilia-tions ? Ce n'est pas parce qu'il nous accompagne que nous devons chercher en lui des justifications d'une soumission. Nous ne sommes pas tenus de nous laisser faire par des idées qui voudraient nous rapetis-ser ou nous enfermer en son nom. Après m'être plongé dans le cerveau, je n'y ai rien vu qui incite à céder particulièrement à la tentation de la paresse ou de la résignation. On pourrait aussi bien se servir de l'hypothèse que toutes nos aspirations s'inscrivent d'une manière ou d'une autre en lui pour chercher

dans ses connexions les conditions d'une révolte et d'une résistance. On doit pouvoir revendiquer de trouver dans le cerveau de l'homme des incitations à désobéir, à persévérer dans la quête de liberté, à refuser de renoncer, à lutter contre la tentation de se recroqueviller, notamment sur une image convenue du cerveau.

Si le cerveau peut servir de caution universelle, alors faisons-le de façon à ce qu'il nous rehausse ou nous approfondisse, et non à ce qu'il nous abaisse ou nous aplatisse. Loin de réduire notre vision du monde et de nous-mêmes, l'introduction du cerveau devrait plutôt nous aider à voir et à affiner notre perception et notre conception.

## 10. Mythes et neuromythes

On se demande : « Et si nous exploitions 100% du fabuleux pouvoir de notre cerveau ? » C'est le mythe que nous n'utilisons que 5% de notre potentiel et que nous pourrions nous « augmenter ». Mais le jeu des filtres en imagerie n'est-il pas de ne faire apparaître en couleur qu'une petite partie des aires cérébrales, « les plus actives », de façon à donner une image lisible de chacune de nos facultés ? Ce n'est pas parce que ces opérations de filtrage plongent délibérément le reste du cerveau dans l'ombre que les neurones refoulés s'arrêtent de fonctionner. Qui sait si quelques-uns d'entre eux, ou tous ensemble, ne jouent pas un rôle primordial pour la faculté étudiée ? Le mythe d'un cerveau sous-exploité ne tient donc qu'à un artifice technique ? Mais ce n'est pas cela qui compte.

Le mythe vise avant tout à conforter l'idée que

nous sous-exploitions nos pouvoirs. L'important, c'est que le cerveau nous parle de possibilités inexploitées, qu'il nous ouvre des perspectives. Le *bon* cerveau est celui qui nous montre que nous pouvons davantage que nous ne pensons.

On manipule des fictions, on y croit, elles nous guident et nous gouvernent d'autant mieux que nous travaillons à les faire exister et que nous y mettons de nous-mêmes. Nos idées reçues sur le cerveau sont vraisemblablement douteuses pour la plupart, ce ne sont souvent que les préjugés que nous projetons sur lui, et nous n'en sommes pas tout à fait dupes, mais elles n'en sont pas moins tenaces et nous avons le plus grand mal à nous en défaire, tellement nous sommes habitués à en alimenter nos fantasmes. Et si nous consentons à revenir sur de premières croyances et à les voir comme des "neuromythes", ce n'est que pour adopter de nouvelles convictions, certifiées par « les découvertes récentes des neurosciences et les avancées de la technologie ». Les sciences jurent qu'elles remplacent des neuromythes par des vérités qui tirent leur principale légitimation de la critique qu'elles apportent aux neuromythes antérieurs. « Voyez, je fais amende honorable. Vous pouvez donc me faire confiance. »

## II. Des explications magiques

Nous n'avons pas besoin qu'une causalité soit scientifiquement prouvée pour développer des explications en termes cérébraux qui nous satisfassent et pour projeter des espoirs sur elles. Non seulement avoir la preuve d'une causalité cérébrale ajouterait fort peu à la compréhension, mais elle semblerait l'obscurcir. Les

découvertes réelles des neurosciences comptent pour peu de chose dans notre adhésion à leurs thèses, relativement aux forces symboliques et aux espoirs que nous projetons sur elles. Il suffit que les explications données en termes cérébraux soient plausibles, qu'elles rendent nos actions et nos émotions intelligibles et que le cerveau nous tienne des promesses, qu'il nous parle d'interventions, de méthodes et de logiciels permettant d'entraîner telle ou telle de ses parties et de nous améliorer ou d'améliorer nos conditions individuelles et sociales. Peu importe, pour l'instant du moins, que les promesses ne soient pas tenues. Ce qui compte, c'est que notre cerveau soit là, dans notre tête, pour leur donner l'appui nécessaire ; c'est d'arriver à croire en le cerveau de sorte à ce qu'il nous valorise, qu'il nous donne confiance en nous et en l'avenir qu'il nous dessine ! Les neurosciences font le reste en apportant leur caution, symbolique et d'autorité. Du simple fait qu'on y adhère, les fictions nous permettent de gouverner des comportements, des décisions.

Il n'est pas nécessaire de croire par surcroît que les choses se passent réellement comme les théories neuropsychologiques le disent. Autrement dit, on peut voir les soubassements cérébraux comme des réalités, sans se sentir tenu d'y croire comme à une fatalité. Rien ne nous empêche de faire *comme si* le cerveau pensait pour nous, faisait tout pour nous, sans prendre pour argent comptant ce que nous disons là. Je peux dire oui à l'idée de cerveau, me confier à elle (sans peut-être enlever toute marge d'inadhésion et de résistance), la faire travailler côte à côte avec d'autres façons de nous comprendre.

## 12. Réenchanter

Là où je luttais pour me concentrer sur ma tâche, j'apprends dans un magazine de pédagogie que je suis en réalité le jouet de terribles luttes d'influence entre la zone cérébrale de l'attention et la zone – toute proche – de sensibilité aux distractions. Se joue un combat inégal auquel j'assiste impuissant, car, je cite, « les tentations et les distractions sont des stimulations suffisamment fortes pour activer les centres du plaisir et faire perdre la main aux zones de l'attention qui, vaincues, s'atrophient. Il devient difficile de se concentrer. » Voilà donc pourquoi j'ai dû tant de fois céder. Que pouvais-je faire si une aire de mon cerveau avait pris la main sur une autre jusqu'à la réduire à l'atrophie ?

Au fur et à mesure de notre acculturation aux neurosciences, le langage commun accueille des discours de plus en plus sophistiqués, qui n'ont rien à envier à la subtilité de nos anciennes croyances et qui s'en inspirent. D'un langage à l'autre, nous restons habités par les mêmes hantises de combats, de séductions et de luttes d'influence. La transplantation insouciant de jargons neuroscientifiques dans notre langage commun et de celui-ci dans ceux-là pourrait faire sourire si l'on n'en voyait pas les avantages. Certes les anciennes explications avaient leur charme, mais les soupçons qui s'étaient accumulés sur nos langages éculés appelaient de nouvelles façons de dire et d'imager qui en ravivent les saveurs et les vertus.

Peut-être comprend-on l'essentiel en voyant les discours sur le cerveau réenchanter nos vies. S'ils les émerveillent, c'est en les montrant sous un jour nou-

veau, positif et ouvert, plutôt qu'en nous révélant des choses que nous ne savions pas. Soudain tout a l'air neuf.

### 13. Se distancier grâce au cerveau

Réjouissez-vous des découvertes des neurosciences non seulement pour ce qu'elles nous apprennent de nous-mêmes, mais aussi pour les occasions qu'elles donnent de prendre de la distance vis-à-vis de quelques-unes de nos croyances et de nos illusions sur ce que nous sommes et sur ce que nous faisons. Cela fait du bien à la pensée d'être contestée. La vue se dégage sur de nouvelles réalités. Une vertu majeure de l'idée de cerveau tient au regard nouveau qu'elle projette sur nos interprétations ordinaires et notamment à la capacité qu'elle nous procure d'échapper aux explications moralisatrices que nous donnons d'ordinaire comme causes de nos comportements, et qui semblent nous vouer à un destin ou à une culpabilité. L'explication cérébrale constitue une alternative expressive qui prend une valeur d'affranchissement.

Pour autant, nous ne sommes pas tenus de nous affilier corps et âme à ce nouveau point de vue et de tomber dans une nouvelle idéologie. Voir mes expériences comme des événements cérébraux me donne une saine distance à l'égard de ma subjectivité et me libère des visions ordinaires. Cela m'oblige-t-il à accepter sans réserve l'explication neuroscientifique et à ne plus voir mes expériences qu'ainsi ? Chercher des déterminants cérébraux à nos façons d'être n'efface pas les autres déterminants que nous pouvons

leur attacher. Le cerveau vaut parce qu'il permet d'échapper (et donc en référence à ce à quoi il permet d'échapper), ce n'est pas une raison pour renoncer à nos autres représentations qui ont leur nécessité dans notre vie quotidienne et qui peuvent en retour nous aider à nous libérer du cerveau. Si le langage du cerveau donne une position qui aide à résister à diverses explications métaphysiques ou psychologiques, s'il est avant tout un moyen que la pensée se donne pour s'affranchir, d'autres langages permettent de prendre du recul sur des positions trop encervelées.

Ai-je d'ailleurs besoin de surcharger définitivement ma vue avec d'encombrants objets cérébraux ? La question ne vise pas à réformer une foi légitime dans le cerveau, ni à nous en débarrasser, mais à demander si cette foi nous engage à obéir à tout ce que les neurosciences nous diraient de faire. Le cerveau n'est pas tenu d'accaparer toutes nos idées et tout notre langage pour jouer son rôle de condition matérielle de la pensée. Toute notre pensée ne s'écroule pas dès lors qu'elle ne se soucie pas de se référer au cerveau, à ses aires, ses activités et ses hormones.

Les explications cérébrales ne sont peut-être que des solutions partielles ou provisoires dont nous pouvons nous émanciper, mais qu'on peut cependant garder en soi pour les jours où l'envie de changer d'air se fait sentir. Ce qui importe, du moins au départ, c'est que la manière de voir paraisse nouvelle et puisse tenir tête aux autres, non qu'elle les subjuge. C'est de penser au cerveau de sorte à ce qu'il nous libère, à ce qu'il nous détache et nous distancie d'autres façons de nous comprendre. Pourquoi me

priverais-je d'une représentation ou l'autre ?

#### 14. Doubler le regard

Comme si le cerveau n'était pas aussi une idée ou une pensée ! Comme s'il était apparu tout fait ! Comme s'il ne se situait pas dans un champ de pensée et de réflexivité ! Le cerveau est autant redevable à la pensée (pour tout ce qu'elle met d'elle en lui) qu'elle lui est. Ses capacités présumées ne sont pas tout à fait indépendantes de ce que nous sommes enclins à chercher en lui, des hypothèses mais aussi des idées préconçues qui guident nos recherches et le réglage de nos appareils. Allons-nous trouver dans ses replis davantage que les préjugés que nous nous faisons à son égard et à notre sujet ? Ne l'emprisonnons-nous pas dans les modes de l'époque, les normes du jour ou les pensées naïves que nous nous faisons de nous ? Comment le savoir si nous ne nous donnons pas les moyens de nous déplacer de nos croyances et de nos points de vue ordinaires ?

Il faut sortir d'une façon de penser donnée pour apercevoir que nous nous y empêtrons. Donc confronter la pensée à elle-même, en dressant ses propres constructions l'une contre l'autre, avec l'espoir de lui rendre une certaine mobilité à l'égard de celles-ci. Dire la vérité autrement afin qu'elle échappe autrement. Plus que dans un mode de penser particulier, c'est dans le jeu d'un mode envers d'autres que nous pouvons espérer tracer notre chemin. L'important, c'est que la vision neuroscientifique nous permette de doubler nos points de vue et de nous distancier de visions sociales ou morales où nous nous enfermions, aussi légitimes et nécessaires soient-elles, de même que

des visions sociales ou morales nous permettent de prendre du recul sur les visions neuroscientifiques et d'échapper à leur hégémonie.

Contre les stéréotypes et les doctrines des neurosciences, dresser ceux des sciences humaines ou ceux de nos anciennes morales, et vice versa. Faire cohabiter des métaphysiques inconciliables et des langages réputés incompatibles. Là où les jargons inclinent à faire preuve d'obscurantisme (parfois à leur corps défendant), atteler d'autres jargons à la même charrue. Couple les bêtes, et tire ! Hue !

#### 15. Se faire circuler. Se voir penser

Toutes les occasions de m'ébranler et d'étendre mon monde sont bonnes à prendre. Si la philosophie est heureuse de trouver les neurosciences pour lutter contre un idéalisme ou un moralisme, elle se préoccupe tout autant de contrer les idéologies liées aux neurosciences. Son travail (sa raison d'être ?) est de faire jouer les différentes explications les unes contre les autres pour essayer de donner à la pensée des possibilités de distanciation et des espaces de circulation. Un travail jamais fini, toujours susceptible d'être affiné, nuancé, réorganisé.

Une langue peut-elle en remplacer une autre ? Un traducteur imagine-t-il avoir épuisé un texte une fois qu'il l'a fait passer de son mieux d'une langue dans une autre ? La question qui intéresse notre liberté aujourd'hui n'est pas de déterminer les conditions conduisant un regard à en supplanter un autre, mais de se demander comment juxtaposer deux visions ou deux langues, comment jouir de l'une par l'autre et se distancier de l'une grâce à l'autre.

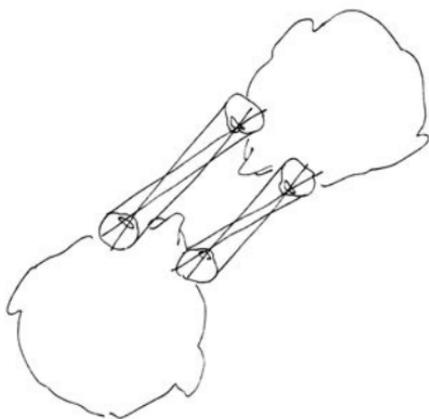
Autrement dit, le bénéfice à espérer de nous voir en termes de cerveau n'est pas de remplacer une vision, une langue ou une vérité par une autre plus solide ou de plus grande valeur. Il est surtout de pouvoir aller de l'une à l'autre, ouvrir l'une sur l'autre, éclairer l'une par l'autre, nous échapper de l'une par l'autre, une liberté que nous aurions tort de nous refuser. C'est dans l'espace ouvert entre toutes nos dimensions que nous avons à tenter notre chance. Nous avons besoin de tous les modes de description. Rendre grâce à certaines conditions : les repérer, c'est déjà se débarrasser un peu de leur emprise et se préparer pour d'autres regards qui révéleront d'autres conditions sans nous épuiser davantage.

## 16. Se faire penser

Certains ressentent comme une peine ou une souffrance la nécessité de penser. Pour eux, ce n'est pas quelque chose qui se fait librement et avec aisance comme respirer, sans qu'on ait à s'y astreindre. Ils y voient une contrainte dont ils n'aperçoivent ni la nécessité ni le sens. Il leur semble qu'ils auraient un effort à faire pour penser. Et en effet, il y a un effort à faire pour se détacher des préjugés ordinaires et des obéissances communes. Mais si l'on comprend cela, on comprend aussi qu'on croie devoir penser, qu'on puisse avoir envie de s'échapper, qu'on se sente enclin ou appelé à se rebeller (sans nécessairement mettre de théâtre dans cette révolte). Penser n'est jamais qu'une impertinence ou une désinvolture. À quoi servirait de s'y exhorter et d'en faire un devoir, une corvée, un *pensum*? Pas de ça pour penser ! Pourrait-on même s'y forcer ?

Faut-il mettre sur le dos du cerveau ces différentes tendances qui nous tiraillent et faire l'hypothèse que l'un de ses penchants est de reprendre toujours les mêmes routines, de repenser toujours de même – c'est-à-dire de ne plus penser –, tandis qu'un autre de ses penchants serait de refuser de suivre ce qu'on lui dit, de résister à répéter ce qu'il a déjà fait ? Cela peut aider d'en passer par là et de se représenter que le cerveau pense pour nous (on pense sans y penser !), mais qu'il ne pense pas toujours comme nous le voudrions. Mais ne devons-nous pas nous en remettre à son bon vouloir pour cela ? Pouvons-nous l'inciter à penser s'il n'y est pas disposé ? Voilà la question. Comment faire fonctionner mon cerveau autrement s'il est calé pour "n'en faire qu'à sa tête", que ce soit pour obéir ou au contraire pour prendre un esprit critique ?

Peut-être faut-il seulement lui fabriquer des images, lui offrir des occasions de voir les choses autrement, et faire confiance à nos regards pour se renouveler et créer ensemble des échanges inédits.



## Épilogue

*Y mettre du cœur, du cerveau et des tripes*

Là où l'on montre, images à l'appui, que le cerveau nous permet ceci ou cela, amusez-vous à remplacer le mot "cerveau" par le mot "cœur". Vous comprendrez que le cerveau n'est qu'une version moderne du cœur, adaptée à nos oreilles contemporaines, une réponse à notre besoin de nous reposer sur un organe qui nous double au plus profond de nous et qui prenne en charge nos élans, du moins dans le discours.

L'audacieux cerveau, non content d'être le siège des facultés intellectuelles, a fait main basse sur le trône de l'affectivité que le cœur traditionnellement détenait dans ses caves, et il l'a monté au plus haut, dans nos têtes, et au fond de notre regard.

*Roscoff, 10 janvier 2016*

## Dernière nouvelle

*Lundi 9 janvier 2017*

Le grand cerveau n'est-il pas en train de se faire lui-même détrôner par l'intestin, "deuxième cerveau" dont on commence seulement à entrevoir les "super-pouvoirs". De nouvelles recherches – prometteuses (en quête de soutien) –, nous disent : on *sait* maintenant que les intestins, le grêle et le gros, jouent un rôle fon-

damental dans toutes nos fonctions affectives et intellectuelles. Nouveau dédoublement, nouveau déménagement et nouvel enchantement. Notre tête et notre cœur s'installent dans notre ventre, dans nos tripes. Mais les avaient-ils quittés ? La raison, la passion, l'amour, le sexe sont-ils jamais sortis d'ailleurs ? À moins que ce ne soit du foie...

Relocalisation symbolique de notre être dans un corps décidément résilient, à la fois accueillant et généreux, émotif et pensif, tout à notre écoute.

Et dix dernières notes

*Roscoff, dimanche 22 octobre*

1. Ce dont on ne rit pas assez, c'est de la superstition qui consiste à chercher un pilote dans l'avion, si possible avec deux copilotes (par mesure de sécurité). C'est l'idée que quelque chose ou quelqu'un est cause de ce qui nous arrive (par principe de raison suffisante), sans quoi nous risquerions d'aller au hasard, sans rien ni personne à la commande ! Comme si nous ne nous commandions pas assez "de nous-mêmes" et que nous ayons besoin de représentations plus imagées, mettant en scène d'autres nous-mêmes, autrement.

2. La superstition prend des formes très diverses, tout aussi imaginatives les unes que les autres, et toutes très utiles puisqu'elles aident ceux qui y croient à se représenter leur existence et leur sort. Que leur demander de plus ? Les représentations dépendent des modes, des connaissances et des inquiétudes de l'époque, ou tout simplement des croyances. C'est d'elles dont elles

parlent plus que de la réalité bassement matérielle du cerveau. Une question de représentation.

3. Dans le christianisme, la commande a longtemps été assurée par l'âme et derrière elle la Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Pour les matérialistes anciens, elle relevait de la triade cerveau-cœur-foie. Puis le cerveau a éliminé les organes rivaux, en se subdivisant lui-même en une nouvelle triade : cerveau reptilien-cerveau limbique-néocortex. Retournement ensuite : les fervents d'une vie intégrative et saine, soucieux du corps délaissé, ont remis à l'honneur la triade cerveau-cœur-foie, quoiqu'en remplaçant le foie des anciens (principe de désir chez les Grecs, puissance de vie en médecine chinoise) par l'intestin (sous prétexte qu'il est richement innervé) et en prenant garde de cérébraliser les organes copilotes (pour ne pas froisser la susceptibilité du pilote). Voici donc le cerveau intestinal et une nouvelle trilogie : le cerveau de tête, le cerveau du cœur, le cerveau de l'intestin.

4. Fascination du chiffre 3 et des combinaisons non binaires qu'il permet. Pas de limite à notre imagination (ternaire), et vive les représentations que nous nous donnons de nous-mêmes, du moment qu'elles nous apportent aide, réconfort et assurance.

*Paris, lundi 23 octobre*

5. Il est caractéristique des progrès de la neurolangue et de notre cérébralisation que, lorsque nous nous mettons en quête d'organes qui pourraient nous gouverner hormis le cerveau, nous invoquons non les intestins par exemple, mais le cerveau intestinal. Le cerveau est devenu

la norme, même pour les intestins. Une norme d'autant plus acceptable qu'elle s'annonce scientifique, et que le cerveau se présente lui-même comme "intestin", trame de notre intérieur, partout en nous dans cette symbolique nouvelle. Et une norme d'autant mieux acceptée qu'elle est réclamée par une conscience collective en mal de repères et de directives, en attente d'objectivité et de scientificité, voire de régulation.

*Mardi 24 octobre*

Que se cache-t-il derrière le sourire des amoureux? Réponse du journal *Le Télégramme de Brest*, converti à la neurolangue, dimanche 17 septembre 2017: « *Des neuroscientifiques viennent de proposer une réponse profonde, convaincante et... prosaïque: lorsque vous êtes ainsi blotti contre l'être aimé, votre cortex préfrontal, impliqué dans le raisonnement et la prise de décision, prend le contrôle et stimule votre noyau accumbens, siège du plaisir et de l'addiction. Dit autrement, la clé de l'attachement amoureux résiderait dans la prise en main du centre affectif par le centre exécutif: le coup de foudre aurait gravé dans votre cerveau un circuit neuronal entre ces structures, qui vous ferait ressentir la présence de l'autre comme une récompense. (...) Plus le contrôle exercé par le cortex préfrontal sur le noyau accumbens est fort, plus l'individu se lie rapidement avec son partenaire. Cela pourrait expliquer pourquoi certains humains tombent amoureux très rapidement, et d'autres non. (...) Ces travaux permettent de dresser un portrait crédible des structures cérébrales gouvernant le sentiment*

*amoureux. Ils ouvrent des perspectives thérapeutiques originales, en particulier contre l'autisme. »*

6. On demande à chacun d'être cérébralement averti. Il faut que chaque individu, chaque enfant soit informé, par le journal ou à l'école, du contrôle exercé par le cerveau sur nos vies, nos pensées, nos facultés. Que chacun comprenne qu'il n'apprend rien, ne sait rien, n'éprouve rien, ne pense rien, ne peut rien, ne veut rien, n'aime rien ni personne... sans le cerveau et qu'il est donc bien "naturel" d'adhérer aux normes qu'à grands efforts méritoires, les neuroscientifiques dégagent du cerveau – ou qu'ils lui imposent.

7. Pour faire du cerveau le support de notre pensée, il faut le mettre en forme, le plier à des normes que la neurolangue se charge ensuite de véhiculer et de divulguer. Il devient un agent d'intégration de normes, explicites ou non ; un moyen de rendre des normes acceptables ; une occasion de nous normer physiologiquement, avec notre consentement.

*Mardi 31 octobre*

8. Dans la conscience de tous, s'immiscent progressivement les normes du cerveau, et pas de n'importe quel cerveau : un cerveau qui sera conçu pour normer, pour faire penser de même et faire penser conformément aux idées qu'on fera incarner à ce cerveau.

Et comme s'il ne suffisait pas de s'encerveler, chacun devra doubler sa neuroconversion d'un rôle d'enseignement, car la meilleure manière de se conforter dans sa vision et d'éviter que se propage une vision dif-

férente (qu'elle soit intestinale ou idéaliste), c'est encore de répandre la neurologie.

9. Et en effet c'est toute une cérébralité qui s'organise par-delà la connaissance scientifique même, et qui met en quelque sorte sous tutelle le corps scientifique, piégé par l'outil normatif qu'il fabrique et qu'il propose. On pourrait comprendre que les neuroscientifiques, soucieux de préserver la spécificité et l'intégrité de leurs recherches, se sentent en droit de prendre leurs distances vis-à-vis des utilisations politiques et démagogiques qui sont faites sous le nom de "cerveau", même si ces usages contribuent à une neuropromotion.

10. Croire cérébrer, comment y échapper ? Mais pourquoi croire devoir s'y asservir ? Pourquoi ne pas plutôt se l'approprier ? Pourquoi accepter de se laisser normer ? Jouir de pouvoir se servir de cérébrer pour se détacher ou se distancier. Cherchant toujours à se penser autrement.

### Reprise en quelques noms

— Objections au cerveau ! Par souci de contestation de l'ordre cérébral et par principe d'insoumission à un nouvel endoctrinement.

— Mais pourquoi un tel souci à l'égard du cerveau, pourquoi tant de circonspection vis-à-vis d'un organe à la fois si noble (siège de la pensée !) et bénéficiaire de la caution de sciences et de techniques si prestigieuses ? Comment même la moindre réserve ? Le cerveau en doute ? Mais quelle espérance contre des évidences et des preuves scientifiques ? Quelle pensée sans cerveau et quel cerveau hors celui de la science ?

Non ! Pas de critique possible, sous peine d'accusation d'obscurantisme. Pas d'échappatoire à l'omniprésent cerveau. Incontournable désormais, tant pour l'anticipation de nos dégradations futures, que pour l'acquisition de connaissances sur nous-mêmes ou la planification de notre développement personnel.

— Raison supplémentaire d'insubordination ! Et de résistance à tout enrôlement ! Au nom de la séparation des savoirs et des devoirs. Nulle obligation d'affiliation aux instructions du savoir. Une résistance par principe, par esprit de révolte contre toute espèce de dogme. Mais aussi à cause d'inquiétudes possibles quant à l'utilisation du cerveau. Des craintes de manipulation par son biais. Des interrogations : qui sous le nom de cerveau ? quoi en son nom ? Et de là, une critique de la raison cérébrale, une méthode d'incervellation, par volonté d'échappée.

— Alors quoi ? Dénonciation d'un cerveau sans cervelle ? « Beau cerveau, mais de tête point. » Non, pas d'ironie possible non plus. Ou alors, à fond : Respect pour le nouvel être cérébral et le nouvel inconscient ! Respect pour notre cognition et notre cérébralité ! Et respect pour la science et ses vertus ! Pas d'autre issue qu'une positivité. Debout le cerveau ! Sus aux soucis ! Adieu inquiétudes et retenues ! Au diable méfiances et suspicions ! Tous aux idées de cerveau, jusqu'à la compréhension la plus fine. En vue de maîtrise et de distanciation. Sans crédulité en un idéal cérébral et sans réelle tentation de soumission. Moins par volonté de justice que par souci esthétique et de libération. Un cerveau en acte, en verbes (« Croire cerveau penser »), pour un encérébrement de folie, une encervellation de génies, un dépassement impensable !

Attention cerveau ! En admiration inconditionnelle pour ses prouesses et ses dons merveilleux. Avec indulgence pour son incorrigible aspiration à l'hégémonie. Et avec miséricorde et compassion pour ses dysfonctions, ses dégénérescences et ses déficits. En avant, cerveau baissé ! En avant, le cerveau hardi !

Et d'abord et pour cela, changement total de regard et de compréhension (au prix d'un peu de travail sur soi). Pleine vision sur la pensée dans les images cérébrales ! Ouverture intégrale de celles-ci à celle-là, et lecture directe de celle-là dans celles-ci. Sans reste, sans nécessité de vision plus lointaine. Cerveau ouvert sur toutes nos intimités. Cent vues du cerveau : cent vues de la pensée. La technique dans toute sa magnificence. La cérébration en grande célébration.

Que d'avantages ! Un cerveau enchanté par une neurolangue. Un cerveau pour tout et un cerveau pour tous. Un vrai cerveau pour chacun, apte à la mise en œuvre d'un avenir neuronal partagé, suivant la nouvelle exigence sociale. Un cerveau individuel au sein d'une neurocommunauté. Une norme enfin acceptable, car à l'intérieur de soi. Une responsabilisation, dans l'éblouissement d'un neuro-soi, et en même temps une déresponsabilisation, à l'abri de l'alibi cérébral commun. À la fois un instrument et un prête-nom ou une excuse. Une doublure pour l'habillage de notre inconsistance et pour le réchauffement de notre indétermination. Le cerveau, double de soi ! Cerveau deux ! Être deux ! Deux fois plus d'être, et des possibles décuplés, des questions au centuple.

— Et dans ce chantier, une pensée en attente... À quel cerveau notre confiance ? En lequel notre être et

notre croyance? Duquel nos décisions? Sous lequel notre avenir?

— Alors, après le détour par une trop riche compréhension, après ce passage obligé par des implications nécessaires, mais trop lourdes et trop contraires à la désinvolture naturelle du cerveau, démission! Retournement, à la faveur d'un printemps. Renouveau! Cerveau libre! Cervelle nouvelle! Place aux insouciances cérébrales!

Tranquilles méditations à l'ombre du cerveau, sous son couvert! Ou bien à son seul soleil, mais en bonne intelligence. Cerveau en tête, sérieusement, avec la plus grande attention, mais non sans distance, incérebablement. Avec gratitude, non pour la délivrance d'une représentation assurée de soi et du monde, ni pour la gratification de pouvoirs nouveaux, mais pour l'accession à un point de vue et à un détachement précieux, infiniment. Tranquilles croquis de cerveau, comme négligemment, dans ces carnets cervelle, insoucieusement.

# Table

<i>Lettre aux écervelés</i> . . . . .	7
---------------------------------------	---

## INSOUCIANCES DU CERVEAU

Carnet juin 2015 . . . . .	14
----------------------------	----

Suite 1 – <i>Pourquoi écouter le cerveau?</i> . . . . .	25
---	----

1. N'a-t-on pas avantage à céder la parole au cerveau? . . . . .	25
2. Trois remarques . . . . .	26
3. Deux remarques supplémentaires . . . . .	28
4. Le cerveau est-il imaginaire? . . . . .	29
5. Des images à un double imaginaire, juste un pas? . . . . .	31
6. Ne faut-il pas aller jusqu'à se neuroarchéologiser? . . . . .	32
7. À quel dualisme nous vouent les images? . . . . .	33
8. Ne peut-on jouer des divers monismes possibles? . . . . .	34
9. Pour être, ne faut-il pas "avoir" un cerveau? . . . . .	35
10. Comment lire et comprendre la neurolangue? . . . . .	37
11. Comment faire de la pensée un objet de science? . . . . .	38
12. Peut-on se passer de sujet? . . . . .	40
13. Un cerveau qui change tout? . . . . .	40
14. Ou un cerveau qui ne change rien? . . . . .	42
15. Pas de nouveaux pouvoirs derrière les nouveaux espoirs? . . . . .	43
16. Mais que fait donc la philosophie? . . . . .	45

Carnet d'Ouessant juillet 2015 . . . . .	47
--	----

Note méthodologique . . . . .	59
Suite 2 – <i>Comment faire parler le cerveau?</i>	
<i>Comment voir la pensée?</i> . . . . .	64
1. Première condition: cérébraliser la pensée . . . . .	64
2. Deuxième condition: arranger le cerveau . . . . .	65
3. Troisième condition: domestiquer la pensée . . . . .	66
4. Six remarques . . . . .	68
5. Quatrième condition: former le regard . . . . .	70
6. Trois remarques sur la séduction propre de l'image. . . . .	71
7. La question de la réalité. . . . .	72
8. Un changement de regard insuffisant . . . . .	73
9. Nouvelle remarque. . . . .	75
10. Réorganisation du regard. . . . .	76
11. La question de l'être et la question du sens. . . . .	77
12. Cinquième condition:	
inscrire l'être et le sens dans la matière . . . . .	78
13. Rien à ajouter . . . . .	80
14. Un nouvel être pour la pensée . . . . .	82
15. Voir l'intérieur . . . . .	83
16. Les nervures de la pensée – Transposition de <i>Naissance de la clinique</i> de M. Foucault . . . . .	84
Carnet septembre-octobre 2015. . . . .	87
Notes bibliographiques et méthodologiques complémentaires. . . . .	102
Suite 3 – <i>Que faire dire au cerveau?</i>	
<i>Pourquoi le lui faire dire à notre place?</i> . . . . .	107
1. Un porte-parole . . . . .	107
2. Plasticité cérébrale <i>ou</i> Un droit au changement . . . . .	108
3. Confiances et fondements . . . . .	110
4. Paradoxes. . . . .	111
5. L'homme neuronal "moyen" . . . . .	112
6. Un cerveau prescriptif? ou libérateur? . . . . .	114
7. Neurodiversité, neurotolérance . . . . .	115

8. Remarque . . . . .	117
9. Neurodiscriminations, neuronormalisations . . . . .	117
10. Neuropreuves. . . . .	119
11. Un outil pour s'assumer socialement . . . . .	121
12. Le fantasme de s'améliorer . . . . .	123
13. Agir! Changer! . . . . .	125
14. L'homme augmenté . . . . .	126
15. Neurorabaissement, neuroenfermement . . . . .	128
16. Internement cérébral – Transposition de <i>Histoire de la folie</i> de M. Foucault . . . . .	129
Carnet novembre-décembre 2015 . . . . .	135
Suite 4 – <i>Quelle oreille prêter au cerveau?</i> . . . . .	142
1. Tentation de réduction du soi . . . . .	142
2. Neuroidentité? . . . . .	145
3. Ou identité plurielle, évolutive et vivante? . . . . .	147
4. Une condition parmi d'autres. . . . .	148
5. Naturalisation de l'empathie. . . . .	150
6. Logique d'élimination . . . . .	151
7. Quelles valeurs, quel mode d'emploi dans le cerveau? . . . . .	153
8. Trois remarques. . . . .	155
9. Cerveau résistant. . . . .	157
10. Mythes et neuromythes . . . . .	158
11. Des explications magiques . . . . .	159
12. Réenchanter. . . . .	161
13. Se distancier grâce au cerveau. . . . .	162
14. Doubler le regard . . . . .	164
15. Se faire circuler. Se voir penser . . . . .	165
16. Se faire penser. . . . .	166
Épilogue – <i>Y mettre du cœur, du cerveau et des tripes</i> . . . . .	168
Dernière nouvelle . . . . .	168
Et dix dernières notes . . . . .	169
Reprise en quelques noms . . . . .	173